

**Direction des bibliothèques**

**AVIS**

Ce document a été numérisé par la Division de la gestion des documents et des archives de l'Université de Montréal.

L'auteur a autorisé l'Université de Montréal à reproduire et diffuser, en totalité ou en partie, par quelque moyen que ce soit et sur quelque support que ce soit, et exclusivement à des fins non lucratives d'enseignement et de recherche, des copies de ce mémoire ou de cette thèse.

L'auteur et les coauteurs le cas échéant conservent la propriété du droit d'auteur et des droits moraux qui protègent ce document. Ni la thèse ou le mémoire, ni des extraits substantiels de ce document, ne doivent être imprimés ou autrement reproduits sans l'autorisation de l'auteur.

Afin de se conformer à la Loi canadienne sur la protection des renseignements personnels, quelques formulaires secondaires, coordonnées ou signatures intégrées au texte ont pu être enlevés de ce document. Bien que cela ait pu affecter la pagination, il n'y a aucun contenu manquant.

**NOTICE**

This document was digitized by the Records Management & Archives Division of Université de Montréal.

The author of this thesis or dissertation has granted a nonexclusive license allowing Université de Montréal to reproduce and publish the document, in part or in whole, and in any format, solely for noncommercial educational and research purposes.

The author and co-authors if applicable retain copyright ownership and moral rights in this document. Neither the whole thesis or dissertation, nor substantial extracts from it, may be printed or otherwise reproduced without the author's permission.

In compliance with the Canadian Privacy Act some supporting forms, contact information or signatures may have been removed from the document. While this may affect the document page count, it does not represent any loss of content from the document.

Université de Montréal

Les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge et leur culture.  
Recherche historiographique (1930-2005).

par  
Philippe Legendre

Département d'histoire  
Faculté des Arts et des Sciences

Mémoire présenté à la Faculté des études supérieures et postdoctorales  
En vue de l'obtention du grade de M. A.  
En histoire

Novembre 2008

©, Philippe Legendre, 2008



Université de Montréal  
Faculté des études supérieures et postdoctorales

Ce mémoire intitulé :

Les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge et leur culture.  
Recherche historiographique (1930-2005).

présenté par :

Philippe Legendre

a été évalué par un jury composé des personnes suivantes :



Université de Montréal

C.P. 6128, succursale Centre-ville  
Montréal (Québec) H3C 3J7

---

Président-rapporteur: Jean-François Cottier  
Directeur de recherche: Pietro Boglioni  
Membre du jury: Bruno Ramirez

mémoire accepté le 15 janvier 2009

## Résumé

Depuis 1930, la connaissance de la culture des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge par les historiens s'est grandement accrue. Les études au sujet de l'éducation, de la façon de voir le monde et des techniques de ces hommes se sont multipliées. Cette recherche historiographique vise à permettre une meilleure compréhension de l'évolution de la connaissance à ce sujet. Elle étudie les études historiques publiées en anglais, en français et en italien de 1930 à 2005. Une attention particulière y est portée à l'évolution de concepts clés, aux études portant sur la formation des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge et à celles traitant des impacts sociaux de l'émergence d'une classe de grands entrepreneurs. La place accordée par les historiens à ces hommes dans la transition vers la modernité est au centre de l'analyse.

Mots-Clés :

Commerce, Économie, Éducation, Pensée économique, Société

## Summary

Since 1930, knowledge of medieval italian businessmen by historians has greatly improved. Studies on the education, the worldview, and the skills of these men have been published in growing number. The present historiographical research aims to enable a better understanding of the evolution of knowledge on this matter. It deals with historical researches published between 1930 and 2005 in english, french, and italian. A specific attention has been given to the evolution of key concepts, the studies pertaining to the training of medieval italian businessmen and those relating to the social impact of the advent of this new class of great entrepreneurs. The role given by historians to these men in the transition toward modernity is at the center of this analysis.

Keywords :

Business, Culture, Economic Thought, Economy, Education, Historiography, Italy, Merchants, Middle Age, Society

## Table des matières

Résumé .....	i
Summary .....	ii
Remerciements .....	iv
Introduction .....	1
1. Cadres de la recherche.....	14
a. L’homme d’affaires .....	14
b. L’Italie .....	37
c. Le Moyen Âge .....	41
d. La culture .....	46
2. Formation .....	52
a. Écoles.....	52
b. Apprentissage .....	66
c. Manuels de commerce .....	70
d. Livres de famille.....	76
3. Culture .....	81
a. Formes d’association .....	81
b. Affaires, bourgeoisie et noblesse.....	90
c. Comptabilité, assurance et contrats .....	107
d. Pensée économique.....	126
4. Apports de l’histoire des femmes et de la biographie .....	133
a. Histoire des femmes.....	133
b. Biographies et prosopographies familiales.....	142
Conclusion.....	155
Bibliographie .....	160

## Remerciements

Je souhaiterais remercier le professeur Pietro Boglioni qui a bien voulu diriger mes recherches. Ses conseils précieux m'ont aidé à faire un meilleur travail à toutes les étapes de mon cheminement. Une bourse de recrutement à la maîtrise du département d'histoire de l'Université de Montréal m'a encouragé alors que je faisais mes débuts dans la recherche. Ma famille et mes amis m'ont supporté alors que je doutais. Mes parents méritent une mention particulière pour m'avoir mis à l'abri des difficultés financières qui sont trop souvent le lot des étudiants des cycles supérieurs de nos universités. Les personnes qui ont écouté patiemment mes monologues sur les monnaies et la comptabilité médiévale sont trop nombreuses pour être toutes nommées ici. Qu'elles sachent seulement que je leur en suis redevable.

Philippe Legendre  
Novembre 2008

## Introduction

« Moyenâgeux » est, dans le discours public, un adjectif qui sert à dénigrer une idée ou une société. Le terme est particulièrement récurrent dans les lettres des lecteurs des grandes publications périodiques. Il véhicule du Moyen Âge une image de pauvreté, d'absurdité du système légal, d'ignorance, d'extrémisme religieux et, plus généralement, de bêtise profonde.

Pourtant, cela fait plusieurs décennies que des chercheurs se penchant sur la société médiévale lui découvrent un goût pour l'innovation, une curiosité du monde et un système d'éducation plus varié qu'on ne l'avait d'abord cru. On pourra citer en particulier l'œuvre de Jacques Le Goff qui a mis en circulation le titre célèbre *L'Autre Moyen Âge*<sup>1</sup>. Il faut comprendre par là une définition large du Moyen Âge, englobant dans une civilisation commune, marquée par une société préindustrielle, l'histoire de l'Occident de l'Antiquité tardive à la Révolution industrielle :

« Ce long Moyen Âge est pour moi le contraire du hiatus qu'ont vu les humanistes de la Renaissance et, sauf rares exceptions, les hommes des Lumières. C'est le moment de la création de la société moderne, d'une civilisation moribonde ou morte sous ses formes paysannes traditionnelles, mais vivante par ce qu'elle a créé d'essentiel dans nos structures sociales et mentales. Elle a créé la ville, la nation, l'État, l'université, le moulin et la machine, l'heure et la montre, le livre, la fourchette, le linge, la personne, la conscience et finalement la révolution. [...]

Ne nous attardons pas aux jeux dérisoires d'une légende dorée du Moyen Âge à substituer à la légende noire des siècles passés. Ce n'est pas cela un autre Moyen Âge. Un autre Moyen Âge c'est – dans l'effort de l'historien – un Moyen Âge total qui s'élabore aussi bien à partir des sources littéraires, archéologiques, artistiques, juridiques qu'avec les seuls documents naguère concédés aux médiévistes "purs". C'est un Moyen Âge long, je le répète, dont tous les aspects se structurent en un système qui, pour l'essentiel, fonctionne du Bas-Empire romain à la révolution industrielle des XVIII<sup>e</sup>-XIX<sup>e</sup> siècles. C'est un Moyen Âge profond que le recours aux méthodes ethnologiques permet d'atteindre dans ses habitudes journalières, ses croyances, ses comportements, ses mentalités. C'est la période qui nous permet le mieux de nous saisir dans nos racines et nos ruptures, dans notre modernité effarée, dans notre besoin de comprendre le changement, la transformation qui est le fonds de l'histoire en tant que science et en tant qu'expérience vécue »<sup>2</sup>.

---

<sup>1</sup> Jacques Le Goff. *Pour un autre Moyen Âge : temps, travail et culture en Occident, 18 essais*. Paris, Gallimard, 1977. 424 pages ; repris dans *Un autre Moyen Âge*. Paris, Gallimard, 1999. 1372 pages.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 16-17.



L'originalité de la pensée, de la culture et de la religion populaire y est soulignée avec force. Cette reconsidération du Moyen Âge s'inscrit plus largement dans la perspective d'un renouvellement de l'historiographie mettant davantage en valeur la société dans son ensemble que les grands hommes, la compréhension que la mémorisation des événements. C'est ce mouvement que des historiens français, se réclamant de l'héritage de Voltaire, Chateaubriand et Guizot, mettaient en valeur avec le terme de *Nouvelle histoire* :

« Histoire économique, démographique, histoire des techniques et des moeurs et pas seulement histoire politique, militaire, diplomatique. Histoire des hommes, de tous les hommes, et pas uniquement des rois et des grands. Histoire des structures et non des seuls événements. Histoire en mouvement, histoire des évolutions et des transformations, et non histoire statique, histoire tableau. Histoire explicative, et non histoire purement narrative, descriptive – ou dogmatique. Histoire totale enfin... »<sup>3</sup>.

Certains des traits les plus marquants de ce caractère, différents, des stéréotypes moyenâgeux de l'époque se rencontrent dans l'Italie du Nord, en particulier du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle. Les universités y ont rencontré un succès certain et la première d'entre elles officiellement reconnue était italienne, bolonaise plus exactement. Les voyageurs italiens à l'étranger ont été des plus nombreux et certains sont encore célèbres, on pensera à Marco Polo, Christophe Colomb et Amerigo Vespucci. La poésie de Dante et la prose de Boccace, pour ne nommer que ceux-là, marquent une rupture avec les modèles antiques. Les villes se développent avec l'élargissement des murailles, l'érection de tours, l'établissement de places publiques, la fondation de cathédrales et de bâtiments à vocation charitable tels des hôpitaux et des orphelinats. La ville est le lieu auquel le marchand s'identifie, comme le signalait Jacques le Goff :

« Leur ville, c'est à elle qu'ils pensent souvent. Elle est au premier rang de leurs soucis, de leurs affections. Certes, le patriotisme urbain des marchands est aussi intéressé. Leur ville est le centre, le fondement de leurs affaires et de leur puissance. Si elle leur doit beaucoup, ils lui doivent aussi beaucoup. Ils savent qu'elle est une des assises de leur force »<sup>4</sup>.

<sup>3</sup> Jacques Le Goff. « L'histoire nouvelle » dans *La Nouvelle histoire*. Paris, CEPL, 1978, p. 223.

<sup>4</sup> Jacques Le Goff. *Marchands et banquiers du Moyen-Âge*. 9e édition. Paris, Presses universitaires de France, 2001, p. 119.

Plus que par leurs monuments cependant, ces villes se distinguent par les caractéristiques de leur population. Les villes accueillent intellectuels, artisans et marchands qui favorisent la croissance économique. La densité de la population urbaine en Italie au début du XIV<sup>e</sup> siècle est de plus particulièrement notable. Cas particulièrement frappant, la petite ville de San Gimignano, accueillant aujourd'hui environ 7 000 habitants, pourrait avoir eu 13 000 à cette époque. Les populations de ces villes ont de plus exercé un réel contrôle politique dans des gouvernements républicains, laissant place à une expression plus ou moins démocratique fortement marquée par l'oligarchisme, pendant une certaine période de temps dont la durée a varié d'une cité à l'autre. Daniel Waley parlait en ces termes de cette expérience politique, notant au passage la différence marquée dans l'histoire politique du Nord et du Sud de l'Italie :

« The second half of the eleventh century, the period which saw these civic gains at the expense of imperial and episcopal authority, brought also the installation of Norman rule in southern Italy. This was the decisive stage in the foundation of a powerful monarchy which firmly inhibited the evolution of city-republics in the southern mainland and Sicily. Even after the middle of this century the cities of the north and centre had evolved no fixed political institutions. The independence which was noted in the following century by the German chronicler Otto, Bishop of Freising ('They are governed by the will of consuls rather than rulers') and by a Jewish traveller, Benjamin of Tudela ('They possess neither king nor prince to govern them, but only judges appointed by themselves') was essentially that of communities continuously exercising the power to appoint their own political officials. When the earliest form of this authority, called (with a classical reminiscence) the consulate, had come into being, in the late eleventh and early twelfth centuries, the commune or city-republic was present »<sup>5</sup>.

Philip Jones jugeait que cet essor d'un modèle politique distinct du féodalisme alors dominant dans le reste de l'Europe accompagnait l'essor d'un modèle économique capitaliste :

« Between the eleventh and thirteenth centuries, the era of western expansion, Italy - and more especially now the North and Centre- became indelibly identified, to contemporaries and for posterity, with two subversive, 'anti-feudal' forces, republicanism and capitalism: of liberty and civility, 'political man', civic ethic, and polis-mindedness (*libertas in Italia sedem principalem eligit*), and of commerce (*mercatura*), 'economic man', business ethic, and the embourgeoisement of civil and political society (*in Italia regnat populus*). Trade and freedom drew together in creative but tense combination: from political and economic developed also cultural renaissance and deviation -Italy's unmedieval culture, practical, secular, humanist-

---

<sup>5</sup> Daniel Waley. *The Italian City-Republics*. Londres, World University Library, 1969, p. 20-21.

while from the relationship between them resulted all the innermost history of the Italian city-states, progress, crisis, and revolution from commune to signoria »<sup>6</sup>.

Toute cette activité illustre un système économique et social complexe, diversifié, où la richesse n'est pas entre les mains d'une minorité de guerriers seigneurs terriens. Ce système a certes bénéficié de contributions parfois extraordinaires d'artistes et d'intellectuels, mais toujours en toile de fond on trouve la figure du marchand.

En effet, c'est le marchand, l'homme d'affaires même, qui distingue le plus le nord de l'Italie du reste de l'Europe de son époque. Les chercheurs qui se penchent sur cette époque trouvent toujours un marchand actif dans leur récit. Car ce sont bien des hommes d'affaires qui, en Italie, ont encouragé le développement urbain de leurs villes. Ce sont eux aussi qui ont souhaité un système d'éducation performant susceptible de former de bons marchands et de bons citoyens. Ils ont encouragé le développement des arts et des lettres pour leur propre plaisir, mais aussi pour affirmer leur nouveau statut de notables. Les besoins de leurs affaires les ont menés à voyager, parfois jusque dans des contrées lointaines et méconnues, et ont ainsi contribué à forger une nouvelle compréhension du monde. Plus généralement, les hommes d'affaires ont favorisé les esprits pragmatiques et le développement des sciences, en particulier appliquées, pour comprendre le monde et la nature.

Ces hommes d'affaires, d'une certaine façon, forment un troisième Moyen Âge. Ils ne représentent pas les élites militaires, politiques ou intellectuelles de l'historiographie traditionnelle. Cependant, ils ne sont pas non plus, loin de là, des hommes du peuple ordinaires. À leur façon, ils s'imposent comme médiateurs culturels entre peuple et élites. Leur activité commerciale leur permet d'ailleurs, partant parfois d'origines sociales modestes, de s'élever dans la société européenne. On pourra penser ici aux Médicis, aux Frescobaldi ou aux Borromée qui, de banquiers au Moyen Âge, sont devenus nobles et alliés recherchés à l'époque

---

<sup>6</sup> Philip Jones. *The Italian City-State. From Commune to Signoria*. New York, Oxford University Press, 1997, p. 152.

moderne. Les Borromés ont donné un Pape, Saint-Charles-de-Borromée, à l'Église. Parallèlement, les Médicis ont donné eux aussi un pape, Léon XI, à l'Église en plus d'offrir deux reines, et régentes, à la France et d'instaurer Florence, au centre du grand-duché de Toscane, comme puissance régionale. Ces succès ont presque éclipsé de la mémoire l'oeuvre pourtant guère négligeable des ancêtres fondateurs de ces lignées dans le domaine des affaires.

La recherche sur ces traits structurels de l'homme d'affaires d'Italie au Moyen Âge est le fruit d'une évolution et de la somme des réflexions de nombreux chercheurs. Ces derniers n'ont pas toujours été en accord dans leurs conclusions. De plus, les sources qu'ils ont consultées, les méthodes qu'ils ont employées pour le faire ainsi que les questions qu'ils se sont posées et leur propre contexte historique ont influencé leurs analyses et leurs conclusions.

C'est l'histoire de cette évolution de la recherche et de ses modalités, de ses cadres culturels et sociaux, qui nous intéressera dans les pages suivantes. Plus précisément, il y sera question de l'historiographie au sujet de la formation et de la culture professionnelle des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge telle qu'elle s'est produite entre 1930 et 2005. C'est en effet après 1929, suite à la publication d'un article d'Henri Pirenne<sup>7</sup> sur l'instruction des marchands en Flandre, que la curiosité pour la culture et la formation des hommes d'affaires médiévaux, parmi lesquels les Italiens occupaient une place de choix, a pris les chercheurs. La période postérieure à 1950 occupera cependant le devant de la scène. Cet intérêt pour l'historiographie postérieure à la Seconde Guerre mondiale de préférence aux historiographies antérieures a plusieurs raisons d'être. C'est d'abord la période à partir de laquelle l'histoire culturelle a véritablement commencé à attirer les historiens. Mais, surtout, un ensemble de décisions sociales et politiques a permis alors une croissance sans précédent de la recherche. L'ouverture des universités à un nombre croissant d'étudiants a accru notablement le nombre des chercheurs. Dans le

---

<sup>7</sup> Henri Pirenne. « L'instruction des marchands au Moyen Âge » dans *Histoire économique de l'Occident médiéval*. Bruges, Desclée de Brouwer, 1951, p. 551-570. L'article était d'abord paru en 1929.

même temps, les perfectionnements des technologies des transports et des communications permettaient de plus en plus d'échanges internationaux pour faire progresser l'avancement des connaissances. La fin des guerres chaudes entre puissances occidentales permettait de plus de consacrer à l'avancement des connaissances une part importante, mais loin de la totalité, des ressources qui jusque-là avaient été mises au service de la destruction. L'année 2005 a été choisie comme limite de façon à permettre une étude exhaustive de la période étudiée. Il s'agit de l'année de la conception initiale de ce projet de recherche, mais aussi, on le verra, d'une année importante dans le domaine des publications sur l'Italie médiévale

C'est bien le résultat d'une recherche historiographique qu'on trouvera en ces pages. C'est-à-dire une histoire de l'histoire ou une étude sur la constitution d'un récit historique, en l'occurrence une forme de *gesta mercatorum*. Il s'agit ici moins de rendre compte des résultats de la recherche que de l'évolution de celle-ci. Les sources utilisées ne sont pas les sources médiévales, mais les publications d'historiens. C'est la compréhension qu'ont eue les historiens des faits passés et la manière qu'ils ont eue de les expliquer qui nous intéressent ici. Les changements dans les méthodes et les orientations de la recherche, et non les hommes d'affaires italiens eux-mêmes, occuperont l'attention. Les débats entre historiens seront présentés ici, mais on ne prétendra pas pouvoir les trancher de façon définitive sauf là où un consensus a déjà été atteint par la communauté des chercheurs.

La pertinence de la recherche historiographique mérite d'être brièvement soulignée ici. L'historiographie aide à développer une approche critique des travaux des historiens qui nous ont précédés pour en apprécier la contribution à la recherche, mais aussi pour en connaître les limites et prendre conscience des biais inhérents à toute oeuvre humaine. Dans les mots d'Hervé Martin :

« Puisque l'histoire se révèle ainsi être malléable au gré des désirs et des choix partisans de chacun, puisque, comme l'autorité scripturaire aux yeux des penseurs scolastiques, "elle a un nez de cire" (*auctoritas cereum nasum habet*), toute production qui s'en réclame doit être soumise à une enquête serrée : de quel lieu social ou institutionnel parle son auteur? Quelles sont ses motivations profondes, ses

choix méthodologiques, voire ses options politiques ou philosophiques? À procéder ainsi, on évite bien des erreurs d'interprétation et des pertes de temps »<sup>8</sup>.

En somme, l'historiographie aide à mieux mesurer le chemin parcouru dans la recherche. Illustrer les choix philosophiques, politiques et méthodologiques des chercheurs qui l'ont précédé et l'impact de ces choix sur la recherche, tel est l'objectif de l'auteur d'une étude historiographique<sup>9</sup>.

Les questions qui ont animé cette recherche sont variées. Il s'agissait de savoir si l'historiographie était influencée par les courants idéologiques ainsi que par les débats théoriques. Il fallait aussi tenter de mesurer l'impact des nouvelles techniques, en particulier des nouvelles technologies (on pensera simplement à l'informatique). Également, il fallait voir si l'approche pluridisciplinaire, tant célébrée et souhaitée depuis déjà quelques décennies, avait fait avancer la recherche de façon notable. Plus généralement, il s'agissait de vérifier s'il y avait eu un véritable progrès de la connaissance ou si la recherche historique et l'historiographie sont surtout marquées par des cycles où se répètent les principales thèses.

L'étude se penche uniquement sur l'historiographie ayant fait l'objet d'une publication. Les thèses et les mémoires, parfois pertinents, mais trop souvent difficiles d'accès, en seront exclus. De plus, cette étude porte sur l'historiographie spécialisée ou, pourrait-on dire, scientifique. Les œuvres de vulgarisation ne seront pas étudiées. Seuls feront l'objet de mention les monographies spécialisées, les

---

<sup>8</sup> Guy Bourdé et Hervé Martin. *Les écoles historiques*. Nouvelle édition. Paris, Éditions du Seuil, 1997, p. 392.

<sup>9</sup> D'autres textes ont influencé cette réflexion sur l'historiographie : Michael Bentley. « The Project of Historiography » dans Michael Bentley (dir.). *Companion to Historiography*. New York, Routledge, 1997, p. xi-xvii ; Julia M. H. Smith. « Introduction : Regarding Medievalists : Contexts and Approaches » dans Bentley (dir.). *Companion...*, p. 105-116 ; Marie-Paule Claire-Jabinet. *L'histoire en France du Moyen Âge à nos jours. Introduction à l'historiographie*. Paris, Flammarion, 2002. 281 pages ; Maurice Lagueux. *Actualité de la philosophie de l'histoire. L'histoire aux mains des philosophes*. Québec, Presses de l'Université Laval, 2001. 229 pages ; Georges Lefebvre. *La naissance de l'historiographie moderne*. Paris, Flammarion, 1971. 348 pages ; Henri-Irénée Marrou. *De la connaissance historique*. 4<sup>e</sup> édition revue et augmentée. Paris, Éditions du Seuil, 1962. 316 pages ; Paul Ricoeur. « Objectivité et subjectivité en histoire » dans *Histoire et vérité*. 3<sup>e</sup> édition augmentée de quelques textes. Paris, Éditions du Seuil, 1955, p. 23-44.

articles de périodiques spécialisés, les actes de colloques et conférences destinés à des chercheurs ainsi que, par exception, des œuvres de synthèse majeures.

La langue d'édition des documents étudiés est une dimension qui a une importance notable. L'attention sera portée sur les œuvres publiées en anglais, en français ou en italien ainsi que sur certaines traductions d'œuvres d'abord publiées en d'autres langues. Cette sélection linguistique a deux principaux motifs. En premier lieu, il s'agit de s'en tenir aux principales langues d'édition sur les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge. L'anglais et, sans surprise, l'italien dominant, mais le français a offert nombre d'études des plus importantes. En second lieu, de façon plus pragmatique, ces trois langues sont celles que maîtrisait le chercheur au moment d'entreprendre son étude.

Deux langues d'éditions exclues de cette étude méritent une mention particulière. Il s'agit de l'espagnol et de l'allemand. Elles offrent chacune moins de 10% des publications sur les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge et une proportion probablement encore plus minime des publications sur la formation et la culture professionnelle de ceux-ci. Il n'empêche que des chercheurs, en particulier de langue allemande, ont publié des textes dignes de mention. On pourra donner une mesure approximative de l'importance respective de ces langues en recourant à une recherche bibliographique dans *International Medieval Bibliography*<sup>10</sup>. La combinaison « Merchants And ital\* » présentait, le 23 septembre 2007, 314 articles dont 20 (≈6%) étaient en allemand et 31 (≈10%) en espagnol. La combinaison « Banks and banking And ital\* » donnait pour sa part 126 titres desquels 6 (≈5%) sont en allemand et autant en espagnol.

On pourra comparer ces résultats à ceux de l'anglais, du français et de l'italien. «Merchants and ital\*» offrait 68 (≈22%) articles en français, 112 (≈36%) en

---

<sup>10</sup> Il s'agit d'un répertoire bibliographique en ligne sur les articles concernant le Moyen Âge publiés depuis 1967. Le site, propriété de la société Brepols, demande des frais d'inscriptions. L'inscription a été fournie par la Bibliothèque des lettres et sciences humaines de l'Université de Montréal. On peut trouver la page Web de la société Brepols à l'adresse URL : <http://www.brepolis.net> [En ligne], page consultée le 23 septembre 2007.

italien et 71 (≈23%) en anglais pour un total d'environ 81% des articles. «Banks and Banking And ital\*», de son côté, menait à 11 (≈9%) articles en français, 52 (≈41%) en italien et 47 (≈37%) en anglais pour un total d'environ 87% des articles. Ces recherches par mots-clés, si elles ne portent pas directement sur la culture professionnelle et la formation des hommes d'affaires, n'en illustrent pas moins l'importance prise par les trois langues de publication à l'étude dans la recherche sur les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge.

La constitution de la bibliographie à analyser s'est faite à l'aide de plusieurs outils. On a déjà mentionné la base de données en ligne *International Medieval Bibliography*. Un hasard heureux a également servi le chercheur : au moment où il concevait cette étude paraissait en France une série de manuels destinés aux candidats à l'agrégation en histoire, portant sur les villes d'Italie du XII<sup>e</sup> siècle au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Parmi les livres publiés en prévision de ce concours, on mentionnera en particulier l'ouvrage bibliographique de François Menant<sup>11</sup>. Les catalogues électroniques des bibliothèques des quatre Universités montréalaises (Université de Montréal, McGill University, Université du Québec à Montréal et Concordia University) ont également été mis à contribution<sup>12</sup>. Comme on pouvait s'y attendre,

---

<sup>11</sup> François Menant. *Les villes italiennes : enjeux historiographiques, méthodologie, bibliographie commentée*. Paris, Armand Colin, 2004. 181 pages. Autres manuels publiés à cette occasion : Patrick Boucheron. *Les villes d'Italie : vers 1150-vers 1340*, Paris, Belin, 2004. 207 pages ; Franck Collard. *Les villes d'Italie mi XII<sup>e</sup>-mi XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Atlande, 2005. 635 pages. coll. (« Clefs concours ») ; Franco Franceschi et Ilaria Taddei, *Les villes d'Italie du milieu du XII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : économies, sociétés, pouvoirs, cultures*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2005. 223 pages, (coll. « Collection Histoire ancienne et médiévale ») ; Isabelle Heullant-Donat et Céline Perol. *Les villes d'Italie du milieu du XII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : Économies, sociétés, pouvoirs, cultures. Approches de la question*, Paris, Hachette, 2004. 176 pages. (coll. « Objectif concours ») ; Georges Jehel. *Les villes d'Italie du milieu du XII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : sociétés, pouvoirs, économies, cultures*, Nantes, Temps, 2004. 286 pages ; Pierre Racine. *Les villes d'Italie : du milieu du XII<sup>e</sup> siècle au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris/Poitiers, SEDES/CNED, 2005. 219 pages. (coll. « Capes-agrégation »).

<sup>12</sup> En date du 4 novembre 2008, on pouvait trouver ces catalogues en lignes aux adresses suivantes : <http://www-atrrium.bib.umontreal.ca:8000/> (Université de Montréal), [http://www.manitou.uqam.ca/manitou.dll?depart+2\\_uqam\\_0](http://www.manitou.uqam.ca/manitou.dll?depart+2_uqam_0) (Université du Québec à Montréal), <http://catalogue.mcgill.ca/> (McGill University) et <http://clues.concordia.ca/> (Concordia University).

Les bibliothèques de l'Université McGill sont particulièrement riches en documentation sur l'histoire italienne. Celles de l'Université de Montréal disposent également de solides références pour l'histoire médiévale, héritées du défunt Insitut d'études médiévales et de la bibliothèque des Dominicains de l'abbaye St-Albert-le-Grand.



une attention particulière a été portée aux bibliographies et références de chaque document consulté à la recherche de nouvelles publications pertinentes.

Certaines grandes synthèses sur l'histoire économique et l'histoire de la pratique italienne des affaires au Moyen Âge ont également servi de point de départ à la recherche. Leur importance dans le cadre historiographique fait en sorte qu'elles méritent mention dès maintenant. Deux grands ouvrages de synthèses portant sur les hommes d'affaires italiens du Moyen âge ont été publiés autour de l'an 1950 et sont encore influents malgré quelques critiques sur des points limités. Il s'agit de *Le marchand italien au Moyen Âge* d'Armando Sapori<sup>13</sup>, issu d'une série de conférences que celui-ci a prononcées à Paris, et de *Les hommes d'Affaires italiens du Moyen Âge* d'Yves Renouard<sup>14</sup>. À ces synthèses, on pourra ajouter le bref travail de Jacques Le Goff, dans la collection *Que sais-je?*, portant sur les marchands et banquiers de l'ensemble de l'Europe médiévale et paru peu après les travaux de Renouard et Sapori<sup>15</sup>. Jean Favier a plus récemment offert une synthèse du même genre que celle de Jacques Le Goff portant un titre évocateur : *De l'or et des épices : Naissance de l'homme d'affaires au Moyen Âge*<sup>16</sup>. Favier, comme Le Goff, insiste particulièrement sur le rôle des Italiens malgré que les livres de l'un comme de l'autre soient d'abord destinés à un public français, signe de l'importance qu'ils accordent à l'Italie dans l'histoire des affaires au Moyen Âge.

Dans le domaine de l'histoire économique générale, Gino Luzzato a offert une brève introduction à l'histoire de l'économie médiévale de l'Italie destinée à un public anglophone<sup>17</sup>. Cette étude, sans être proprement révolutionnaire, demeure une excellente introduction au sujet qu'elle aborde. Roberto Sabatino Lopez a publié une oeuvre où il défend la thèse voulant que l'Europe médiévale, entre 950 et 1350

---

<sup>13</sup> Armando Sapori. *Le Marchand italien au Moyen Âge*. Paris, Armand Colin, 1952. 126 pages.

<sup>14</sup> Yves Renouard. *Les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge*. Paris, Armand Colin, 1949. 262 pages.

<sup>15</sup> Le Goff. *Marchands et banquiers...*

<sup>16</sup> Jean Favier. *De l'or et des épices : naissance de l'homme d'affaire au Moyen Âge*. Paris, Fayard, 1987. 481 pages.

<sup>17</sup> Gino Luzzatto. *An economic history of Italy; from the fall of the Roman Empire to the beginning of the sixteenth century*. Londres, Routledge & Paul, 1961. 180 pages.

environ, ait été le lieu d'une véritable Révolution commerciale<sup>18</sup>. Il y donnait un rôle central à l'Italie. Philip Jones a offert, dans le cadre de la série *Storia d'Italia* des éditions Einaudi, un survol de l'histoire économique tenant vastement compte des avancées de la recherche<sup>19</sup>. Il a plus tard approfondi cette analyse dans une autre synthèse critique<sup>20</sup> et plus récemment dans un livre magistral sur la Cité-état italienne<sup>21</sup>. La dimension plus proprement politique de ce type d'État avait déjà été abordée par Daniel Waley dans un autre ouvrage majeur mettant l'accent sur l'importance de l'expérience républicaine en Italie médiévale<sup>22</sup>.

Le lien entre les affaires et l'avènement de la Renaissance a fait place à plusieurs publications. Jacob Burckhardt en faisait à peine mention, mais sa synthèse sur la Renaissance<sup>23</sup> a inspiré un long débat sur les origines de la Renaissance en Italie alors que de nombreux médiévistes voyaient une importante continuité entre Moyen Âge et Renaissance. Wallace K. Ferguson a particulièrement bien retracé le débat autour de cet essai dans *The Renaissance in historical Thought* pour la période allant de 1860, année de publication originale de l'oeuvre de Burckhardt, jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle, incluant les origines du débat sur la place de l'homme d'affaires dans les origines de la Renaissance<sup>24</sup>. Christian Bec a offert une thèse portant sur le lien entre humanisme et pratique des affaires qui se double d'une extraordinaire introduction à la culture de l'homme d'affaires florentin<sup>25</sup>. Enfin, une

---

<sup>18</sup> Roberto Sabatino Lopez. *La révolution commerciale dans l'Europe médiévale*. Paris, Aubier Montaigne, 1974. 252 pages.

<sup>19</sup> Philip Jones. « La storia economica. Dalla caduta dell'Impero romano al secolo XIV » dans *Storia d'Italia*, vol. 2 : *Dalla caduta dell'Impero romano al secolo XVIII*. Turin, Einaudi, 1974, p. 1467-1810.

<sup>20</sup> Philip Jones. « Economia e società nell'Italia medievale : la leggenda della borghesia » dans, Rugiero Romano et Corrado Vivanti. *Storia d'Italia. Annali vol. 1 : Dal feudalismo al capitalismo*. Turin, Einaudi, 1978, p. 187-372.

<sup>21</sup> Jones. *The Italian City-State...*

<sup>22</sup> Waley. *The Italian City-Republics...*

<sup>23</sup> Jacob Burckhardt. *La civilisation de la Renaissance en Italie*. Ed. et trad. Robert Klein. Paris, Club du meilleur livre, 1958. 354 pages.

<sup>24</sup> Wallace Klipper Ferguson. *The Renaissance in historical Thought: Five Centuries of Interpretation*. Toronto, University of Toronto Press, 2006. 429 pages. Réimpression en fac-sim. de l'éd. de : Boston, Houghton Mifflin, 1948.

<sup>25</sup> Christian Bec. *Les marchands écrivains, affaires et humanisme à Florence, 1375-1434*. Paris, Mouton, 1967. 489 pages.

interprétation proprement marxiste de la Renaissance italienne et de ses origines, donnant une large place à l'histoire économique, a été offerte par Josef Macek<sup>26</sup>.

Les publications sélectionnées ont été interrogées suivant certains axes fondamentaux. Les principales interrogations, les problématiques, développées par les historiens au moment d'entreprendre leur recherche ont été notées. Les éléments de débats entre chercheurs ont fait l'objet d'une attention plus particulière. Des extraits jugés représentatifs de la pensée et du style des auteurs ont d'ailleurs été sélectionnés et seront cités pour mieux illustrer l'évolution et le ton des débats. Cela permettra de plus aux auteurs eux-mêmes de présenter les points les plus fondamentaux concernant leurs méthodes et leurs conclusions. L'évolution dans le temps de l'historiographie sera également soulignée.

Les résultats de l'enquête historiographique seront présentés dans les pages qui suivent. Quatre grandes parties divisent le mémoire.

Dans un premier temps, une présentation générale, conceptuelle et théorique s'intéressera aux définitions données par l'historiographie. On présentera d'abord la définition d'homme d'affaires utilisée par les historiens de l'Italie médiévale. On constatera que cette définition a varié dans le temps, de façon parfois assez subtile, sous l'impact de nouvelles recherches. On analysera aussi ce qu'était l'Italie pour les historiens des milieux d'affaires du Moyen Âge. L'éclatement politique de l'Italie médiévale aura donné naissance à de nombreux particularismes historiographiques. Viendra la définition qu'il faut donner du Moyen Âge dans le cadre d'études des milieux d'affaires italiens de cette époque. Deux problèmes retiendront ici particulièrement l'attention : l'importance notable prise par le bas Moyen Âge et la difficulté de tracer une frontière entre Moyen Âge et Renaissance dans le cadre de l'histoire d'Italie. Enfin, on tentera de cerner les concepts de culture, d'éducation et de culture professionnelle au cœur de cet exercice.

---

<sup>26</sup> Josef Macek. *Il Rinascimento italiano*. Éd. Leandro Perini, trad. Hana Kubistova Casadei. Rome, Editori Riuniti, 1965. 454 pages.

Un second chapitre portera sur l'historiographie concernant l'éducation marchande. Il s'intéressera d'abord à l'étude des écoles destinées aux enfants et adolescents des cités commerçantes d'Italie du Nord. Les études de l'impact de ces écoles sur les professions des affaires seront présentées et leur évolution analysée. Le rôle attribué à l'apprentissage par les historiens dans la formation des marchands sera ensuite étudié. Finalement, l'historiographie portant sur les manuels de commerce, généralement compris comme outils de formation continue des marchands, fera l'objet du dernier chapitre de cette partie.

Une troisième section portera sur la culture professionnelle des hommes d'affaires. On s'attardera d'abord aux études portant sur les dimensions culturelles des associations commerciales dans leurs origines, leur fonction et les valeurs qui y sont attachées. Les études portant sur la comptabilité, l'assurance et les contrats, toujours dans leur dimension culturelle, seront ensuite décortiquées.

Un dernier volet sera consacré à des approches historiographiques qui, sans traiter directement de culture ou d'éducation, n'en ont pas moins influencé la connaissance sur ces sujets. La première de ces approches sera celle de l'histoire des femmes et des *Gender Studies*. Les questionnements sur l'existence possible de femmes d'affaires au Moyen Âge ainsi que ceux du rôle de l'épouse du marchand seront étudiés. L'importance prise par les portraits d'hommes d'affaires, par le biais de biographies et de prosopographies familiales, sera la seconde approche étudiée dans cette partie. On constatera que, si elles ont été développées pour les besoins de l'histoire économique et de l'histoire sociale, ces approches historiographiques n'en ont pas moins aidé à éclairer certaines questions d'histoire culturelle.

La conclusion du mémoire proposera d'abord un bref retour sur les grandes tendances historiographiques analysées précédemment puis tentera de proposer un résumé de l'état actuel de la question. Un dernier mot portera sur la possibilité d'un progrès de la connaissance historique.

# 1. Cadres de la recherche

Les mots changent souvent de sens au fil du temps, même de façon très subtile. Cela s'observe aussi dans l'historiographie portant sur les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge si on l'étudie sur une période d'à peine un peu plus de cinquante ans. L'évolution de ces définitions a souvent visé à justifier l'intérêt du sujet étudié. Quatre concepts seront analysés ici pour faciliter la suite du travail : *homme d'affaires, Italie, Moyen Âge et culture.*

## a. L'homme d'affaires

L'homme d'affaires peut se définir comme un homme vivant de la pratique des affaires, c'est-à-dire un homme qui vit de la pratique du commerce, de la finance ou de l'industrie. Les affaires doivent être sa principale source de revenus. L'importance des capitaux investis doit de plus le distinguer du petit boutiquier. L'homme d'affaires achète plus volontiers en gros qu'au détail. Souvent, ses investissements prennent une dimension internationale en donnant de l'importance au commerce à l'étranger. Ses investissements, de plus, le mènent à chercher à améliorer la production des produits dont il fait le commerce. Qui plus est, il est généralement entendu que l'homme d'affaires ne cherche pas simplement la subsistance, mais bien le gain, le profit. Ses dépenses sont des investissements réfléchis. Cela permet donc d'exclure de la catégorie des hommes d'affaires les joueurs professionnels et les guerriers pilleurs. En effet, l'un comme l'autre vit dans le moment, tend à flamber ses gains et néglige de planifier ses profits et pertes. On pourra citer ici l'historien de l'économie et de la marine vénitienne Frederic Lane selon qui l'homme d'affaires se distinguait du pirate et du condottiere :

« The "businessman" is not distinguished from other figures in the historical pageant simply because he has sought to make money. So have certain soldiers, priests, and politicians. Among all these groups there have been some who were close calculators of the chances of gain. But a military chieftain is not commonly called a businessman simply because he plans in terms of the relative profitableness of various opportunities for plunder. If, in spite of the confusion involved in such language, one wished to consider piracy or war a business, then certainly many Barbary pirates and many Italian condottieri were successful businessmen; yet both Miss Miriam Beard,

who considers at least a fair share of disreputable activities, and Professor Gras, who emphasizes praiseworthy achievements, fail to give these men a place in their stories. The distinctive characteristic of the businessman is his effort to make profits by calculating the results of buying and selling peacefully. Andrea Barbarigo was businessman in this sense. He and the other Venetian nobles who carried on the trade of the city in the fifteenth century assumed almost as much as does the merchant today that their money-making operations would be peaceful. Of course, many of these nobles were experienced naval officers and served in the war fleets. Sometimes merchant ship captains or shipowners were summoned to take part with their ships in military actions. As individuals they were more exposed than is the modern businessman to the clash of arms, just as they were more exposed to plagues. But their fighting was not a matter of individual initiative, it was directed by the government. Military action was not part of their "business"; it was an interference with profit making »<sup>1</sup>.

Lane, ici, fait en sorte que l'activité de l'homme d'affaires corresponde très exactement à l'acte économique capitaliste tel que défini par Max Weber, tout en se réclamant de la continuité de deux auteurs américains de synthèses sur la pratique des affaires (Beard et Gras)<sup>2</sup> :

« Nous désignerons d'abord comme un acte économique "capitaliste" celui qui se fonde sur l'attente d'un gain par l'exploitation d'opportunité d'échange : sur des chances de profit (formellement) *pacifique*. Les profits réalisés par la violence (formelle et réelle) ont leurs lois propres et il n'est pas opportun (même si on ne peut interdire à personne de le faire) de les ranger dans la même catégorie que les activités destinées à exploiter (en dernière instance) des chances de gain par le biais de l'échange. Lorsque le profit capitaliste est visé de manière rationnelle, l'activité correspondante est orientée en fonction d'un *calcul* du capital. Cela signifie qu'elle est ordonnée en vue d'une utilisation planifiée des ressources matérielles ou humaines assimilées à des instruments de profit : le produit final d'une opération, en termes de biens monnayables, chiffré dans le bilan final (ou la valeur estimée des biens monnayables d'une entreprise en activité, chiffrée dans les bilans intermédiaires), doit être *supérieur* au "capital" au moment de la clôture des comptes, c'est-à-dire à la valeur estimée des biens matériels utilisés en vue d'assurer des profits par le biais de l'échange (qu'il soit *toujours* supérieur dans le cas d'une entreprise en activité) »<sup>3</sup>.

C'est à partir des années 1930 que certains auteurs se mettent à employer l'expression « hommes d'affaires » pour désigner des hommes qu'ils étudient dans un

<sup>1</sup> Frederic Chapin Lane. *Andrea Barbarigo, Merchant of Venice, 1418-1449*. Baltimore, The John Hopkins University Press, 1944, p. 45.

<sup>2</sup> Miriam Beard. *A History of the Businessman*. New York, The Macmillan Company, 1938. 779 pages ; Norman Scott Brien Gras. *Business and Capitalism : an Introduction to Business History*. New York : F.S. Crofts and Co., 1939. 408 pages.

<sup>3</sup> Max Weber. « Remarque préliminaire au recueil d'études de sociologie de la religion » dans *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. 3e édition. Trad. de Isabelle Kalinowski. Paris, Flammarion, 2002, p. 53-54.

contexte médiéval<sup>4</sup>. C'est cependant Yves Renouard qui a popularisé, en français, la notion d'hommes d'affaires italiens du Moyen Âge avec son essai publié en 1949<sup>5</sup>. Ce livre, qui a été l'objet en 1968 d'une édition posthume revue et corrigée par Bernard Guillemin sur la base des notes de l'auteur, a connu un succès considérable. Il est d'ailleurs encore de nos jours régulièrement cité comme une des meilleures introductions disponibles sur la question. Il a également bénéficié d'une traduction italienne en 1975<sup>6</sup>.

La thèse de Renouard sur la nature des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge a ensuite été présentée et raffinée dans de nombreux articles et conférences. Aux yeux de Renouard, les principales caractéristiques intellectuelles des hommes d'affaires étaient : habitude de tout noter, connaissance de langues étrangères, grande valeur accordée aux chiffres, rationalité tempérée par le souci du salut de l'âme, individualisme, recherche du profit au-delà de toute autre chose dans une logique selon laquelle la fin justifie les moyens<sup>7</sup>.

Cela étant, si la notion d'hommes d'affaires a généralement été acceptée après Renouard, il n'empêche que c'est celle de marchand qui se rencontre le plus souvent. C'est ainsi qu'Armando Sapori intitulait sa série bien connue de conférences *Le*

<sup>4</sup> Par exemple : Norman Scott Brien Gras. « Economic rationalism in the Late Middle Ages » dans *Speculum*, vol. 8, n°3, juillet 1933, p. 304-312.

<sup>5</sup> Renouard. *Les hommes d'affaires...* Il est pertinent ici de retracer brièvement le parcours de ce chercheur majeur que fût Yves Renouard (1908-1965). Formé en histoire et géographie à l'École Normale Supérieure de Paris puis à l'École française de Rome avec une thèse portant sur les relations entre les papes d'Avignon et les banques de l'époque (publiée sous le titre de *Les relations des papes d'Avignon et des compagnies commerciales et bancaires de 1316 à 1378*. Paris, de Broccard, 1941. 694 pages). Il a commencé sa carrière comme enseignant à l'Institut français de Florence, en 1935-1937, ce qui allait déterminer ses intérêts de recherche particuliers pour cette ville. Il a par la suite enseigné à la Faculté de lettres de l'Université de Bordeaux, ajoutant la Guyenne à ses centres de recherche, puis effectué pendant la guerre (en 1943-1944) un remplacement à la Sorbonne où il deviendrait pleinement professeur en 1955. Si *Les hommes d'affaires...* restent son oeuvre majeure, il n'en a pas moins établi une longue bibliographie portant sur les villes d'Italie, et en particulier Florence, ainsi que sur le sud-ouest de la France. On trouvera une bibliographie complète de son oeuvre, ainsi que ses principaux articles, dans Yves Renouard. *Études d'histoire médiévale*. Paris, S. E. V. P. E. N., 1968. 2 volumes. Sur la vie de Renouard, on pourra également consulter Federigo Melis. « Yves Renouard » dans *Archivio storico italiano*, vol. 122, n° 552, 1964, p. 669-673.

<sup>6</sup> Milan, Biblioteca Universale Rizzoli, 1975.

<sup>7</sup> Yves Renouard. « Les hommes d'affaires italiens et l'avènement de la Renaissance » dans *Études d'histoire médiévale*. Paris, S.E.V.P.E.N., 1968, p. 419-437.

*marchand italien au Moyen Âge*<sup>8</sup>. La différence entre le marchand et l'homme d'affaires réside dans le fait que le premier est un spécialiste du commerce et du négoce alors que le second touche également à l'activité industrielle et à la finance. Pourtant, le rôle des hommes d'affaires d'Italie dans le développement de la banque et dans certaines formes d'industrie (en particulier l'industrie textile) a été souligné et étudié par de nombreux auteurs depuis. C'est une thèse qui a de plus reçu un excellent accueil de Renouard lui-même, illustrant la communauté d'esprit entre les deux hommes ; Renouard qualifiait d'ailleurs le livre de Sapori de livre pilote<sup>9</sup>.

Josef Macek jugeait d'ailleurs que ces fonctions avaient été autrement plus importantes dans l'essor des affaires que le seul rôle d'intermédiaire entre producteur et consommateur:

« È fuori dubbio che la stessa posizione geografica conferiva all'Italia eccellenti possibilità per il sorgere di un vasto commercio marittimo, per collegare l'Europa all'Asia e all'Africa. È certamente vero che le crociate, che nel XII secolo miravano alla Terra Santa, alle coste del Medio Oriente, ebbero un loro sfondo economico ed aiutarono i mercanti italiani a giungere là dove fin allora erano stati impediti dalla "pagana" scimitarra turca. È vero però, al tempo stesso, che senza lo sviluppo della produzione manifatturiera italiana, senza lo sviluppo del mercato locale delle singole regioni italiane, lo sviluppo del commercio italiano sarebbe stato impensabile. Possiamo cioè vedere in modo chiaro che i mercanti italiani non erano solo dei mediatori per uno scambio di merci prodotte in altri paesi, ma che si orientavano in sostanza verso il commercio dei prodotti che le industrie delle città italiane fornivano al mercato. Al tempo stesso è certo che il commercio italiano contribuiva allo sviluppo della produzione procurando, come abbiamo visto, le materie prime ed i mezzi necessari per il processo produttivo di cui l'Italia non disponeva. Dobbiamo quindi vedere un legame dialettico fra lo sviluppo della produzione delle città italiane, del mercato, del commercio e delle finanze; perciò è necessario tener conto del significato fondamentale della produzione di merci nello sviluppo del mercato italiano. Prima veniva prodotta la merce e solo in seguito essa poteva venir messa in commercio e non viceversa »<sup>10</sup>.

---

<sup>8</sup> Sapori. *Le Marchand italien...* Armando Sapori est d'ailleurs un auteur majeur au parcours atypique sur le sujet des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge. Formé en droit, il est devenu fonctionnaire aux archives d'État de Florence où il a commencé à s'intéresser à l'histoire économique des XIII<sup>e</sup> et XIV<sup>e</sup> siècles. Après plusieurs publications, il deviendrait professeur d'histoire économique à l'Université de Ferrare puis à la Faculté d'économie et de commerce de l'Aténé de Florence avant d'occuper le poste de recteur de l'Université commerciale Luigi Bocconi de 1952 à 1967. Il a également connu des passages en politique active comme conseiller municipal puis comme sénateur. Il est l'auteur d'une autobiographie en deux volumes. Cf. SAPORI, Armando. *Armando Sapori ricorda*. Milan/Varese, Istituto editoriale cisalpino, 1971. 2 volumes (*1. Mondo finito, 2. Cose che capitano*).

<sup>9</sup> Yves Renouard. «Un livre pilote : le marchand italien du Moyen Âge» dans *Annales ESC*. 1953, vol. 8, p. 116-118.

<sup>10</sup> Macek. *Il Rinascimento italiano...*, p. 33-34.



Similairement, Roberto Sabatino Lopez, attribuait la naissance de ce qu'il nommait la « Révolution commerciale » du Moyen Âge moins à la découverte de nouvelles mines de métaux précieux ou à de nouveaux marchés qu'au développement du crédit, lequel, à ses yeux, permettait de nouveaux investissements dans les affaires :

« Le crédit, enfin disponible en abondance, fut le véritable lubrifiant du mécanisme de la révolution commerciale. C'était un phénomène entièrement nouveau. Nous avons vu que l'économie gréco-romaine était bien pourvue en métaux monétaires de toutes sortes, mais mal adaptée au crédit commercial à grande échelle ; et que l'économie des temps barbares était déficiente à la fois pour les espèces et pour le crédit. Le décollage qui se produisit à la période suivante fut alimenté non par un apport massif de métaux précieux, mais par la collaboration plus étroite de gens utilisant le crédit. Il ne commença pas en Allemagne où de nouvelles mines d'argent furent mises en exploitation entre le X<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle, mais en Italie où l'abîme qui séparait les capitalistes de la terre des marchands commença à se combler. Sans doute, quelques seigneurs italiens de petite noblesse remirent en circulation des métaux précieux, quelques monnayeurs transformèrent le métal en monnaie, quelques expéditions de terre ou de mer ramenèrent du butin. Mais ces modestes contributions au capital existant n'ont eu une grande importance que parce que le crédit permettait aux espèces sonnantes de travailler sur plus d'une place à la fois »<sup>11</sup>.

La persistance du concept de marchand concurremment à la notion d'hommes d'affaires doit donc avoir des causes autres que la simple sémantique. On ne peut non plus dire qu'elle est simplement moins polémique puisque l'essentiel des publications sur la question s'adresse à un public déjà familier avec l'idée qu'il y ait eu des hommes d'affaires italiens au Moyen Âge. Certains auteurs utilisent d'ailleurs « hommes d'affaires » et marchands alternativement dans leurs textes.

Ce sont les sources elles-mêmes qui favorisent l'emploi du terme de marchands. En effet, les documents d'époque cités par les historiens mentionnent les marchands comme *negotiator*, *homo mercator*, *mercator*, *mercatante* ou encore *mercante*<sup>12</sup>. De plus, tous les financiers et entrepreneurs qui ont été étudiés par les historiens pratiquaient aussi le négoce, alors que plusieurs négociants se limitaient à cette activité. À ce titre, « marchand », quoique moins exact, permet de regrouper une réalité plus large qu'homme d'affaires.

<sup>11</sup> Lopez. *La révolution commerciale...*, p. 106.

<sup>12</sup> Roberto Sabatino Lopez suggérait que le terme de *negotiator* utilisé par les Romains ait été progressivement remplacé par celui de *mercator* au Moyen Âge suite à l'importance accrue des marchés temporaires pour le commerce. Cf. Lopez. *La révolution commerciale...*, p. 123-124.

Certains traits ont été notés qui distinguent l'homme d'affaires du boutiquier, de l'artisan ou même du petit marchand. Les praticiens de ces dernières professions, assurément, tirent des revenus moins importants de leurs pratiques que les hommes d'affaires de plein droit. Cependant, il y a une dimension culturelle fondamentale qui, pour les historiens, distingue l'homme d'affaires de ces professionnels qui s'adonnent au commerce.

Ces différences portent d'abord sur les dimensions géographiques de l'activité marchande. L'artisan et le boutiquier ne quittent que rarement leur ville natale. Lorsqu'ils le font, c'est généralement pour fuir une crise dans cette ville ou par espoir de trouver à mieux s'employer dans une autre ville. Le marchand ambulant lui-même ne quitte généralement pas un circuit restreint de villes et villages voisins. Certes, comme le notait Roberto S. Lopez, tous ces hommes participaient à l'essor de l'économie et du commerce, comme le faisait d'ailleurs l'ensemble de la société urbaine :

« Mais plus que le nombre des habitants, c'est l'esprit dynamique des villes, leur manière de vivre qui compte. La ville du bas moyen âge se détache sur le fond des campagnes voisines et somnolentes avec un relief inconnu même à la ville gréco-romaine.

Ses traits : abondance, mobilité, rapidité. À la lecture des cartulaires des notaires, où les Génois font enregistrer tous leurs engagements privés, l'historien demeure étourdi. Hommes et femmes, veuves solitaires ou enfants sous tutelles, ecclésiastiques, nobles, prolétaires, tous placent leur argent dans l'artisanat, dans la banque, dans les constructions navales, dans les entreprises de bâtiment, dans les spéculations sur titres de la dette publique. Aucun objet n'est trop humble, aucun trop rare pour être vendu en gros : à quelques feuillets de distance, voici une marchande de quincaillerie qui achète 100 pots de chambre, un bijoutier qui vend 111 bagues, 169 saphirs et topazes, 348 pierres dures, 59 perles, 132 camées, dont l'un contient un fragment de la Vraie Croix. Le valet prête au maître, le maître au valet. Même répartis au maximum, les risques demeurent, mais il n'y a presque personne qui n'en prenne à son compte : nul ne reste les bras croisés »<sup>13</sup>.

Cependant, en comparaison, on a noté l'importance que prenait le voyage dans la vie des hommes d'affaires. Ces hommes étaient souvent appelés à quitter leur cité pour aller commercer avec l'étranger, en particulier dans leur jeunesse. L'introduction de la synthèse de Renouard est on ne peut plus claire à ce sujet :

« L'expression "homme d'affaires" a, dans le langage courant, une acceptation très large. Mais elle ne s'amplifie jamais au point de désigner tout homme qui fait des

<sup>13</sup> Roberto Sabatino Lopez. *Naissance de l'Europe*. Paris, Armand Colin, 1962, p. 268-269.

affaires : le marchand des quatre saisons, le cultivateur font des affaires, mais ne passent pas pour des hommes d'affaires. Les transactions indéfinies auxquelles se livre l'homme d'affaires sont d'une certaine qualité. Il se distingue de la masse des hommes qui font des affaires par l'étendue de l'aire d'application de ses préoccupations commerciales, industrielles et financières. Celui qui fabrique, vend, prête seulement pour ou à une clientèle locale, celui dont l'horizon économique ne s'étend pas au-delà des alentours immédiats de l'agglomération où il vit n'est pas homme d'affaires : tels l'artisan, le boutiquier, le prêteur sur gages, quelque importants que soient leurs ateliers, leurs magasins, leur clientèle et leurs chiffres d'affaires. Le nom d'hommes d'affaires est réservé à tous ceux dont les préoccupations dépassent le marché local, qui achètent et vendent à l'extérieur aussi bien qu'à l'intérieur de l'agglomération où ils résident et de ses environs immédiats des produits qu'ils transforment ou simplement transmettent, qui font des opérations financières avec des forains comme avec leurs concitoyens. Même s'ils vendent, achètent, prêtent aussi au détail à leurs concitoyens, ils ont toujours l'esprit tourné hors du marché local : par opposition aux artisans qui fabriquent les objets de première nécessité avec les produits locaux, ils sont des industriels préoccupés du marché mondial des matières premières et des débouchés extérieurs ; par opposition aux boutiquiers revendeurs, ils sont les grands commerçants importateurs et exportateurs ; par opposition aux prêteurs à la petite semaine, ils sont les banquiers. Ils font l'industrie, le commerce, la banque sur un plan bien plus vaste que le marché local. La plus grande audace, le plus vif esprit d'initiative qui y sont nécessaires risquent de leur apporter des profits plus considérables, quoique moins assurés. Ce sont les hommes que l'on désignait au moyen âge d'un terme général aussi vague, "mercatores", dont "hommes d'affaires" par son imprécision identique est le meilleur équivalent »<sup>14</sup>.

On pourra aussi prendre les mots de Giovanni Cherubini à ce sujet :

« I mercanti che intendiamo prendere in considerazione in queste pagine non sono piccoli commercianti a raggio esclusivamente locale, presenti ove più ove meno in tutti i centri urbani e come tali scarsamente significativi, ma i mercanti con interessi e campo d'azione internazionalmente, nazionale o almeno regionale; e non soltanto i mercanti che trafficavano e scambiavano merci, ma anche coloro che commerciavano denaro, un'attività, come abbiamo visto, particolarmente importante nella Siena del Duecento, e forse rimasta a caratterizzare i maggiori uomini d'affari senesi anche nei secoli successivi; e i mercanti che si applicavano alla produzione, ma con giro d'affari ed esiti assai più modesti che nella vicina Firenze »<sup>15</sup>.

Daniel Waley, dans sa synthèse sur les cités républiques, notait que les mouvements des populations de la campagne à la ville, mais aussi de villes en villes, avaient eu un rôle majeur dans la vie sociale et économique des XII<sup>e</sup> et XIII<sup>e</sup> siècles :

« It would be misleading to emphasise the growth of the towns without mentioning that the population was certainly not rooted to its home city. In the case of the larger cities much involved in long-distance trade - and even more perhaps with those specialising in finance - a quite sizeable proportion of the adult male citizens must have been away on business. A thirteenth-century book of advice for men taking office, the *Oculus Pastoralis*, provides a number of set speeches appropriate for

<sup>14</sup> Renouard. *Les hommes d'affaires...*, p. VII-VIII.

<sup>15</sup> Giovanni Cherubini. « I mercanti e il potere » dans *Banchieri e mercanti di Siena*. Rome, De Luca, 1987, p. 171.

certain circumstances; one is a funeral speech for a citizen 'who has recently died in France'. This was part of the everyday order of things. St Francis, the son of a merchant of Assisi, was called 'Francis' because his father was away at the French fairs at the time of his birth (1182). Giovanni Boccaccio was the illegitimate son of a Tuscan merchant frequently resident at Paris; and a great many stories in the Decameron depend for their plot on the itinerant life of the merchant community. The merchant of the pioneering days, in the twelfth centuries and in the early thirteenth, was likely to travel with his own wares, but this had ceased to be true before 1300, by which time the sedentary merchant was the rule. By then he had his own representatives resident abroad and it must have been common for young men to serve as agents in the eastern Mediterranean and elsewhere before returning home to marry and settle down. The resident Venetian colony at Constantinople numbered as many as ten thousand before the Fourth Crusade (1204). Rather later, communities of Italian traders and financiers could be found in all the Syrian and north African ports, in France, the Low Countries, England, in central and eastern Europe. The greater Florentine banking houses employed scores of men in their various branches, and small settlements of enterprising Florentine and Venetian financiers were scattered throughout the relatively unadvanced regions of southern and central Italy. Nor were all overseas resident merchants; Pisa early acquired Sardinia and Corsica (later both lost to the Genoese), while the thirteenth century Venice and then Genoa gained empires in the Levant, in which many served as colonial administrators. Moreover, many Venetians settled as landowners in Crete, in mainland Greece and in the Ionian islands. Within the Peninsula, of course, commerce was merely one of many motives for travel »<sup>16</sup>.

Cette importance du voyage mène même les Italiens à l'exploration géographique selon Jacob Burckhardt. Il considérait ce trait comme typique des populations méditerranéennes. Les Italiens, selon lui, étaient donc en cela plus proches des Orientaux que des autres Européens. Les Croisades les avaient attirées moins par leur caractère aventureux que par la belle occasion d'affaires qu'elles représentaient :

« Déjà ils avaient concouru aux croisades avec des idées différentes de celles des autres peuples, parce qu'ils possédaient des flottes et des intérêts commerciaux dans l'Orient ; de tout temps les habitants des côtes de la Méditerranée avaient eu d'autres instincts que ceux de l'intérieur des terres, de tout temps les Italiens avaient été impropres à devenir des aventuriers à l'instar de ceux du Nord. Lorsqu'ils furent établis à demeure dans les ports orientaux de la Méditerranée, les plus entreprenants d'entre eux prirent naturellement le goût des grands voyages qui entraînait la race mahométane ; ils trouvaient en quelque sorte devant eux une grande partie de la terre déjà découverte par d'autres. Quelques-uns, comme les Polo de Venise, furent emportés par le tourbillon de la vie mongole et arrivèrent ainsi jusqu'aux marches du trône du Grand Khan. Dans l'océan Atlantique nous rencontrons de bonne heure des Italiens qui prennent part à des découvertes ; ce sont, par exemple, des Génois qui découvrent les îles Canaris dès le treizième siècle ; en 1291, l'année même où fut perdue Ptolémaïs, le dernier reste des possessions chrétiennes en Orient, ce sont encore des Génois qui les premiers essayent de retrouver la route maritime des Indes

---

<sup>16</sup> Waley. *The Italian City-Republics...*, p. 39-43.

orientales. Colomb n'est que le plus grand de toute une série d'Italiens qui se mettent au service des peuples d'Occident et qui explorent les mers lointaines »<sup>17</sup>.

Burckhardt, ici, partageait une opinion proche de celle déjà avancée par Adam Smith selon laquelle les croisades avaient été abordées par les Italiens surtout comme une bonne occasion d'affaires :

« The cities of Italy seem to have been the first in Europe which were raised by commerce to any considerable degree of opulence. Italy lay in the centre of what was at the time the improved and civilised part of the world. The Crusades too, though by the great waste of stock and destruction of inhabitants which they occasioned they must necessarily have retarded the progress of the greater part of Europe, were extremely favourable to that of some Italian cities. The great armies which marched from all parts to the conquest of the Holy Land gave extraordinary encouragement to the shipping of Venice, Genoa, and Pisa, sometimes in transporting them thither, and always in supplying them with provisions. They were the commissaries, if one may say so, of those armies; and the most destructive frenzy that ever befell the European nations was a source of opulence to those republics»<sup>18</sup>.

Les hommes d'affaires, pour favoriser le succès de leurs entreprises à l'étranger, ont travaillé à acquérir une meilleure compréhension des cultures étrangères comme le signalait John Dotson au sujet de l'attitude proposée par les manuels de commerce face à l'Islam :

« On the whole, the attitude found in the merchants' manuals of the early fourteenth century may be described as rational, businesslike, and often well-disposed toward Muslims. Occasionally even, they reveal an attitude of understanding toward the laws and sensibilities of their hosts. Considering the tensions of the era, including renewed calls for crusades by pope John XXII in the mid-1320s, the manuals are important in helping to develop a more rounded understanding of European attitudes in the late middle ages. The papal call for a crusade was directed at the Egyptian government, while the more approving passages of the merchants' manuals refer to Tunisia. Nonetheless, the attitudes revealed in the manuals suggest the existence of a true business community reaching across cultural differences usually perceived as barriers. This is especially noticeable when the attitudes suggested in the merchants' manuals are considered in light of other sources not included here, such as notarial documents and merchants' correspondence. There may have been another dimension - besides greed and insubordination - to the resistance by Christian merchant communities to the embargo of Egypt and Syria in the second quarter of the fourteenth century. And that dimension may have been the awareness of another, more inclusive community. »<sup>19</sup>

<sup>17</sup> Burckhardt. *op. cit.*, p. 139.

<sup>18</sup> Adam Smith. *An Inquiry Into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Londres, Encyclopedia Britannica, 1952, p. 173.

<sup>19</sup> John E. Dotson. « Perceptions of the East in fourteenth-century Italian merchants' manuals » dans Dionisius A. Agius and Ian Richard Netton (dir.). *Across the Mediterranean Frontiers: Trade, Politics and Religion, 650-1450*. Turnhout, Brepols, 1997, p. 185-186.

Cet effort de compréhension leur a fait rejeter les plus étriquées des conceptions de l'identité nationale. Yves Renouard insistait même pour signaler que c'était les Italiens qui avaient travaillé à l'unification économique de la Méditerranée alors que cela laissait au mieux Arabes et Grecs indifférents :

« C'est sur le plan économique seul qu'une coopération durable des trois mondes apparaît possible et c'est là qu'elle se réalise pleinement. Elle est l'oeuvre des hommes d'affaires et exclusivement des hommes d'affaires italiens. En effet, les commerçants arabes répugnent absolument à se rendre chez les infidèles ; les commerçants byzantins n'ont aucun souci de visiter l'Occident après la perte des dernières provinces qu'y possédait l'empire grec. Les commerçants des ports occidentaux auraient pu avoir une semblable attitude négative : en fait, les marchands des ports italiens que leur situation géographique favorisait développèrent tout naturellement les relations qu'ils n'avaient cessé d'avoir avec leurs homologues des mondes grecs et arabes. C'est à leur initiative que sont dus l'accroissement des relations entre les trois parties du monde méditerranéen et le rétablissement d'une véritable unité économique »<sup>20</sup>.

Le relativisme culturel aurait été particulièrement marqué chez les Génois à en croire les chercheurs qui se sont intéressés à ceux-ci, parmi lesquels on pourra citer Laura Balletto :

« Nella Spagna del Sud, a partire soprattutto dal secolo XIII, i mercanti genovesi sciamano in numero gradualmente più grande, accanto ai fiorentini ed agli uomini di altre 'nazioni' italiane e straniere. Ma qui, a differenza degli altri, essi si evidenziano soprattutto per la neutralità, per non dire per l'indifferenza, con cui frequentano tanto il versante cattolico, nella Castiglia, quanto che quello islamico, nel regno nazari di Granada, sì che fungono da forza trainante per lo stesso governo della propria Repubblica, indotto a stipulare trattati ufficiali sia con l'una sia con l'altra parte. Sebbene intimamente convinto della propria fede e ligio quanto mai alla propria Chiesa, il mercator genovese non si pone problemi religiosi di fronte alle esigenze ed ai vantaggi del mondo degli affari »<sup>21</sup>.

Certains hommes d'affaires italiens peuvent même résider plusieurs décennies à l'étranger au point de s'y acculturer et de trouver leur retour difficile, surtout s'ils

<sup>20</sup> Renouard. « Le rôle des hommes d'affaires italiens dans la Méditerranée au Moyen Âge » dans *Études d'histoire médiévale. op. cit.*, p. 407-408. Cette position n'est pas seulement celle d'un historien tentant de défendre la valeur de son sujet. Des années plus tard, un spécialiste de l'histoire économique byzantine notait lui aussi le rôle majeur des Italiens dans l'économie méditerranéenne : Nicolas Oikonomidès. *Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*. Montréal/Paris, Publications de l'Institut d'études médiévales Albert-le-Grand/Librairie J. Vrin, 1979. 149 pages. Oikonomidès (1934-2000) a passé une partie importante de sa carrière au département d'histoire de l'Université de Montréal dont il a été directeur. Il avait quitté la Grèce après la mise en place de la dictature des colonels en 1967. Sur sa vie, on pourra consulter John Nesbitt et Eric McGeer, « Nicolas Oikonomides » dans *Dumbarton Oaks Papers*, vol. 54, 2000, p. ix-xii.

<sup>21</sup> Laura Balletto. « Tra mercanti e mercatura nel Mediterraneo medievale » dans *Cultura e scuola*, vol. 25, n°99, 1986, p. 103.

reviennent appauvris à l'instar de Lippo di Fede del Sega étudié par Charles-Marie de la Roncière :

« Après trente ans d'absence, la réadaptation, pour Lippo, aura été pénible. Sans compter son échec, gênant et humiliant (on en jase), il a vieilli - il a plus de 60 ans -, ses proches aussi ; son caractère s'est aigri ; il s'est détaché de son milieu social et culturel et s'est mis à l'heure française : on le constate à sa langue farcie de gallicismes, dont il mettra des années à se débarrasser »<sup>22</sup>.

Plusieurs d'entre eux en viendront à visiter voire à vivre dans de nombreuses villes. Ils s'intéresseront à l'actualité internationale pour comprendre et prévoir l'évolution des marchés<sup>23</sup>.

Jacob Burckhardt voyait dans ces exils volontaires ou imposés de nombreux Italiens, fussent-ils artistes, intellectuels ou hommes d'affaires, un élément fondamental dans le développement d'un nouvel individualisme distinguant la civilisation de la Renaissance de celle du Moyen Âge :

« Le cosmopolitisme qui se développe chez les exilés les plus heureusement doués est un des degrés les plus élevés de l'individualisme. Comme nous l'avons dit plus haut, Dante trouve une nouvelle patrie dans la langue et dans la culture intellectuelle de l'Italie ; il va même plus loin quand il dit : "ma patrie est le monde en général" »<sup>24</sup>.

Toute une tradition interprétative a suivi Burckhardt en cela, faisant de la Renaissance italienne le moment de naissance de la modernité et de l'individualisme. C'est dans la réaction à cette tradition qu'il faut voir l'insistance d'Yves Renouard à présenter l'homme d'affaires médiéval comme un individualiste à part entière. Mais, déjà, d'autres thèses antérieures suggéraient le possible rôle de l'homme d'affaires comme la source de l'individualisme. Une thèse particulièrement notable à ce titre est celle du sociologue Alfred Wilhelm Otto von Martin, développée principalement dans

<sup>22</sup> Charles-Marie de la Roncière. *Un Changeur florentin du Trecento : Lippo di Fede del Sega (1285 env.-1363 env.)*. Paris, S.E.V.P.E.N., 1973, p. 195.

<sup>23</sup> Robert-Henri Bautier a consacré, au cours de sa carrière, plusieurs études à l'activité économique des Italiens à l'étranger, signalant à répétition l'importance de cette activité et son impact sur les sociétés concernées. Cf. Robert-Henri Bautier. *Commerce méditerranéen et banquiers italiens au Moyen Âge*. Brookfield (Vermont), Variorum Reprints, 1992. 1 volume (pagination multiple). On y retrouvera les principaux articles de Bautier à ce sujet.

<sup>24</sup> Burckhardt. *op. cit.*, p. 65.

*Soziologie der Renaissance*<sup>25</sup>. L'historien Wallace K. Ferguson rendait compte de cette thèse ainsi dans son étude historiographique d'abord publiée en 1948 :

« Martin's first premise was his old conviction that periodization is of basic importance to the historian, since it involves the posing of his most fundamental question, that regarding the spirit or essence of an age. From there he proceeded to the sociological thesis that the spirit of an age is essentially that of its dominant class, and that the character of that class may be reduced to an "ideal type." Aiming then at an analysis of what was "in sociological sense typical" of the Renaissance, Martin felt it necessary to restrict his study to those spheres of activity "in which the bourgeois and specifically modern tendencies appeared most sharply and could best be seized upon." And for that purpose, fifteenth century Florence presented the paradigmatic scene. The selection of the capitalist bourgeoisie of Florence as the ideal type of the Renaissance, presupposed, of course, a broader sociological interpretation of the Renaissance as a whole. As Martin stated it: "The center of gravity of medieval society rested on the land, on the soil and property; with the Renaissance the economic center of gravity, and therewith also the social, shifted to the city: from the 'conservative' to the 'liberal' pole, for the city is a changeable and changing force." But city life was not enough in itself to destroy the ordered, corporative civilization of the Middle Ages. The artisans and small shopkeepers could adjust themselves to the medieval scheme of things. The great merchants and capitalist entrepreneurs, however, could not. It was the capitalist burghers, then whose spirit destroyed the old world and created the new, a world in which community was replaced by society, and religiously sanctioned political power by intellectually supported economic power. This new world was individualistic, rational, realistic, and disenchanting. In short, it was a prototype of the modern world. As Martin summed up his thesis, "the typological significance of the Renaissance consists in the fact that it was the first social and cultural transition from the medieval to the modern age, and as such a typical early stage of modern civilization" »<sup>26</sup>.

Si l'ouverture des hommes d'affaires italiens au monde et aux cultures étrangères est généralement reconnue, ses limites, de même que la vivacité de certains stéréotypes, ont aussi été illustrées. Un exemple récent en ce sens vient des études de la perception de l'Allemagne par les Italiens. On pourra citer ce passage d'un article de Kurt Weissen à ce sujet :

« But it was not only the language of the Germans that the Italians found horrible, they also attributed to them four particular characteristics: drunkenness, gluttony, melancholy, and hot temper (furor). Sometimes they added uncleanness, debauchery, rapaciousness, avarice, and the like. Renaissance Italians considered it self-evident that Germans had little intelligence. Positive comments are hard to find in Italian literature, although Germans were generally considered to be good craftsmen and to

<sup>25</sup> Alfred Wilhelm Otto von Martin. *Soziologie der Renaissance. Zur Physiognomie und Rhythmic Bürgerlicher Kultur*. Stuttgart, Ferdinand Enke Verlag, 1932. 135 pages.

<sup>26</sup> Ferguson. *op. cit.*, p. 230-231.



be unpretentious. There, were, in short, many reasons, both cultural and fashionable, why the Renaissance Italians did not learn the difficult language of Germany »<sup>27</sup>.

Cependant, cette idée que le marchand médiéval pouvait être peu intéressé à apprendre une langue étrangère n'était pas partagée par tous, ce qu'illustre Jacques le Goff :

« Indispensable est aussi au marchand la connaissance des langues vulgaires pour entrer en contact avec ses clients. Très tôt, c'est en langue vulgaire que sont tenus les livres de comptes, que sont écrits les actes commerciaux et, malgré l'existence d'interprètes dans les principaux centres d'échanges, des dictionnaires sont rédigés à l'usage du marchand, tel un glossaire arabo-latin, tel surtout un dictionnaire trilingue en latin, cuman (langue turque qui était le jargon commercial de la mer Noire à la mer Jaune) et persan. Au début, le français fut la langue internationale du commerce en Occident – à cause sans doute de l'importance des foires de Champagne. Mais bientôt l'italien prit une place prééminente, tandis que, dans la sphère hanséatique, le bas-allemand l'emportait. Il n'est pas étonnant que le progrès des langues vulgaires ait été lié au développement de la classe marchande et de ses activités »<sup>28</sup>.

Sa façon de chercher le profit distingue aussi, aux yeux des historiens, l'homme d'affaires de l'artisan et du boutiquier. L'homme d'affaires cherchait le profit, l'enrichissement, là où le boutiquier et l'artisan cherchent surtout un gagne-pain. Mais cette idée que l'homme d'affaires, dès le Moyen Âge, était à la recherche du profit n'a pas toujours prévalu. Ainsi, Max Weber affirmait qu'encore à la Renaissance, Leon Battista Alberti, dont les *Livres de la famille* ont souvent été présentés comme représentatif de l'éthique bourgeoise et marchande, défendait non pas le profit, c'est-à-dire la quête de l'enrichissement pour elle-même, mais bien la bonne gestion domestique qui relève plutôt du domaine du bien vivre :

« Ce qui est caractéristique, chez Alberti, c'est qu'il recommande de se lancer dans des affaires d'envergure, seules dignes d'une *nobile et onesta famiglia* et d'un *nobile animo*, et qui coûtent également moins de travail [...], et qu'il exhorte en outre à une gestion *domestique* ordonnée et stricte, autrement dit à une limitation des dépenses en fonction des revenus. On a donc affaire à un principe de gestion domestique et non à une théorie du *profit* »<sup>29</sup>.

Aux yeux de Weber toute la différence entre Alberti et un capitaliste moderne, animé par l'esprit du capitalisme à l'instar de Benjamin Franklin, réside dans la fonction

<sup>27</sup> Kurt Weissen. « *Ci scrive in tedescho!* The Florentine Merchant-Banker Tommaso Spinelli and his German-Speaking Clients » dans *The Yale University Library Gazette*, vol. 74, n°3-4, 2000, p. 115.

<sup>28</sup> Le Goff. *Marchands et banquiers...*, p. 100.

<sup>29</sup> Max Weber. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. 3e édition. Trad. Isabelle Kalinowski. Paris, Flammarion, 2002, p. 95-96 en note de bas de page.

qu'il accorde à la pratique des affaires. Alberti, comme tous les marchands médiévaux, propose d'atteindre un certain statut social, généralement associé à la noblesse, grâce à la richesse obtenue par la pratique des affaires et même, plus exactement, des affaires de grandes envergures. Le capitaliste moderne, toujours selon Weber, fait de la recherche du profit une fin en soi. Pour le capitaliste moderne, il n'y a pas d'entreprise trop petite pour ne pas mériter qu'on y cherche le profit. C'est ainsi que la maxime célèbre de Benjamin Franklin selon laquelle «Time is money» paraît typique de l'esprit du capitalisme puisqu'elle est représentative d'une éthique qui a la quête du profit en son centre. De plus, comme Isabelle Kalinowski le soulignait dans l'introduction à la traduction qu'elle offrait de l'oeuvre de Weber, il y a aux yeux de celui-ci une différence importante de classe sociale entre le public cible d'Alberti et celui de Franklin :

« Weber constate une dissociation entre “l'esprit capitaliste” et la présence effective d'entreprises capitalistes ou, plus généralement, de grandes entreprises commerciales ou bancaires : l'opposition entre l'opulence de Florence, pourtant dominée, à la fin du Moyen Âge, par l'interdit de l'usure, et le manque de moyens de la Pennsylvanie du XVIII<sup>e</sup> siècle, animée par une forte mentalité capitaliste, ôte à ses yeux toute légitimité à la “théorie du reflet”. Il esquisse dans cette section une sociologie de “l'esprit capitaliste” : ce dernier s'enracine moins dans les couches dotées de “grandes fortunes” que dans la moyenne et petite-bourgeoisie dont l'ascension sociale donne naissance à une classe d'entrepreneurs qui sont plutôt, encore au XIX<sup>e</sup> siècle, “les parvenus de Manchester ou de Rhénanie-Westphalie que les *gentlemen* de Liverpool ou Hambourg”. La caractérisation que donne Weber des couches sociales qui “portèrent” la mentalité capitaliste est assez labile, et trouve son unité dans l'antagonisme qui l'oppose aux couches aristocratiques dont la spécificité réside au contraire dans une forte stabilité (symbolisée par la pérennité du nom de famille et des propriétés). Cette opposition forme la trame de la première note sur Alberti (ajoutée dans la deuxième édition, pour répondre aux longs développements consacrés à l'humaniste italien par Sombart dans *Der Bourgeois* et contester l'idée que *Della famiglia* ait préfiguré “l'esprit capitaliste”). Dans cette note, Weber développe une antithèse entre les “principes de gestion d'une fortune” de l'aristocrate Alberti et la valorisation bourgeoise d'un capital, liée à une “éthique” du métier, dont les considérations de Benjamin Franklin qu'il cite au début de la section fournissent selon lui une illustration caractéristique. À cette occasion – comme dans le cas du jansénisme –, Weber prend également en compte le critère de la *diffusion* des oeuvres et oppose la “théorie de lettrés” d'Alberti, destiné à un public restreint de “patriciens humanistes” aux conseils pratiques de Franklin, adressés à un large lectorat de “commis” »<sup>30</sup>.

On aura l'occasion de revenir plus loin sur la grande importance de Werner Sombart, à peine mentionné ici, dans l'origine du débat sur les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge.

<sup>30</sup> Isabelle Kalinowski. « Introduction » dans *ibid.*, p. 27-28.

En réaction aux interprétations d'inspiration webérienne, les premiers spécialistes des milieux d'affaires du Moyen Âge affirmèrent vigoureusement l'importance du profit pour les hommes d'affaires de cette époque. C'est ainsi qu'Yves Renouard affirmait sans hésitation que l'homme d'affaires opérait une recherche absolue du profit où la fin justifiait les moyens<sup>31</sup>. L'historiographie plus récente reconnaît l'importance que prenaient l'honneur et la famille dans l'activité des hommes d'affaires, mais affirme aussi que le profit y était une valeur en soi. De nombreux auteurs rappellent ainsi que la formule « A nome di Dio e guadangnio »<sup>32</sup> comme d'autres du même genre étaient chose courante dans les documents commerciaux. Le profit, pour des chercheurs comme Ann Crabb, était le moyen employé par les hommes d'affaires pour assurer leur succès social :

« Florentines strove for “honor and profit”, although some, like Giovanni Bonsi did not attain them. Alessandra [degli Strozzi] raised her sons to seek them and assumed hapiness came in their wake. She also thought hapiness came from family and children, but first her sons had to win the honor and profit that were prerequisites for patrician family life »<sup>33</sup>.

Cette recherche du profit, au demeurant, se faisait de façon rationnelle et calculée selon plusieurs historiens. Pour ceux-ci, les hommes d'affaires ont développé consciemment de nombreux outils de gestion du risque. Ces outils incluent les partenariats d'affaires du type de la *commenda* où un marchand assume les risques physiques du voyage et un autre, le commanditaire, assume les risques financiers. Ces mêmes hommes d'affaires développent ensuite l'assurance pour mieux gérer le risque. La diversité même de leurs activités d'affaires est pour les défenseurs de la théorie du rationalisme marchand, une tentative d'amortir les dangers liés aux fluctuations des marchés. Ainsi, en dépit de l'importance de l'antique concept de

---

<sup>31</sup> Yves Renouard. « Les hommes d'affaires italiens et l'avènement de la Renaissance » dans *Études d'histoire médiévale*. Paris, S.E.V.P.E.N., 1968, p. 428. La même idée revient souvent dans l'oeuvre de Renouard.

<sup>32</sup> « Au nom de Dieu et du profit ». L'exemple le plus célèbre est ce texte en exergue des livres de comptes de la famille des Alberti del Giudice. Voir Raymond de Roover. « The Story of the Alberti Company of Florence, 1302-1348, as Revealed in Its Account Books » dans *Business, Banking, and Economic Thought in Late Medieval and Early Modern Europe*. Chicago, The University of Chicago Press, 1974, p. 79. Le passage entier, ajoute de Roover, peut se traduire par : « Au nom de Dieu et du profit que Dieu veut donner pour le bénéfice de l'âme et du corps ».

<sup>33</sup> Ann Crabb. *The Strozzi of Florence. Widowhood and Family Solidarity in the Renaissance*. Ann Arbor, The University of Michigan Press, 2000, p. 103.

*fortuna* notée chez les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge, les historiens s'accordent généralement à dire que ceux-ci ont contribué à l'élaboration d'une approche rationnelle de la réalité.

L'importance de la ville pour la pratique des affaires a été régulièrement signalée. L'historien Philip Jones a consacré quelques pages à la description enthousiaste de la croissance de la population urbaine et de ses effets sur la vie des hommes<sup>34</sup>. Celui-ci avançait que la croissance de la population avait permis aux villes d'Italie d'atteindre, au début du XIV<sup>e</sup> siècle, une taille jamais vue durant l'Antiquité et le reste du Moyen Âge. La population d'environ 11 millions d'habitants de l'Italie avait participé, du début du XII<sup>e</sup> siècle à la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, à un phénomène de croissance démographique sans précédent et s'était alors concentrée dans plusieurs centres urbains en allant souvent en doubler le périmètre compris dans les murs. De nombreux centres atteignaient alors les 20 000 à 30 000 habitants, quelques-uns les 50 000 et quatre grands centres (Venise, Gênes, Milan et Florence) plus de 90 000 habitants. Des villes telles Orvieto, Sienne et San Gimignano étaient alors plus peuplées qu'elles ne l'ont jamais été depuis. Le nombre des petits centres urbains dépassant les 1 000 habitants devint incalculable tandis que les plus grands centres travaillaient à bâtir entièrement l'espace compris dans les enceintes. La croissance de la construction fut telle qu'on assista à des pénuries de matériaux et qu'il fallut réglementer de plus en plus l'urbanisme. Les populations rurales se mirent à migrer en grand nombre vers les villes et à y fonder de nouveaux quartiers tant et si bien que le ratio entre populations urbaines et rurales s'approchait de celui de pays industrialisés, certains petits centres comme San Gimignano et Prato ayant même plus d'habitants dans la ville que dans le *contado*. En Europe, ce phénomène était unique à l'Italie et ne serait jamais vu avant le XIX<sup>e</sup> siècle. Seuls les Pays-Bas connurent, à la fin du Moyen Âge, un phénomène similaire.

---

<sup>34</sup> Jones. *The Italian City-State...*, p. 152-155.

Il faut particulièrement insister sur cet aspect : le taux d'urbanisation était tel qu'il ne s'en est vu de semblable en Europe qu'à l'avènement de la Révolution industrielle.

Roberto Sabatino Lopez notait le même phénomène de façon plus concise :

« À la fin du XIII<sup>e</sup> siècle, Milan est probablement la ville la plus peuplée de l'Europe catholique, mais Venise, Florence et Gênes doivent dépasser, elles aussi, les 100 000 habitants. Beaucoup d'autres villes italiennes en comptent plus de 20 000. Aujourd'hui ces chiffres ne nous font pas grande impression, mais si l'on considère qu'aux environs de l'an mil il n'y avait peut-être pas de ville dans l'Europe catholique qui arrivât aux 10 000 habitants, le développement urbain du bas moyen âge devient comparable à celui des États-Unis au cours des deux derniers siècles »<sup>35</sup>.

Daniel Waley abondait dans le même sens :

« It is a great obstacle to generalising about the Italian republics that most of them grew very considerably during the twelfth and thirteenth centuries, inevitably changing their nature as communities. For the earlier period it is quite impossible to give estimates of population. These can be attempted for few cities of the thirteenth century and even then must be regarded as very approximate indeed. It seems likely that Padua had some 15,000 inhabitants three-quarters of the way through the twelfth century and at least 35,000 by about 1320. Florence, which became one of the largest cities, had perhaps 50,000 inhabitants at the start of the thirteenth century and nearly double that number at its close. The tremendous growth of Florence can also be estimated from the need to build new circles of town walls; the walls begun in 1172 enclosed an area of only about 80 hectares (197 acres), whereas the circle projected in 1284 and completed some fifty years later enclosed 620 hectares (1,556 acres). Pisa's walls tell a story of earlier but less spectacular development; the area of early medieval Pisa was about 30 hectares (74 acres), the wall completed north of the Arno in 1162 (when Florence had not yet caught up on the population of Pisa) enclosed 114 (282 acres), and the wall completed about the end of the thirteenth century 185 (456 acres). Elsewhere more direct indications of economic growth confirm the evidence for demographic growth. At Genoa the value of goods passing through the port doubled between 1214 and 1274, and then quadrupled between 1274 and 1293. Again, these are exceptional figures. A recent estimate suggests that only twenty-three cities of northern and central Italy had attained a population of 20,000 by the end of the thirteenth century, and it is not likely that this list would be much increased in the late middle ages or the 'Renaissance'; few towns grew greatly in the half century before the Black Death (1348), and a few of them surpassed their medieval population until the nineteenth century. But the list of twenty-three would be much longer if a population of 10,000 were taken as the criterion of a fair-sized town; and many enjoyed genuine municipal independence with a population of as little as 5-10,000 »<sup>36</sup>.

Il s'agit donc là d'un moment exceptionnel de l'histoire démographique de l'Europe, mais aussi, en conséquence, d'un moment tout aussi exceptionnel pour l'histoire économique, sociale et culturelle de l'Italie. On notera cependant la dissidence partielle de Josef Macek qui offrait des données bien plus conservatrices tout en

<sup>35</sup> Lopez. *Naissance de l'Europe...*, p. 267-268.

<sup>36</sup> Waley. *op. cit.*, p. 35-37.

notant que l'importance démographique des villes d'Italie restait exceptionnelle par rapport à la norme ailleurs en Europe. Dans un tableau synthétique, il attribuait à Venise la plus large population avec 90 000 habitants, suivie de Gênes avec 85 000 habitants. Particulièrement étonnant, il n'attribuait que 62 500 habitants à Milan en 1288 et surtout, 60 000 habitants à Florence en 1340, soit environ 40 000 habitants de moins que les auteurs cités plus hauts<sup>37</sup>.

Si l'importance de la vie urbaine pour les milieux d'affaires a été régulièrement notée et affirmée, il n'empêche qu'un groupe d'historiens a travaillé à illustrer la place du domaine agricole et rural dans la vie de ceux-ci. Ces historiens ont été particulièrement actifs à partir des années 1970. Charles-Marie de la Roncière, Philip Jones, Giovanni Cherubini et Giuliano Pinto sont des représentants particulièrement notables de ce courant. Selon eux, l'urbanisation particulièrement marquée des villes d'Italie du Nord au bas Moyen Âge, comparée à la norme pour le reste de l'Europe à la même époque, ne doit pas faire oublier que les campagnes avaient un poids décisif sur l'économie. Cela est particulièrement vrai dans le cas de la Lombardie dont François Menant voulait voir les sources du succès économique actuel dans la mise en valeur de ses terres depuis le X<sup>e</sup> siècle<sup>38</sup>.

De la Roncière et Cherubini insistaient en particulier sur l'impact des hommes d'affaires sur la production agricole. De la Roncière, dans la biographie d'un petit entrepreneur, notait ainsi que celui-ci était le seul prêteur dans sa petite communauté rurale natale et en profitait pour acquérir les terrains de ces voisins en les acculant à vendre une partie de leurs terres pour rembourser leurs dettes :

« Dans beaucoup de villages, des bourgeois, des marchands semblables à Lippo auront par un patient travail de sape désagrégé des fortunes villageoises dont les éléments auront fini par basculer entre leurs mains. Observons pourtant que, notre exemple en témoigne, dans le cas de bourgeois moyennement fortunés comme Lippo, cet investissement est long, qu'il exige beaucoup d'attention et de continuité et qu'il n'est pas possible à un homme seul de le répéter sur une vaste échelle. Observons aussi que la rigueur témoignée dans ce cas par le prêteur ne caractérise pas son attitude à l'égard du village tout entier. Comme bailleur de fonds, comme

<sup>37</sup> Macek. *op. cit.*, p. 78.

<sup>38</sup> François Menant. *Campagnes lombardes du Moyen Âge. L'économie et la société rurale dans la région de Bergame, de Crémone et de Brescia du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*. Rome, École française de Rome, 1993. 1003 pages.

employeur, comme producteur et comme vendeur, il peut jouer dans la communauté villageoise, notabilité respectée, un rôle beaucoup plus positif »<sup>39</sup>.

Cherubini voyait même les hommes d'affaires issus des villes comme étant à l'origine de la formation d'un prolétariat rural :

« Relegando il lavoro in una posizione subalterna al capitale: il capitalismo è già natò e sta già imponendo la sua concezione della vita. Questa è la realtà; ma lo scadimento del campagnolo da proprietario a salariato si realizzava attraverso la forma apparentemente societaria della mezzadria, servendosi cioè di una specie di finzione storica »<sup>40</sup>.

Pinto suggérerait plus modérément que le rôle des hommes d'affaires à la campagne ne se soit développé qu'à la fin du Moyen Âge, à un moment où les valeurs mercantiles étaient remplacées en Italie par des valeurs aristocratiques :

« Late medieval Siena represents a rare example of the accelerated development of processes and phenomena which in the rest of Italy had a slower pace and achieved their outcome only in the early modern period. Siena saw both a rapid and dazzling expansion and 'similarly rapid turning in on itself. The mercantile upswing and ideology were suddenly interrupted, before they could fully develop; they gave way to a brisk aristocratisation of society and to a recovery of traditional values. In the triumph of these values the close and 'stifling' relationship with the land played a decisive part. The case of Siena thus provides material to reconsider two contradictory interpretations of late medieval Italy: one which exalts the role of the emergent bourgeoisie and one which speaks of the 'myth of the bourgeoisie' »<sup>41</sup>.

Son commentaire final sur le mythe de la bourgeoisie est une référence directe à un long article de Philip Jones qui insistait sur l'attrait de la vie aristocratique, que ce soit par la littérature courtoise, la vie châtelaine ou la popularité des tournois, sur les hommes d'affaires italiens, même au faite de la révolution commerciale<sup>42</sup>.

Jones signalait d'ailleurs qu'il est impossible de savoir de façon certaine si c'est l'agriculture ou l'industrie qui a offert le premier élan à la croissance économique européenne, comme il est délicat de déterminer le lien entre celle-ci et la croissance démographique :

<sup>39</sup> De la Roncière. *op. cit.*, p. 176.

<sup>40</sup> Cherubini. *loc. cit.*, p. 392.

<sup>41</sup> Giuliano Pinto. « 'Honour' and 'Profit' : Landed Property and Trade in Medieval Siena » dans *City and Countryside in Late Medieval and Renaissance Italy. Essays presented to Philip Jones*. Londres et Ronceverte, The Hambledon Press, 1990, p. 90.

<sup>42</sup> Jones. « Economia e società nell'Italia medievale... »

« Ma quale sia stato l'elemento che per primo mise in moto l'espansione europea, le fonti medievali non indicano con chiarezza, né consentono di determinare se la crescente popolazione sia stata causa o effetto della crescente produttività, o se invece entrambe fossero semplicemente dovute alle migliorate condizioni ambientali. Gli economisti sono propensi ad assegnare alla produttività il primo posto, introducendo così un altro problema di priorità: dove prese avvio lo sviluppo, prima nell'agricoltura o nel commercio, nelle campagne o nelle città? Di nuovo, le fonti tacciono »<sup>43</sup>.

Il n'empêche que, selon Daniel Waley, un lien entre la croissance de la production agricole et l'urbanisation de la société italienne liée au décollage du grand commerce international :

« The eleventh and twelfth centuries probably mark the period of sharpest change, but as early as the tenth century there had begun the process which transformed northern and central Italy from a sparsely populated and under-developed region, characteristically early medieval with its vast ecclesiastical estates and its huge areas of swamp, marsh and forest, into the crowded and economically evolved Italy of the Renaissance. The most fundamental change was in the size of the population, which is estimated to have doubled between the tenth and fourteenth centuries. The town-dwelling population certainly increased in an infinitely greater proportion, as the absolute demographic growth was accompanied by a wholesale movement townwards from the countryside. One effect of the population rise was a great work of clearing. Large areas of marshy and flooded land, particularly in the valley of Po, were claimed for farming by the laborious construction of drains and embankments, dykes and irrigation canals. Elsewhere reclamation took the form of deforestation and, on the hillsides, of terracing. New villages and (more rarely) towns came into being, sometimes through the highly-organised schemes of the authorities of the greater towns. As the population rose, land became expensive; isolated evidence suggests that around Milan it doubled in price between the late tenth and early eleventh centuries, and the long-term increase in the cost of both land and agrarian produce was revolutionary.

Meanwhile a connected (and better-known) revolution was taking place in commerce. Much Italian trade was concerned with the interchange by land of grain, oil, wine, salt and other foodstuffs and of the cheaper textiles and products of local artisans. Such commerce, however great its bulk and value, is liable to leave less mark in the written records than the long-distance exchange, particularly by sea, of valuable commodities, such as spices, dyes and high-quality textiles. This is in part the explanation of the tendency of many writers on this period to over-emphasise the latter, more spectacular, forms of trade and their accompanying financial phenomenon, the evolution of banking and credit arrangements. Ultimately, of course, the wealth and way of life of most of the largest cities came to be bound up with 'international' trade and finance, and if these are not much discussed here (they can be studied elsewhere in a number of admirable books), this is because they are less characteristic of the medium-sized town »<sup>44</sup>.

<sup>43</sup> Jones. «La storia economica... », p. 1487-1488.

<sup>44</sup> Waley. *op. cit.*, p. 14-15.



Cela rappelle le jugement antérieur d'Adam Smith qui notait l'importance de l'agriculture en Italie médiévale, suggérant que celle-ci devait alors sa prospérité économique non seulement à son industrie et au commerce, mais aussi à une activité agricole plus intensive qu'ailleurs en Europe :

« Italy is the only great country of Europe which seems to have been cultivated and improved in every part by means of foreign commerce and manufactures for distant sale. Before the invasion of Charles VIII, Italy according to Guicciardin, was cultivated not less in the most mountainous and barren parts of the country than in the plainest and most fertile. The advantageous situation of the country, and the great number of independent states which at that time subsisted in it, probably contributed not a little to this general cultivation. It is not impossible too, notwithstanding this general expression of one of the most judicious and reserved of modern historians, that Italy was not at that time better cultivated than England is at present»<sup>45</sup>.

Ces chercheurs ajoutaient cependant de façon claire et bien affirmée que les hommes d'affaires cherchaient à acquérir et accroître un patrimoine foncier à la campagne d'où ils pouvaient tirer une importante activité agricole en plus de leur activité commerciale faite en ville.

Si l'acquisition de propriétés foncières a souvent, au XX<sup>e</sup> siècle, été interprétée comme un investissement à faible risque<sup>46</sup>, le rôle de cette propriété dans l'imitation d'un mode de vie noble et dans la recherche d'honneur est aujourd'hui considéré comme central<sup>47</sup>. À ce titre, l'historiographie italienne a développé le concept de « rifeudalizzazione » pour identifier la quête d'anoblissement de plusieurs grandes familles marchandes à la fin du Moyen Âge et à la Renaissance. Le cas de Sienne, où le mouvement se serait amorcé dès le début du XIV<sup>e</sup> siècle, a particulièrement retenu l'attention de Cherubini et Pinto. En cela, ils suivaient largement un constat déjà ancien de Jacob Burckhardt qui faisait de ce goût pour la campagne un trait positif propre aux citoyens d'Italie par opposition au reste de l'Europe :

« Dans le Nord, c'étaient les nobles et les moines appartenant aux ordres les plus considérables qui habitaient la campagne ; les premiers se confinaient dans leurs châteaux, les autres dans leurs couvents ; quant aux bourgeois, même les plus riches, ils vivaient toute l'année à la ville. En Italie, au contraire, du moins en ce qui

---

<sup>45</sup> Smith. *op. cit.*, p. 180.

<sup>46</sup> Niccolò Rodolico. « Il ritorno alla terra nella storia degli italiani » dans *Atti dei Georgofili*, vol. 111, 1933, p. 323 et suivantes.

<sup>47</sup> Pinto. *loc. cit.*, p. 81-91.

concerne les environs de certaines villes, la sécurité politique et la sécurité de la vie privée étaient plus grandes, d'autre part, l'amour du grand air était si vif qu'on aimait mieux s'exposer aux hasards de la guerre en vivant en pleine campagne que de rester en sûreté derrière les murs d'une cité. C'était ainsi que le citoyen aisé en vint à construire sa villa. C'est encore un souvenir précieux de la Rome antique qui revit, dès que la prospérité matérielle et la culture de l'esprit ont fait des progrès suffisants dans le peuple »<sup>48</sup>.

Un dernier élément méritant d'être souligné à propos des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge réside dans le débat sur le possible esprit capitaliste qui aurait sous-tendu leurs activités. Déjà Karl Marx avait dans son *Capital* avancé, en note de fin de texte, que la production capitaliste pouvait s'être développée en Italie plus tôt qu'ailleurs avant de faire place à un retour à la terre. Nous citons ici la version française revue par l'auteur lui-même :

« En Italie, où la production capitaliste s'est développée plus tôt qu'ailleurs, le féodalisme a également disparu plus tôt. Les serfs y furent donc émancipés de fait avant d'avoir eu le temps de s'assurer d'anciens droits de prescription sur les terres qu'ils possédaient. Une bonne partie de ces prolétaires, libres et légers comme l'air, affluaient aux villes, léguées pour la plupart par l'Empire romain et que les grands seigneurs avaient de bonne heure préférées comme lieux de séjour. Quand les grands changements survenus vers la fin du XV<sup>e</sup> siècle dans le marché universel dépouillèrent l'Italie septentrionale de sa suprématie commerciale et amenèrent le déclin de ses manufactures, il se produisit un mouvement en sens contraire. Les ouvriers des villes furent en masse refoulés dans les campagnes, où dès lors la petite culture, exécutée à la façon du jardinage, prit un essor sans précédent »<sup>49</sup>.

On voit ici les sources d'inspiration de la thématique de la « rifeudalizzazione » dont il a été question plus tôt.

Cependant, c'est avec Max Weber et Werner Sombart que s'amorce véritablement le débat sur l'esprit capitaliste des hommes d'affaires d'Italie. En effet, selon Weber, toute activité d'échange visant le profit peut être jugée capitaliste : « Nous désignerons d'abord comme un acte économique "capitaliste" celui qui se fonde sur l'attente d'un gain par l'exploitation d'opportunités d'échange »<sup>50</sup>. À ce titre, le capitalisme pourrait être jugé comme aussi ancien que les sociétés humaines. Cependant, Weber établit une distinction entre capitalisme et esprit du capitalisme.

<sup>48</sup> Burckhardt. *op. cit.*, p. 215.

<sup>49</sup> Karl Marx. *Le Capital*. Trad. de Joseph Roy revue par l'auteur. Paris, Éditions sociales, 1977, vol. 1, p. 691, note 1.

<sup>50</sup> Weber. *op. cit.*, p. 53.

Cet esprit, selon lui, serait une éthique du profit, marquée par une mise en valeur de celui-ci, s'étant développée à l'époque moderne. Cette éthique, toujours selon Weber, serait opposable au traditionalisme, défendu par les corporations et l'Église, qui aurait caractérisé le Moyen Âge : « Même lorsque la doctrine se fit plus tolérante encore, comme chez Antonin de Florence, le sentiment qu'une activité orientée vers le profit comme vers une fin en soi était fondamentalement répréhensible (*pudendum*) ne disparut jamais tout à fait »<sup>51</sup>.

Sombart, quant à lui, croyait l'esprit du capitalisme originaire de l'Italie du Nord lorsqu'il a rédigé son *Bourgeois* :

« On peut dire que l'Italie est le premier pays qui ait vu naître et s'épanouir l'esprit capitaliste. Dès le XIII<sup>e</sup> siècle, il prend dans les républiques marchandes de haute-Italie un essor tel qu'il apparaît dès le siècle suivant comme un phénomène pour ainsi dire endémique »<sup>52</sup>.

Cependant, il instaurait une hiérarchie du capitalisme dans laquelle l'Italie était dans son ensemble de capitalisme faible et où Florence se démarquait des autres villes d'Italie par un capitalisme plus vigoureux à cause de ses origines étrusques<sup>53</sup>. La recherche du profit, jugeait-il, était encore motivée par une recherche du mieux vivre et n'allait déboucher sur la recherche du profit pour le profit qu'au XIX<sup>e</sup> siècle.

Aux considérations plus théoriques de Weber et Sombart, tout orientées vers la naissance d'un esprit, le Français Henri Sée ajoutait un élément plus physique. C'est l'importance des villes. Pour lui, le capitalisme à base commerciale, n'est possible qu'avec l'émergence des villes médiévales :

« Cependant, c'est la vie urbaine qui va permettre les premières manifestations du capitalisme au moyen âge, du moins sous sa forme purement commerciale. On les voit apparaître principalement dans deux régions favorisées au point de vue économique, dans les républiques municipales de l'Italie et aux Pays-Bas. Pourquoi ces deux régions ont-elles été les premiers champs d'élection du capitalisme? C'est que le commerce maritime avec l'Orient, - à la suite des Croisades -, a doté les républiques italiennes d'une grande masse de capitaux. C'est que les Pays-Bas ont été l'un des principaux entrepôts entre l'Orient et le nord de l'Europe. Dès le moyen

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 121.

<sup>52</sup> Werner Sombart. *Le bourgeois. Contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*. Trad. de S. Jankélévitch. Paris, Éditions Pavot, 1966, p. 129.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 203.

âge, semble-t-il, c'est le grand commerce qui est à la source essentielle du capitalisme »<sup>54</sup>.

C'est d'ailleurs cette idée de l'absence de la recherche du profit pour elle-même dans le milieu d'affaires d'Italie qui fera l'objet d'une des principales critiques d'Amintore Fanfani, introduisant la notion de précapitalisme comme étape plus morale vers l'avènement du capitalisme, face aux thèses de Sombart et Weber :

« L'uomo moderno, capitalistico, secondo noi, riguarda la ricchezza come mezzo al soddisfacimento dei propri bisogni, non altro. [...] Infatti tutti, meno che gli avari, riguardano la ricchezza come un mezzo, ma diverse sono le concezioni circa il suo fine.

Il precapitalista, cioè il premoderno, considera come fine della ricchezza l'aiutare l'uomo a raggiungere la beatitudine eterna.

Il capitalista, cioè l'uomo animato da spirito capitalistico, stacca la ricchezza dal quadro generale dei mezzi al fine supremo; ancorchè consideri fine umano l'eterna felicità, non è convinto che al raggiungimento di questo la ricchezza sia mezzo. Insomma di fronte ai problemi etico-religiosi gli affari sono affari e tra i due mondi non c'è interferenza »<sup>55</sup>.

En somme, aux yeux de Fanfani, les hommes d'affaires médiévaux utilisaient les techniques d'enrichissement à des fins morales tandis que l'homme d'affaires moderne ne voit l'argent que comme une fin en soi. S'il se soucie du salut de son âme, cela ne change en rien sa façon de pratiquer les affaires.

## b. L'Italie

Au sujet des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge, une question délicate se pose : celle de la définition de l'Italie et des Italiens. Il est généralement convenu que les États-nations se sont développés en Europe à l'époque moderne et qu'on doit donc parler de la France ou de l'Angleterre, par exemple, plus comme des espaces politiques que comme des espaces nationaux. Un degré de complexité s'ajoute cependant lorsqu'il est question de l'Italie, puisque celle-ci n'a pas connu d'unité politique de tout le Moyen Âge. Ce phénomène de division politique d'une nation, en

<sup>54</sup> Henri Sée. *Les origines du capitalisme (esquisse historique)*. Paris, Armand Colin, 1926, p. 12-13.

<sup>55</sup> Amintore Fanfani. *Le origini dello spirito capitalistico in Italia*. Milan, Società editrice "Vita e pensiero", 1933, p. 152.

Europe propre à l'Italie et à l'Allemagne, s'est maintenu jusqu'au *Risorgimento* du XIX<sup>e</sup> siècle de telle façon que de fortes différences culturelles d'une région à l'autre, quand ce n'est pas d'une ville à l'autre, se font encore sentir aujourd'hui. Cela n'a toutefois pas empêché les médiévistes de parler de l'Italie pour désigner la péninsule italienne.

Pour justifier cette façon de procéder, nombre d'arguments ont été avancés qui sont universellement acceptés. Un premier est que la péninsule était déjà nommée *Italia* par les Romains et que ce nom ne s'est jamais perdu. Plus profonde, cependant, est l'observation souvent répétée de l'existence d'une identité italienne, d'un sentiment d'appartenir à une communauté nationale, que l'on trouve chez les Italiens du Moyen Âge.

Déjà au XIX<sup>e</sup> siècle, l'historiographie du Risorgimento a fait de la Bataille de Legnano et des Vêpres siciliennes des symboles de la lutte des Italiens pour chasser des occupants étrangers<sup>56</sup>. Les historiens ont également pu faire remarquer qu'il existait déjà un projet d'unité nationale chez certains intellectuels italiens médiévaux tels Dante Alighieri avec son projet de langue unifiée ou Pétrarque auteurs de poèmes chantant la gloire de l'Italie<sup>57</sup>. Pour Philip Jones, on pouvait même noter un particularisme de l'Italie par rapport au reste de l'Europe dès l'époque de l'empire romain :

« Erano, queste, differenze “congenite”, coeve al Medioevo stesso. Un segno premonitore dell'Europa futura si ebbe infatti nella tarda Antichità, quando l'Italia venne separata dalle province occidentali, e distinta come prefettura a sé (*Italia*), consapevolmente italica: fu il primo passo della trasformazione della *domina provinciarum* in nazione italiana. Il riorientamento medievale dell'Europa, la *translatio* verso il Nord, approfondì ancora il solco. Collocata in posizione intermedia e per un certo tempo spartita fra le potenze dell'Occidente e dell'Oriente, l'Italia, benché di nome sempre seggio dell'Impero e sede del *sacerdotium*, sotto

<sup>56</sup> Ce n'est pas sans raison que ces événements ont inspiré des Opéras à Giuseppe Verdi. Indépendamment de son propre sentiment à l'égard du nationalisme (on pourrait certainement interpréter l'*Aïda* comme une critique de ses formes les plus exacerbées), Verdi a suivi dans son oeuvre le goût romantique de son époque pour le passé et pour l'épopée nationale. Il est, à ce titre, tout à fait représentatif d'un grand nombre d'artistes et d'intellectuels de son époque.

<sup>57</sup> Par exemple les vers de la strophe 6 de la *Canzone Italia mia, benché il parlar sia indarno* plus tard repris en conclusion du *Prince* de Machiavel :

« Virtù contro a furore/ prenderà l'arme, e fia el combatter corto;/ ché l'antico valore/ nell'italici non è ancor morto. »

quasi ogni altro aspetto diventò altrettanto eccentrica rispetto alla nuova Europa, quanto il Settentrione lo era stato rispetto all'antica; eccentrica inoltre - quale che sia stata l'importanza dei contributi dati dagli italiani individualmente - rispetto all'intero ordine sociale simbolizzato dall'imperatore e dal papa »<sup>58</sup>.

Cette particularité, toujours selon Jones, se traduisait de façon marquée dans la vie économique, faisant de l'Italie le leader économique de l'Europe :

« Nell'economia come nella cultura l'Italia occupò, fin dall'inizio, un posto originale nell'Europa del Medioevo. Non fu certamente un posto a parte: dal punto di vista economico, come da ogni altro punto di vista, l'Italia si sviluppò e si trasformò insieme all'Occidente, non insieme all'Oriente, passando attraverso gli stessi stadi dell'espansione economica. Ma, sotto moltissimi aspetti, il suo progresso fu caratterizzato da notevoli sfasature, scarti temporali e differenze di intensità. Sia geograficamente che storicamente, il progresso della penisola ebbe tendenza a seguire quello dei paesi d'Oriente e a precorrere quello dell'Occidente, con un succedersi di periodi di espansione e di contrazione nel corso dei quali non una sola volta, ma ben due volte, nell'Antichità e nel Medioevo, l'Italia conquistò e perdette il primato economico in Europa. La ragione evidente, remota o immediata, di queste sue particolari vicende fu la posizione occupata dall'Italia nel Mediterraneo »<sup>59</sup>.

Certains auteurs ont également noté une solidarité plus forte entre Italiens, peu importe leur ville d'origine, lorsqu'à l'étranger. Le linguiste Bruno Migliorini avançait même que les hommes d'affaires à l'étranger avaient pu développer, à tout le moins à partir du XV<sup>e</sup> siècle, une forme de *koinè* : « Accenniamo al fatto che gli Italiani, che vivevano in paesi stranieri, messi a contatto con persone di varia provenienza, tendevano a forme di *coinè*. Il Libro mastro del Banco Borromei a Londra è molto più italianeggiante dei documenti milanesi coevi »<sup>60</sup>.

Seulement, s'il y a bien chez les historiens un sentiment voulant que les hommes d'affaires italiens à l'étranger formassent une communauté qui dépassait les appartenances aux cités, la recherche tend à se spécialiser par cité. Cela s'explique certainement en partie par la dispersion des sources, mais aussi par les différences dans les systèmes légaux et dans certains traits culturels. Par exemple, si la *commenda* et ses variantes sont généralement associées aux villes portuaires, la *compagnia* est considérée comme typique de la Toscane, tandis que l'usurier agissant en solitaire ou presque est généralement associé à la Lombardie. La Lombardie, ici,

<sup>58</sup> Jones. « La storia economica... », p. 1550.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 1555.

<sup>60</sup> Bruno Migliorini. *Storia della lingua italiana*. 4e édition. Florence, Sansoni, 1963, p. 281.

ne doit pas être comprise comme la seule région administrative italienne contemporaine, mais bien comme une vaste région comprenant l'essentiel du nord de l'Italie et plus particulièrement les régions soumises à l'influence de Milan.

Qui plus est, la dénomination d'hommes d'affaires est généralement associée à l'Italie du Nord, le Sud et le Centre étant exclus. Il est généralement entendu que la Sicile et le Royaume de Naples, peut-être à cause d'une histoire politique marquée par les occupations étrangères, n'ont jamais tout à fait réussi à obtenir la lancée économique que le Nord de la péninsule a obtenue en exploitant son accès à la mer. Ce n'est pas un déterminisme géographique qui explique cette différence, puisque le Sud baigne dans la Méditerranée laquelle est pourtant un élément clé du succès des villes du Nord. Il y a donc aussi des facteurs politiques et sociaux qui expliquent l'émergence de la pratique des affaires dans le nord de l'Italie et pas ailleurs dans la péninsule. C'est ainsi que Josef Macek avait choisi d'exclure l'Italie méridionale de son étude sur la Renaissance italienne (qu'il faisait débiter au XIV<sup>e</sup> siècle) :

« Non esisteva uno Stato italiano unito, la vita nazionale italiana era soltanto agli inizi. Il concetto di "italiano" riassume quindi, nel complesso, l'immagine della vita di alcuni degli Stati che formavano allora una parte dell'Italia. Mi occupo cioè solo dell'Italia centrale e settentrionale (pressappoco di quella a nord di Roma), poiché solo in questa parte, come vedremo, si può parlare di Rinascimento. L'Italia meridionale e insulare restò completamente estranea al Rinascimento, come se si trattasse di un altro paese. Vedremo, al contrario, come l'Italia settentrionale e centrale sia entrata in contrasto con lo sviluppo economico, sociale, politico e culturale complessivo dell'Italia meridionale. Quando parlo, cioè, dell'Italia rinascimentale, intendo parlare - geograficamente - dell'Italia centrale e settentrionale dei secoli XIV-XVI »<sup>61</sup>.

Certains historiens, notamment Henri Bresc parlant de la Sicile, sont allés jusqu'à parler du sous-développement du Sud de la péninsule<sup>62</sup>. Les chercheurs qui ont tenté d'appliquer la catégorie d'hommes d'affaires à des hommes du Sud en ont d'ailleurs souvent tiré un bilan mitigé comme le faisait Amadeo Feniello au sujet de la fortune des Afflitto de Naples :

« L'histoire des Afflitto est, en définitive, l'expression d'un monde commercial fragile auquel manquèrent énergie, capacité d'investissement et esprit d'initiative. Un monde qui joua un rôle secondaire et marginal d'intermédiation entre deux

<sup>61</sup> Macek. *op. cit.*, p. 4-5

<sup>62</sup> Henri Bresc. *Un monde méditerranéen : économie et société en Sicile (1300-1450)*. 6e édition. Rome, École française de Rome, 1986. 2 volumes.

économies distinctes, sous la dépendance du grand capital étranger et qui préféra aux risques économiques les rentes, stables et sûres, des charges d'États »<sup>63</sup>.

Mais même pour l'Italie du Nord, le traitement entre les cités est inégal. La survivance d'une quantité particulièrement élevée de sources à Florence, conjuguée à un développement précoce des études médiévales sur cette ville (dès le XVIII<sup>e</sup> siècle) a permis un travail d'édition de source (en particulier des *ricordanze* et livres comptables) de l'histoire des hommes d'affaires extraordinaire pour l'étude du Moyen Âge. Ce travail d'édition va directement mener à de grands chantiers d'études sur l'histoire de Florence et de ses hommes d'affaires. Au demeurant, sans surprise, les grands centres urbains (Florence, bien sûr, mais aussi Venise, Gênes et Milan) ont plus retenu l'attention des historiens que de petits centres comme Asti et San Gimignano ou même Pise et Pérouse. Gênes et Venise, de par leurs liens avec le commerce d'Orient et la politique méditerranéenne ont également eu droit à une attention accrue.

### **c. Le Moyen âge**

Il reste encore à fixer le cadre chronologique de l'étude. S'il s'agit bien d'étudier l'historiographie portant sur le Moyen Âge, il reste à préciser de quel Moyen Âge il est question. La définition du Moyen Âge fait référence à des balises chronologiques, mais elle se réfère également à des traits culturels regroupés sous l'étiquette d'une époque.

On pourrait donner du Moyen Âge la description temporelle communément acceptée par les chercheurs qui se penchent sur l'histoire européenne. En l'occurrence, il s'agit de fixer, non sans un certain arbitraire, le début du Moyen Âge au moment de la déposition du dernier empereur latin d'Occident, Romulus

---

<sup>63</sup> Amadeo Feniello. « Marchandises et charges publiques : la fortune des Afflitto, hommes d'affaires napolitains du XV<sup>e</sup> siècle » dans *Revue historique*, vol. 302:1:613, 2000, p. 55-119.



Augustulus (476), et sa fin avec la découverte du continent américain par Christophe Colomb (1492). Un élément particulièrement notable de ces périodes consiste en ce que l'historien de l'économie Roberto Sabatino Lopez nommait la « Révolution commerciale du Moyen Âge ». Pour lui, et d'autres à sa suite, les débuts du grand commerce au Moyen Âge ont donné naissance à une ère de croissance économique dans laquelle nous nous trouvons encore aujourd'hui :

« Dans chacune de ses phases pré-médiévales, le développement économique s'arrêta avant que le plafond de ce que nous appellerions aujourd'hui une société sous-développée fût percé. Et si la croissance médiévale fut lente, elle fut totalement irréversible, elle créa les conditions matérielles et morales indispensables à mille ans d'une croissance pratiquement ininterrompue. Plus d'un de ses aspects persiste à notre époque. Aujourd'hui, alors que harcelés par ceux qui nous prophétisent une catastrophe imminente, nous nous efforçons de maintenir cette croissance et de la promouvoir dans des pays sous-développés, nous avons quelque chose à apprendre de l'étude des circonstances du "décollage médiéval" »<sup>64</sup>.

Il serait toutefois mal avisé d'appliquer la notion d'hommes d'affaires telle que définie plus haut à des Italiens pour l'ensemble du Moyen Âge. Le grand commerce international fait par des Italiens semble avoir surtout pris son essor à partir de l'époque des croisades. Toutefois, Roberto Sabatino Lopez voyait déjà des communautés juives esquisser ce mouvement dès le milieu du X<sup>e</sup> siècle<sup>65</sup>. On pourra cependant noter que l'essentiel des études portant sur les hommes d'affaires italiens débute avec le XIII<sup>e</sup> siècle. La période allant du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle était en tout cas centrale dans les synthèses fondatrices d'Armando Sapori et Yves Renouard. C'est donc surtout sur les études se penchant sur cette période que ce travail se concentrera.

La fin à donner à la période d'étude est plus délicate à fixer. On pourrait souhaiter la faire se conclure avec l'avènement de la Renaissance en Italie, mais il n'y a pas vraiment de cadre chronologique commun à ce mouvement essentiellement culturel<sup>66</sup>. Si la période allant d'environ 1450 à 1550 est souvent avancée par des historiens européens, il n'empêche que certains cherchent à y ajouter la période 1400-1450 sous le nom de préhumanisme. Plus encore, il est commun de trouver dans

<sup>64</sup> Lopez. *La révolution commerciale...*, p. 7-8.

<sup>65</sup> *Ibid.*, p. 60-62

<sup>66</sup> Wallace Ferguson offrait une excellente analyse historiographique de ce problème tel qu'il s'est présenté entre la publication de la *Civilisation de la Renaissance en Italie* de Jacob Burckhardt et le milieu du XX<sup>e</sup> siècle. Ferguson. *op. cit.*, p. 290-385.

l'historiographie anglophone, en particulier américaine, une conception de la Renaissance italienne s'étendant de 1300 à 1600. Des historiens comme Jacob Burckhardt ont de plus différencié la Renaissance du Moyen Âge moins par les dates que par un état de civilisation dont, selon eux, la transition se serait faite à différents moments selon les pays. Josef Macek caractérisait plutôt la Renaissance, dans la continuité de l'interprétation marxiste, par un changement d'organisation de la production entre le XIV<sup>e</sup> siècle et le XVI<sup>e</sup> siècle. Il jugeait ainsi que le féodalisme avait été à toutes fins utiles abattu par la bourgeoisie italienne dès le XIII<sup>e</sup> siècle :

« La produzione agricola nell'Italia centrale e settentrionale divenne, invece, ben presto parte dell'economia di mercato in via di sviluppo. Sui mercati locali i prodotti dell'industria giungevano in sempre maggior abbondanza, ma aumentava anche - in relazione allo sviluppo delle città - la domanda di cereali e di altri prodotti agricoli. I contadini cercavano di vendere i prodotti eccedenti, tutto ciò che rimaneva loro dopo il pagamento dei tributi e dei gravami feudali. Ma anche i feudatari si accorsero ben presto delle possibilità che lo sviluppo della produzione offriva loro. Avevano bisogno di somme di denaro in contanti sempre maggiori per soddisfare alle loro necessità e a quelle delle loro proprietà. Erano quindi interessati alla trasformazione della rendita feudale in natura in una rendita in denaro. Il XII ed il XIII secolo sono caratterizzati, nell'Italia centrale e settentrionale, dalla completa trasformazione della rendita feudale in una forma di rendita in denaro. Anche in seguito, certo, apparvero ogni tanto imposte in natura (cereali, pollame, formaggi, ecc.), ma in generale già nel XIII secolo la schiacciante maggioranza dei tributi, in tutte le regioni dell'Italia centrale e settentrionale, veniva consegnata alle autorità, da parte dei sudditi, sotto forma di pagamento in denaro. Per poter comprendere a fondo il significato storico di questa trasformazione, basterà ricordare le parole di Engels secondo le quali "dove un rapporto personale fu soppiantato da un rapporto in denaro e un tributo in natura da un tributo in denaro, là subentrò un rapporto borghese al posto di uno feudale". In Italia questo nuovo tipo di rapporto era già prevalente nel XIII secolo. La campagna seguiva così lo sviluppo della città; anche in agricoltura si sviluppò la produzione di merci e l'ordinamento feudale cominciò a corrompersi e a sgretolarsi »<sup>67</sup>.

D'autres historiens voient une rupture claire à la fin du XV<sup>e</sup> siècle dans l'histoire italienne. Arnold Toynbee représentait vigoureusement cette position en ces termes :

« If we scrutinize the countenance of the Western Society in that 'modern' chapter of its history which runs from the latter part of the fifteenth century of our era to the latter part of the nineteenth, we shall find that its modern economic and political efficiency, as well as its modern aesthetic and intellectual culture, is of a distinctively Italian origin. The unrivalled creativity of Italy in the fourteenth and fifteenth centuries was the original driving-force behind the movement of Western Civilization during the ensuing span of four centuries, which might aptly be called our 'Italistic Age'; and here we find ourselves confronted, once more, by the Attic

---

<sup>67</sup> Macek. *op. cit.*, p. 18.

paradox; for, throughout a period of our common Western history which bore the image and superstition of Italian acts of creation in the past, the contemporary Italian contributions to the general life of the age were conspicuously inferior to those of medieval Italy's modern Transalpine converts. The comparative cultural sterility of Italy during the four-hundred years' span of history which began in about AD 1475 was manifest in all the former homes of Italian culture, but out of a cluster of examples we may be content with citing Venice as a particularly poignant illustration of a malady which afflicted every one of Italy's historic city-state »<sup>68</sup>.

Pour Toynbee, dans la perspective de l'histoire occidentale, l'Italie aurait joué un rôle central aux XIV<sup>e</sup> siècle et XV<sup>e</sup> siècle jusqu'à ce qu'elle sombre dans l'idéalisation de son passé et laisse le travail d'innovation dans les domaines politiques et économiques à d'autres nations d'Europe. Le cas de Venise l'illustre en ceci qu'elle n'aurait pas changé sa constitution pendant près de quatre siècles et ne l'aurait encore là fait que parce qu'elle y était obligée par une puissance étrangère :

« In the field of domestic politics the infatuation with a dead self which had nerved Venice to maintain her own medieval republican constitution at the same time inhibited her from anticipating or emulating the modern constitutional achievements of Switzerland or the Northern Netherlands by transforming her latter-day Italian empire into a federal state on a republican basis. While Venice was never so wrong-headed as to oppress her subject-cities, she was also never so broad-minded as to take them into partnership; and so, in AD 1797, when the Venetian Republic was overthrown by Napoleon, the political régime in the Venetian dominions was still just what it had been in AD 1339: communities had to take their orders from a single privileged sovereign state »<sup>69</sup>.

Offrant un découpage similaire pour des raisons tout à fait différentes, Fernand Braudel percevait un modèle italien, surtout dans le domaine des arts et de la culture, couvrant approximativement la période allant de 1450 à 1650. La période médiévale, en particulier à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, formait pour lui surtout une étape dans la gestation du modèle<sup>70</sup>.

Face à cette variété d'interprétations, une solution de compromis s'impose. Aux fins de la présente étude, la frontière entre la fin du Moyen Âge et le début de la Renaissance en Italie sera fixée à la mort de Cosimo de' Medici en 1464. Plusieurs raisons plaident en ce sens. Le découpage similaire proposé par Toynbee et Braudel,

<sup>68</sup> Arnold Toynbee. *A Study of History. A new edition revised and abridged by the author and Jane Caplan*. New York, Weathervane, 1972, p. 173-174.

<sup>69</sup> *Ibid.*, p. 176

<sup>70</sup> Fernand Braudel. *Le modèle italien*. Paris, Arthaud, 1989. 245 pages.

deux auteurs forts influents, accordant une large importance à l'économie, n'est pas le moindre. De plus, en intégrant différentes compagnies en une forme de *holding*, de' Medici est devenu l'homme d'affaires italien ayant le plus poussé le développement des techniques commerciales avant que le mouvement ne soit repris plus au nord en Europe. Son activité de mécène se distingue de celle d'autres hommes d'affaires de son époque, mais s'inscrit dans leur continuité, ce que notait d'ailleurs Christian Bec :

« Au vrai, ce qui nous frappe davantage, c'est qu'il existe une sorte de continuité entre les ébauches que sont les modestes librairies des *mercatores* florentins et les réussites grandioses que sont celles des marchands humanistes. Car Palla [Strozzi] et Cosme [de Medicis] lisent et gardent sur leurs rayons - signe qu'ils apprécient - les livres que connaissent et possèdent leurs confrères moins cultivés et moins riches. En quelque sorte, la masse de livres que possèdent un Strozzi, un Médicis et un Corbinelli est le couronnement d'une bibliothèque de marchand et non pas sa négation »<sup>71</sup>.

Sa prise de contrôle de la vie politique de Florence reste celle d'un homme d'affaires. De plus, il ne change pas profondément les apparences ni les grandes orientations politiques comme allaient le faire ses descendants. Enfin, c'est surtout après sa mort que la construction de son palais allait faire l'objet d'imitation et de compétition. Dans tous ces aspects, on peut donc considérer Cosimo de' Medici comme un personnage transitoire entre une culture médiévale et une culture de la Renaissance.

C'est bien de cette culture médiévale dont il faudrait traiter pour conclure cette tentative de définir le Moyen Âge ou plus exactement du bas Moyen Âge, puisqu'il s'agit bien de cette partie du millénaire médiéval ici. En Italie, on notera particulièrement la reconnaissance progressive des langues vernaculaires comme vecteurs de culture presque à égalité avec le latin ainsi que le développement d'une éducation laïque. L'importance de la foi chrétienne dans les mentalités européennes devra également être soulignée. Dans le cas spécifique de la culture des milieux d'affaires, on mentionnera l'importance croissante des mathématiques et de la curiosité à leur égard. L'entreprise de grands chantiers de construction et une curiosité croissante pour le monde sont aussi à signaler. Tous ces traits seront présentés plus en profondeur dans des chapitres ultérieurs.

---

<sup>71</sup> Bec. *Les marchands écrivains...*, p. 415.

## d. La Culture

Un dernier concept qui devra être abordé est celui de culture. Il faudra en particulier traiter de ses deux éléments qui seront soulignés ici : l'éducation et la culture professionnelle.

Il faudra cependant aborder aussi la question du champ de l'histoire culturelle. La catégorie d'histoire culturelle proprement dite est à l'origine française. Dans un essai récent, Philippe Poirrier s'interrogeait sur la pertinence d'aborder l'historiographie de la culture dans une dimension internationale :

« Est-il légitime d'analyser une forme autoproclamée d'histoire à l'échelle internationale? La notion de paysage historiographique mondiale est-elle réellement pertinente alors que bien des travaux soulignent – du moins pour l'Europe occidentale – le poids des critères nationaux dans la construction des historiographies nationales? Un regard sur les synthèses issues d'autres historiographies montre à la fois le caractère national des constructions généalogiques, l'importance de la structure nationale des marchés universitaires dans la cristallisation des débats, et l'affirmation croissante des transferts culturels d'une historiographie à l'autre »<sup>72</sup>.

Ce constat met en évidence certaines difficultés de l'approche suivie ici, mais ne la rend pas pour autant caduque. Il ne signifie pas qu'il n'y ait pas eu des interrogations sur la culture hors de France, simplement qu'elles ne se sont pas érigées en spécialisations de la même manière. L'éducation, en particulier au niveau de la formation professionnelle, peut être définie de manière relativement consensuelle. Cela s'applique aussi assez bien à la culture professionnelle. Les lignes qui suivent pourront donc délimiter le cadre thématique de la recherche dont il est ici fait rapport.

Dans un premier temps, il sera utile de préciser les raisons qui justifient l'utilisation ici du concept de culture au détriment de celui de mentalité. Elles peuvent être résumées ainsi : le concept de mentalité est trop restreint à une époque et à un espace géographique (la France de la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle) du panorama historiographique pour être pleinement pertinent dans le cadre d'une étude

---

<sup>72</sup> Philippe Poirrier. *Les enjeux de l'histoire culturelle*. Paris, Seuil, 2004 (coll. « Points Histoire » n°H342), p. 8.

d'historiographie à échelle internationale. Si le concept de mentalité est central dans les travaux d'un auteur comme Jacques Le Goff, il est complètement absent de l'oeuvre d'un Jacob Burckhardt qui définissait son oeuvre comme relevant du domaine de la *Kulturgeschichte*. L'article fondateur d'Armando Saporì portait lui aussi sur la *Cultura* des marchands plutôt que sur leur mentalité. Les auteurs anglophones n'ont pas vraiment d'équivalent pour le concept de mentalité ; les articles où on peut le rencontrer utilisent le terme français sans traduction. Même des auteurs français comme Yves Renouard ont préféré le concept de culture à celui de mentalité<sup>73</sup>. Le concept de mentalité, de plus, relève surtout du champ de l'ethnohistoire, approche issue d'emprunts des historiens à l'anthropologie, et en particulier au structuralisme de Claude Lévi-Strauss, ainsi que d'une interprétation plus quantitativiste de l'histoire des cultures<sup>74</sup>. Pour toutes ces raisons, on a favorisé le concept plus englobant de culture au détriment de celui de mentalité.

La formation pourra être définie comme étant l'ensemble des procédés employés pour former des citoyens utiles à la cité et des marchands compétents. Elle vise donc à empêcher la déviance et, dans le cas des milieux d'affaires, à développer des hommes capables de favoriser la prospérité de leur communauté et, plus particulièrement, de leur famille. L'historien belge Henri Pirenne<sup>75</sup> avançait d'ailleurs dans un article qui allait faire marque qu'un lien direct peut être établi entre l'importance du commerce et l'importance de l'instruction dans n'importe quelle société donnée :

« On peut affirmer que l'instruction des marchands à une époque donnée est déterminée par l'activité économique de cette époque. Elle en est même un indice

<sup>73</sup> Yves Renouard. «Affaires et culture à Florence au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle» dans *op. cit.*, p. 483-496.

<sup>74</sup> Pour un commentaire de la conception de l'histoire des mentalités, de ses limites et des critiques qu'elle a reçues, on pourra consulter utilement Poirrier. *op. cit.*, p. 45-73. On notera d'ailleurs que l'auteur insiste pour faire de l'histoire des mentalités une partie intégrante de l'histoire culturelle.

<sup>75</sup> Pirenne (1862-1935) a été un des plus importants historiens de l'économie de son époque, s'intéressant au rôle des villes et à l'impact de l'arrivée de l'Islam en Méditerranée sur le commerce international. Fait prisonnier par les Allemands pendant la Première Guerre mondiale pour avoir résisté pacifiquement à l'occupation (grève et refus de répondre en allemand à des interrogateurs alors qu'il maîtrisait fort bien cette langue), il en profita pour apprendre le russe auprès de codétenus. Si plusieurs de ces thèses sont aujourd'hui rejetées, il n'en a pas moins ouvert d'importantes avenues d'études à la fois par son utilisation des méthodes quantitatives et par sa création de cadres théoriques visant à expliquer l'histoire économique. Sa vie a fait l'objet d'une volumineuse biographie : Bryce Dale Lyon. *Henri Pirenne: A biographical and intellectual Study*. Ghent, E. Story-Scientia, 1974. 477 pages.

certain. Il est facile de constater qu'elle évolue au gré du mouvement commercial. Si jamais elle n'a été aussi perfectionnée que de nos jours, c'est que, jamais non plus, le transit et le trafic n'ont atteint l'ampleur où ils sont arrivés aujourd'hui. Et ce qui est vrai de notre époque l'a toujours été »<sup>76</sup>.

Cette formation est amorcée dès le plus jeune âge à la maison par les parents. L'école ou le pédagogue à domicile prennent ensuite la charge d'inculquer des compétences spécifiques à l'enfant : essentiellement lire, écrire et compter.

La formation du marchand se poursuivait après l'école par une période d'apprentissage pendant laquelle un jeune travaillait sans salaire auprès d'un homme d'affaires établis qui s'était engagé à lui apprendre le métier sur le terrain. Les livres de familles rédigés par les pères servent de plus à transmettre l'expérience acquise par des générations d'hommes d'affaires de père en fils. Des manuels de commerce sont rédigés qui servent d'aide-mémoire et d'outil d'apprentissage du métier. Quelques cas d'éducation continue, où des hommes d'affaires suivent des cours, le plus souvent pour accroître leur culture générale, sont également connus. Armando Saponi, au demeurant, signalait que l'instruction obtenue à l'école n'était que préparatoire à une éducation plus large :

« Ma, se tale benemeranza non può essere disconosciuta alla scuola, non si può neanche pretendere, però, che il giovanetto, al massimo quattordicenne, che da essa usciva, possedesse, all'atto di abbandonare i banchi scolastici, tutto quel sapere che è provato in lui quando lo conosciamo, più tardi, in ogni campo, operante da uomo. Senza dover pensare necessariamente a pochi privilegiati per l'ingegno e per la situazione economica, possiamo avere la certezza che, ricevuto un orientamento già solido nella prima scuola, il giovane andò affinando e irrobustendo la sua cultura, per un verso con il servizio quotidiano del dovere e del diritto civico, e per un altro con la vita nel fondaco, la caratteristica bottega nella quale si entrava garzoni e ci si formava, non poche volte, artisti sommi »<sup>77</sup>.

Franco Borlandi insistait d'ailleurs pour signaler que l'école ne servait pas tant, à Gênes à tout le moins, à inculquer des connaissances aux élèves qu'à leur donner des outils pour continuer à apprendre :

« Da tutto questo traspare che la scuola era intesa soprattutto come disciplina e che si attribuiva validità più al processo *dell'apprendere* che alle cose *da apprendere* ; più all'esercizio intenso delle facoltà della mente, che alle necessità della vita pratica, nelle sue prospettive immediate e più miopi. Contrariamente al moderno legislatore, questi liguri dei secoli d'oro, sembrano aver attribuito allo studio del latino una

<sup>76</sup> Pirenne. *loc. cit.*, p. 551.

<sup>77</sup> Saponi. *La cultura...*, p. 66-67.

funzione essenziale nello sviluppo della memoria e nell'esercizio della ragione. Al latino, più che alla matematica ; tanto che agli innumerevoli "magistri grammaticae" di cui abbiamo notizia come operanti in Genova dal XII al XV secolo, non fanno riscontro che pochissimi "magistri arithmeticae", insegnanti "abacum seu rationem", che, fatto singolare, erano, per altro, tutti quanti toscani »<sup>78</sup>.

Ces deux auteurs nous rappellent avec vigueur que l'éducation dépasse le cercle scolaire.

La culture professionnelle est un état d'esprit collectif. Elle n'est pas tant un ensemble de connaissances partagées qu'une façon collective des hommes d'affaires d'appréhender le monde et leur métier. Elle touche en premier lieu aux objectifs de la pratique du métier des affaires. Elle s'étend ensuite à des questions d'éthique relevant entre autres de l'établissement des partenariats d'affaires et du partage des profits et pertes. Les techniques de rédaction de contrats, de notations des ententes et de comptabilité font également partie de la culture professionnelle. Armando Saporì nous résumait les principaux traits de cette culture en conclusion de son célèbre article à ce sujet :

« Se la fortuna del nostro mercante medievale, anticipatore di almeno due secoli della civiltà economica europea, fu dovuta senza dubbio alla posizione geografica del suo paese, fu anche indissolubilmente legata a grandi sue qualità personali. Ordinato fino allo scrupolo, osservatore acuto ed espositore elegante, volenteroso di apprendere, non soltanto raggiunse una rilevante istruzione strettamente professionale, ma, coordinando e collegando armonicamente tra loro le varie cognizioni, finì per posséder una vera e propria cultura mercantile larga, solida, geniale »<sup>79</sup>.

La culture professionnelle en vient aussi à influencer la façon de percevoir le monde. Christian Bec proposait à ce titre les grandes lignes de la perception du monde par les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge en ces termes :

« Fonction de leur vision de l'univers, les hommes d'affaires s'efforcent de s'insérer dans le monde afin de le modifier dans la mesure de leurs moyens. Pour cela, ils écartent la sagesse - vision abstraite et absolue de l'éternel - et rejettent la contemplation - refus de l'action -. Ils s'engagent dans une voie qui n'est ni héroïque ni surhumaine, se contentant de victoires qui ne sont jamais définitives mais toujours relatives. Ils s'efforcent de s'adapter aux circonstances : de temps, de lieu, de personnes. Ce sont des calculateurs. Cependant ils croient que par une action

---

<sup>78</sup> Franco Borlandi. « La formazione culturale del mercante genovese nel medioevo » dans *Atti della Società ligure di storia patria*, vol. 77, n°2, 1963, p. 226.

<sup>79</sup> Saporì. *La cultura...*, p. 87



incessante et raisonnable ils peuvent, selon les circonstances et profitant de leur heure, réaliser leur bien et leur bonheur individuel »<sup>80</sup>.

C'est donc à la fois dans ces techniques et dans son influence sur la façon de concevoir le monde que la culture professionnelle des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge doit être approchée.

Un autre aspect particulièrement notable de la définition de la culture des milieux d'affaires italiens du Moyen Âge par les historiens réside dans la grande extension qu'ils donnent à la notion de culture marchande. Cette notion s'étend presque à l'ensemble de la culture laïque italienne du bas Moyen Âge. C'est ainsi que l'école publique devient une école de commerce, que la vie politique est interprétée sous l'angle des intérêts marchands et que la littérature vernaculaire est perçue comme d'abord destinée aux cercles marchands. À ce titre, on pourra signaler en particulier Vittore Branca qui présentait le *Décameron* de Boccace comme « l'épopée des marchands »<sup>81</sup>. Il avait d'ailleurs ces mots très forts pour présenter sa thèse :

« La rievocazione della civiltà italiana nell'autunno del Medioevo, che si è rivelata nel Decameron grandiosa e suggestiva, trova uno dei suoi centri più vivi e affascinanti nella serie di avventurosi e mossi affreschi in cui si riflette la ricchissima vita mercantile fra il Duecento e il Trecento. Per la prima volta nella letteratura europea riceve alta consacrazione questo movimento decisivo per la nostra storia, promosso e diretto da quei veri eroi dell'intraprendenza e della tenacia umana, da quel pugno d'uomini lanciati alla conquista dell'Europa e dell'Oriente, che, dopo le incomprendimenti e le deformazioni del Sombart, siamo venuti sempre meglio scoprendo nella loro statura di uomini d'eccezione »<sup>82</sup>.

On peut inscrire dans le même courant la thèse de Christian Bec sur les affaires et l'humanisme<sup>83</sup>. Plus récemment, un musicologue a même présenté les compagnies de *laudesi* de Florence comme des regroupements de marchands de musique<sup>84</sup>. Ce dernier cas cependant n'était guère la thèse annoncée par son titre, préférant faire une histoire générale des *laudesi*. Bec et Branca, à l'opposé, ont longuement travaillé à démontrer la valeur de leurs thèses qui ont d'ailleurs rencontré un succès certain.

<sup>80</sup> Bec. *Les marchands écrivains...*, p. 330

<sup>81</sup> Vittore Branca. « L'épopée dei mercanti » dans *Boccaccio medievale e nuovi saggi sul Decameron*. Florence, Sansoni, 1956, p. 134-164.

<sup>82</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>83</sup> Bec. *op. cit.*

<sup>84</sup> Blake McDowell Wilson. *Music and Merchants : The Laudesi Companies of Republican Florence*. New York, Oxford University Press, 1992. 298 pages.

Cela étant, malgré l'étendue donnée parfois à la culture marchande, l'exercice présenté ici s'en tiendra à l'historiographie concernant la culture des hommes d'affaires eux-mêmes. La question des définitions ayant été traitée, il est temps d'aborder en détail la perception qu'ont eue les historiens de cette culture. Cela sera l'objectif des prochains chapitres.

## 2. Formation

La formation joue un rôle central dans la culture des hommes. Elle est à la base du développement d'aptitudes professionnelles qui servent dans les métiers. Elle balise également la compréhension du monde. C'est le traitement de la formation, donc de l'acquisition d'aptitudes professionnelles, des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge par les historiens qui sera analysé dans les pages qui suivent. Quatre institutions formatrices ont surtout été étudiées par les historiens jusqu'à ce jour : l'école, l'apprentissage, les manuels de commerce et les livres de familles.

### a. Écoles

L'étude du passage des marchands sur les bancs d'école a été stimulée par les commentaires de Werner Sombart sur les capacités intellectuelles des marchands précapitalistes, c'est-à-dire de ceux ayant exercé la profession avant l'époque moderne. Selon Sombart, ces marchands ne savaient que rarement écrire. Ceux qui maîtrisaient l'écriture n'avaient encore que des capacités mathématiques très limitées. Leur comptabilité était conçue de façon déficiente et leurs livres de comptes truffés d'erreurs :

« Dans la sphère économique, cette insuffisance intellectuelle se manifeste par une aptitude peu développée pour le calcul, pour la mesure exacte de grandeurs, pour le maniement adéquat des chiffres. On retrouve cette infériorité jusque chez le marchand. Au fond, on ne tenait pas du tout à être "exact". C'est une idée spécifiquement moderne que les comptes doivent nécessairement être exacts. Étant donné la nouveauté de l'estimation numérique des choses, et celle du mode d'expression numérique, les hommes de l'époque précapitaliste se contentaient, dans leur description des rapports de grandeur, de données tout à fait approximatives. Tous ceux qui ont eu à consulter des comptes datant du moyen âge ont pu s'assurer que la vérification des sommes donne des nombres différant totalement de ceux inscrits par les auteurs de ces comptes. [...] Mais nulle part cette indifférence et cette inaptitude pour le calcul exact n'apparaissent avec autant de relief et d'évidence que dans la comptabilité du moyen âge »<sup>1</sup>

---

<sup>1</sup> Sombart. *Le bourgeois...*, p. 21.

Sombart faisait commencer l'époque moderne en Italie au cours du XIV<sup>e</sup> siècle<sup>2</sup>. Ses commentaires sur les marchands du Moyen Âge ne s'appliquaient donc pas totalement aux hommes d'affaires italiens qui, aux fins de la présente étude (et dans l'historiographie italienne), sont définis comme du Moyen Âge. Il n'empêche que sa théorie a valu à Sombart des critiques vigoureuses de la part d'historiens du Moyen Âge, italiens et étrangers.

Avant d'étudier ces critiques, il sera pertinent de glisser quelques mots sur la philosophie de l'histoire qui sous-tend la pensée de Sombart. Celui-ci développait sa réflexion sur le postulat voulant que l'évolution des sociétés humaines suive un parcours typique observable. Ces sociétés passent toutes par des stades de développement bien précis. Dans le cas qui nous occupe, il s'agit du passage du stade d'une économie précapitaliste à une économie capitaliste<sup>3</sup>. C'est ainsi que deux sociétés contemporaines, voisines mêmes, peuvent connaître des stades de développement différents. Selon Sombart, l'Italie du XIV<sup>e</sup> siècle connaissait ainsi un stade de développement plus avancé que l'Allemagne au même siècle. Cela suivait l'idée, commune chez les Européens de son temps, que l'Europe du début du XX<sup>e</sup> siècle était plus avancée que, entre autres, la Chine au même moment. Cette philosophie, pour un homme né au XIX<sup>e</sup> siècle et écrivant avant le déclenchement d'une seconde guerre mondiale par les Européens (un homme du *Monde d'hier* de

---

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 65 : « À mon avis, l'idée de l'État moderne est née dans les tyrannies italienne [*sic*] du trecento et du quattrocento. C'est là que les deux principes fondamentaux de l'État absolu, moderne, à savoir le rationalisme et l'intervention à outrance, reçoivent leur plein développement ».

<sup>3</sup> Pierre Weiss notait l'influence de Marx sur la pensée de Sombart dans l'introduction qu'il faisait à sa traduction française de *Pourquoi le Socialisme n'existe-t-il pas aux États-Unis* : « *La Weltanschauung* [la façon de voir le monde] de Sombart est pareillement évolutive. Dépourvu d'un brevet de socialiste authentique, il n'en fit pas moins preuve, surtout jusqu'à sa première nomination à Berlin, d'une grande sympathie pour l'idéologie socialiste et même marxiste. En 1894, année de la parution du troisième tome du *Capital*, il publia un article sur le système marxiste qui fut apprécié par Engels. Mais, deux ans plus tard, ce fut le tour d'un pamphlet traduit en vingt-quatre langues, augmenté et réédité à dix reprises jusqu'en 1924, où l'on voit Sombart partir d'une position philomarxiste pour adopter peu à peu un ton antisocialiste en général et violemment antimarxiste en particulier! Ce ne devait pas l'empêcher, dans la préface du troisième tome de *Der moderne Kapitalismus* de vouloir faire de son oeuvre "la continuation et, d'une certaine manière, le complément de celle de Marx" ». Pierre Weiss. « Introduction » dans Werner Sombart. *Pourquoi le socialisme n'existe-t-il pas aux États-Unis?* Trad. Pierre Weiss et Gabrielle Krezdorn. Paris, Presses universitaires de France, 1992, p. 14-15.

Stefan Zweig<sup>4</sup>), pouvait sembler tout à fait raisonnable. Elle allait être contestée lorsque la supériorité de l'Europe serait remise en cause par sa soumission à de nouvelles super puissances (les États-Unis et l'URSS) ainsi que par la fin de ses empires coloniaux.

C'est à l'historien belge Henri Pirenne que les commentaires de Sombart sur les capacités intellectuelles des marchands ont d'abord inspiré une étude de la scolarité des marchands du Moyen Âge. Il lui semblait que ces marchands avaient de meilleures connaissances littéraires et mathématiques que ne le prétendait Sombart. Il croyait que l'on pouvait attribuer la possession de ces compétences à l'accès à l'école. Plus généralement, il parlait de la théorie voulant que le progrès économique crée une demande pour une main-d'oeuvre qualifiée laquelle entraîne un attrait pour l'école. Dans un article très remarqué, il s'est penché sur les liens entre école et marchands de Flandre du XIII<sup>e</sup> au XV<sup>e</sup> siècle<sup>5</sup>. Son article, publié alors que débutait la crise économique qui marquerait les années 1930, offrait ainsi, sans le dire explicitement, une indication sur la façon de restaurer la croissance aux yeux de l'auteur : investir en éducation de façon à former des hommes susceptibles de relancer la production et l'économie. On y voit de plus se développer plusieurs thèmes et orientations de recherche qui allaient plus tard être repris par les spécialistes de l'Italie médiévale.

Pirenne signalait dans son texte une première mention de marchand sur les bancs d'école en 1228<sup>6</sup>. Cette mention provenait d'un extrait des *Gesta sanctorum* de l'abbaye de Viller-en-Brabant, où on apprenait qu'un des moines s'était joint à l'ordre après que son père, un marchand, l'ait envoyé s'y instruire. Cela menait Pirenne à avancer que les écoles communales avaient plus tard été instaurées pour offrir aux marchands des lieux où ils pourraient faire instruire leurs fils sans craindre que ceux-ci ne se découvrent une vocation dans les ordres :

---

<sup>4</sup> Stefan Zweig. *Le monde d'hier : souvenirs d'un Européen*. Trad. Jean-Paul Zimmerman. Paris, Albin Michel, 1948 [1944]. 503 pages.

<sup>5</sup> Pirenne. «L'instruction des marchands...».

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 560.

« Les plus riches parmi les marchands durent, de bonne heure, préférer à un genre d'enseignement, si périlleux et si défectueux à la fois, l'enseignement à domicile. Un texte d'Ypres parle des bourgeois qui font instruire leurs enfants, ou les personnes de leur famille habitant sous leur toit, par un clerc à leurs gages. Ce texte ne date, il est vrai que de 1253. Mais il n'est pas croyable que les opulents négociants dont, dès le milieu du XII<sup>e</sup> siècle, les maisons fortifiées et surmontées de tours donnaient aux villes de Flandre leur aspect caractéristique, aient attendu très longtemps avant de s'aviser d'un moyen qui leur permettait de diriger et de contrôler l'instruction de leurs enfants. Rien n'était plus facile que de se procurer à prix d'argent les services d'un clerc et de le transformer en précepteur. [...] Mais il va de soi que plus croissait le nombre de ceux qui vivaient du commerce et de l'industrie, plus aussi se généralisait la nécessité de l'instruction. Les pouvoirs municipaux ne pouvaient se désintéresser d'une question aussi urgente. Et il est naturel qu'ils s'en soient occupés tout d'abord dans les régions qui se distinguent par la rapidité de leur développement économique. De même que la Flandre a pris de l'avance à cet égard sur le reste de l'Europe au Nord des Alpes, de même c'est dans ces villes que l'on voit se poser pour la première fois, à ma connaissance, ce que l'on pourrait appeler la question des écoles »<sup>7</sup>.

Selon lui, les marchands cherchaient moins une éducation générale qu'une formation professionnelle. Certaines matières du *trivium* et du *quadrivium* des écoles ecclésiastiques, telle la musique, leur paraissaient sans intérêt pour leurs fils. Ils souhaitaient plutôt une formation mettant l'accent sur la capacité à lire, écrire et compter. Des rudiments de latin, langue du droit, devaient aussi faire partie de la formation prodiguée par les écoles communales pour les besoins des marchands. C'est l'utilité d'une discipline, plus que son prestige ou sa beauté, qui les attiraient. Dans l'ensemble, l'avènement d'un commerce international de grande envergure avait mené à une croissance de l'accès à l'instruction scolaire :

« Les marchands médiévaux ne sont pas les continuateurs des mercatores du IX<sup>e</sup> et du X<sup>e</sup> siècle. S'ils n'avaient pratiqué, comme ceux-ci, que le petit commerce local, ils n'eussent pas plus éprouvé qu'eux le besoin de s'instruire. C'est l'étendue de leur trafic qui, leur imposant la nécessité de la lecture et de l'écriture, les a contraints à prendre des clercs à leur service, à fréquenter les écoles de l'Église et enfin à fonder dans les villes un enseignement laïque, qui est le premier que l'Europe ait connu depuis l'extinction, vers le VII<sup>e</sup> siècle, de celui de l'Antiquité »<sup>8</sup>.

Cet article de Pirenne allait servir d'inspiration à Armando Sapori lorsqu'il écrirait quelques années plus tard sur la culture des marchands italiens du Moyen

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 561-562.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 570. On notera qu'aux yeux de Pirenne le marchand médiéval n'est pas celui du haut Moyen Âge, mais bien du bas Moyen Âge.

Âge<sup>9</sup>. Un élément central de l'argumentation de Sapori voulait que les hommes d'affaires aient fréquenté l'école pour s'y perfectionner et y aient acquis leur culture. L'habitude de tout noter de ces hommes d'affaires, habitude développée pour éviter les ennuis légaux et pour soutenir leur mémoire face à des activités multiples, se nourrissait de l'enseignement des lettres :

« Ed avvenne anche, sovente, che il mercante, che così scrisse molto, non si accontentò di scrivere alla buona, ma cercò anche di dare una veste elegante ai suoi appunti: tanto è vero che non pochi libri di contabilità e libri di ricordi personali superstiti, notevoli per bellezza ed efficacia di eloquio, o per acutezza di spirito di osservazione, e per ricchezza di dati, meritavano la luce per le stampe, o come testi di lingua, o come fonti storiche »<sup>10</sup>.

En fait, selon Sapori, la création même de l'*Archivio storico* de Florence serait en bonne partie attribuable aux marchands. C'était, à ses yeux, le signe d'un goût marqué de ces hommes d'affaires pour la culture en plus d'une façon de protéger leurs droits et les privilèges de leurs cités.

La forme de la comptabilité marchande, toujours selon Sapori, devait relever de compétences acquises sur les bancs d'école. La grande ressemblance, dans leur forme, entre les livres de comptes de nombres d'hommes d'affaires, pas tous issus de la même citée, faisait penser à Sapori qu'un enseignement des techniques comptables avait existé et qu'il devait avoir été fort standardisé. Le fait qu'il ait même existé une forme de calligraphie typique aux marchands, que les érudits italiens ont nommé *mercantesca*, bien distincte de l'écriture de chancellerie, de l'écriture gothique ou, à partir du XV<sup>e</sup> siècle, de l'écriture humaniste, signifiait pour Sapori que cette calligraphie devait être enseignée formellement :

« La prima cosa che balza all'occhio a chi ha tra le mani più scritture mercantesche, ancorché non siano di una sola città o di una stessa regione, è una tale uniformità della grafia, diversa da quella degli scrittori degli atti pubblici e dei notai, che non sempre è agevole, e talora nemmeno possibile, distinguere mano da mano: alla quale uniformità si aggiunge, come ho rilevato nella accennata altra sede, quella contabile: ciò che fa pensare, ben logicamente, che si sia attinto ad una sorgente unica, ossia che si sia frequentata un'unica scuola »<sup>11</sup>.

---

<sup>9</sup> Sapori. «La cultura...», *loc. cit.*

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 58.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 60.

Sapori croyait également que les écoles communales ajoutaient une certaine éducation morale à la formation professionnelle qu'elles offraient. Il avançait que le patriotisme et l'esprit religieux y étaient également défendus<sup>12</sup>.

Les événements militaires qui ont secoué le monde par la suite ont ralenti les publications sur le sujet<sup>13</sup>. En 1947, Franco Borlandi s'est penché sur l'éducation des marchands de Gênes<sup>14</sup>. Il attribuait les succès économiques de Gênes au bas Moyen Âge à cette éducation. Comme Pirenne, il avançait qu'une éducation ecclésiastique était crainte par les hommes d'affaires, ceux-ci redoutant de voir leurs fils entrer dans les rangs de l'Église plutôt que dans la communauté d'affaires<sup>15</sup>. Cependant, il affirmait que l'Église gardait un rôle dans l'éducation marchande en offrant une éducation religieuse de base, quoique sans grand approfondissement théologique. Ce qui ressort le plus cependant de l'article de Borlandi, est son interprétation des objectifs de la scolarité génoise. À ses yeux, il s'agissait moins d'acquérir des compétences que d'apprendre à apprendre de ses expériences pour l'élève, comme l'indique le passage déjà cité au chapitre précédent. Il est difficile de ne pas voir dans ce passage un commentaire sur ce que devrait être l'enseignement. Cette perception des écoles médiévales est cependant rare parmi les chercheurs.

On trouve en 1951 le compte rendu d'une conférence prononcée par Amintore Fanfani devant des étudiants belges sur la question de la préparation professionnelle des hommes d'affaires<sup>16</sup>. Comme souvent les conférences prononcées devant des étudiants, celle-ci n'apportait pas vraiment de connaissances nouvelles. Cependant, elle rendait accessible à un public francophone les résultats de recherches italiennes.

---

<sup>12</sup> *Ibid.*, p. 66.

<sup>13</sup> Plusieurs historiens ont été mobilisés par leurs États respectifs tandis que l'accès aux sources devenait délicat. Certains centres d'archives furent victimes des bombardements des alliés. C'est le cas des archives des Borromei que Tommaso Zerbi venait d'obtenir la permission de consulter. L'évènement était d'autant plus fâcheux que les Borromei s'étaient longtemps opposés à ce qu'on rappelle les origines mercantiles de leur famille.

<sup>14</sup> Borlandi. « La formazione culturale... », p. 221-230.

<sup>15</sup> « In qualunque altro ambiente mercantile, l'affidare dei figli a preti od a frati perché ne curassero l'istruzione avrebbe potuto importare un grosso rischio: quello di farli perdere alla mercatura per farli guadagnare alla Chiesa ». *Ibid.*, p. 228.

<sup>16</sup> Amintore Fanfani. «La préparation intellectuelle et professionnelle à l'activité économique en Italie du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle» dans *Le Moyen Âge*, vol. 57, 1951, p. 327-346.



La verve de l'homme politique lui donne également un certain intérêt<sup>17</sup>. Fanfani s'attaquait surtout à l'idée que les marchands étaient des personnages peu cultivés. Selon lui, ils acquéraient une grande culture par la fréquentation de l'école, mais aussi par les voyages et les lectures personnelles. Un extrait pourra indiquer le respect pour les marchands italiens du Moyen Âge qu'il voulait instiller chez les étudiants :

« Le marchand italien du Moyen Âge et, avec plus d'évidence encore, celui de la Renaissance, sait lire, écrire, faire des comptes, tenir des livres de comptabilité en partie simple et double. En outre, par ses lectures et ses connaissances pratiques, il acquit de vastes notions sur les marchés européens, africains, asiatiques, sur leurs coutumes et leurs institutions. Il avait le culte des pensées nobles, de la religion, de la patrie, comme le montrent ses écrits, parfois rudimentaires mais quelquefois immortels. Ses actes prouvent un attachement à son Dieu et à son prochain. Il avait le souci de consacrer ses épargnes à des oeuvres sociales et à des monuments d'art. On sait que les deniers sortis des poches du marchand italien aidèrent à l'exécution de chefs-d'oeuvre célèbres ; que de sa plume sortirent des *Cronache* et des *Novelle* immortelles et que sa prudence subtile fit naître des principautés magnifiques »<sup>18</sup>.

La sienne est peut-être la plus nationaliste des affirmations de l'importance de la culture mercantile de l'Italie médiévale dans l'histoire européenne. Ce faisant, Fanfani cherchait aussi à rétablir la confiance ébranlée de ses auditeurs envers l'Italie. En effet, le fascisme italien (auquel Fanfani lui-même avait participé) avait laissé de mauvais souvenirs en Europe, que ce soit pour ses actions en Éthiopie ou en Espagne ou, plus grave encore, son alliance avec le National-Socialisme allemand. Fanfani cherchait donc, en rappelant l'importante contribution de l'Italie à l'histoire économique européenne, à faire en sorte que ses auditeurs développent une plus grande sympathie à l'égard de la participation de l'Italie à la reconstruction européenne.

---

<sup>17</sup> Fanfani (1908-1999), formé en économie et en administration des affaires, a connu une longue carrière politique après l'instauration de la République italienne. Il a occupé plusieurs postes de ministre ainsi que celui de président du conseil des ministres (l'équivalent d'un premier ministre dans le système britannique) et de président par intérim de la République. Cette carrière est associée au parti de la démocratie chrétienne. Son oeuvre est marquée par un effort de compréhension de l'évolution de la pensée économique européenne. On peut aussi voir en lui un des fondateurs d'une pensée économique moderne proprement catholique. En introduction à la traduction française, publiée à Montréal, d'une de ses dernières oeuvres, il se félicitait d'ailleurs que celle-ci ait semblé inspirer un encyclique du pape Jean-Paul II au sujet de l'économie tentant d'offrir une voie alternative à l'économie planifiée et au capitalisme moderne. Cf. Amintore Fanfani. *Le capitalisme, la solidarité sociale et la participation*. Montréal, Stanké, 1981. 173 pages. Une biographie de Fanfani est récemment parue : Vincenzo La Russa. *Amintore Fanfani*. Soveria Mannelli, Rubbettino, 2006. 441 pages. Une autre biographie avait été publiée du vivant de Fanfani : Renato Filizzola. *Amintore Fanfani : quaresime e resurrezioni*. Rome, Editalia, 1988. 179 pages.

<sup>18</sup> Fanfani. « La préparation intellectuelle... », p. 329.

Le lien à établir entre cette pédagogie marchande, étudiée par les historiens de l'économie, et l'émergence de l'enseignement humaniste au XIV<sup>e</sup> siècle a par la suite été abordée dans la thèse de Christian Bec<sup>19</sup>. Bec reconnaissait des différences notables entre les deux systèmes pédagogiques, mais avançait que le modèle humaniste s'était développé sur la base du modèle marchand. Les marchands d'Italie auraient, selon lui, amené l'esprit d'une pédagogie laïque qui est le fondement même de l'éducation humaniste. Ces marchands auraient ainsi contribué à l'avènement de la Renaissance et de la modernité en Europe. Ce sont surtout les objectifs des deux systèmes qui diffèrent selon Bec. Suivant les interprétations de Pirenne, il conçoit le système de formation marchand comme cherchant surtout l'utile. Les humanistes proposeraient un modèle faisant plus largement appel à la culture générale et à l'éthique :

« Pédagogues humanistes et marchands parlent des langages différents. Mais ils ne s'opposent pas tant au sujet des principes et des motifs qu'à propos de l'extension de leurs systèmes pédagogiques. Les intellectuels s'élèvent au-dessus du quotidien, auquel les marchands demeurent attachés du fait de leur profession et de leurs préoccupations. Ils dépassent le souci de l'existence entendue comme lutte incessante contre les difficultés matérielles. Ils édifient des exemples éthiques. Les *mercatores* se contentent d'ébaucher une *praxis*. Bref, les humanistes développent et prolongent les découvertes des marchands. Ils ne les refusent point »<sup>20</sup>.

La thèse de Bec n'était pas exactement nouvelle. Les historiens de l'économie suggéraient déjà depuis quelques décennies qu'il y ait eu un lien fort entre la pratique des affaires en Italie et l'avènement de la Renaissance comme le faisait remarquer Wallace Ferguson :

« Academic socialization has, indeed, made comprehensive synthesis for large periods like the Middle Ages and the Renaissance an almost impossible aspiration for the individual historian. Even so widely learned and philosophical an historian as Henri Pirenne, whose life work was probably the greatest single inspiration to the economic and social reinterpretation of these periods, could offer no more than brilliant intuitions as to the relation between economic development and a rather conventionally conceived Renaissance. Economic historians have, as was perhaps natural, been more apt than their fellows in the intellectual and aesthetic disciplines to ascribe the cultural development of the Renaissance primarily to the results of economic and social change. Strongly worded statements of such an interpretation may be found, for example, in Henri Sée's *Modern Capitalism, its Origins and Evolution* (1916) and Alfred Doren's masterly *Italian Economic History* (1934). But

<sup>19</sup> Bec. *Les marchands écrivains...*

<sup>20</sup> *Ibid.*, p. 298.

they do not regard it as their business to analyze the Renaissance. They are content rather to take it for granted in pretty much the traditional form, with special emphasis upon the Burckhardian conception of individualism »<sup>21</sup>.

C'est cependant Bec qui, le premier, a véritablement cherché à faire la démonstration rigoureuse du lien entre affaires et humanisme.

Bec ajoutait également que les hommes d'affaires étaient parfois prêts à embaucher des humanistes comme maîtres privés pour leurs enfants. Il établit un lien de classe entre marchands et humanistes en se basant sur une étude de Lauro Martines sur la situation sociale des humanistes florentins<sup>22</sup>. En somme, l'homme d'affaires et l'humaniste participeraient tous deux à la montée d'une bourgeoisie de plus en plus influente dans l'économie et la culture<sup>23</sup>. Florence serait ainsi à l'origine de l'émergence et de l'affirmation d'une nouvelle classe sociale distincte de l'aristocratie et du clergé comme des classes laborieuses du Moyen Âge. Il rejoignait aussi, sans le mentionner explicitement, certaines idées déjà avancées en son temps par Jacob Burckhardt, lequel affirmait, au sujet de l'éducation et de la culture :

« Souvent le négociant, l'homme d'État florentin est un savant qui connaît à fond les deux langues anciennes ; les humanistes les plus célèbres sont appelés pour lui faire, à lui et à ses fils, des leçons sur la *Politique* et sur l'*Éthique* d'Aristote ; même les filles de la maison reçoivent l'instruction la plus variée ; du reste, c'est principalement dans ces sphères qu'il faut chercher les premiers exemples de haute culture dans la famille »<sup>24</sup>.

<sup>21</sup> Ferguson. *op. cit.*, p. 235-236.

<sup>22</sup> Lauro Martines. *The social world of the Florentine humanists, 1390-1460*. Princeton, Princeton University Press, 1963. 419 pages. Martines notait bien que les humanistes venaient généralement de milieux relativement aisés ; il n'en avançait pas pour autant qu'ils étaient issus spécifiquement de la classe marchande.

<sup>23</sup> Cette idée d'un lien entre économie et Renaissance n'était pas nouvelle. Elle a fait l'objet d'un débat soutenu lancé en 1954 par Roberto Sabatino Lopez qui avançait que la Renaissance italienne était une période de grave crise économique et qu'il n'y avait donc pas de lien entre croissance économique et floraison artistique. Au contraire, il suggérait que c'étaient les difficultés économiques qui avaient encouragé la consommation d'oeuvres d'art favorisant ainsi le travail des artistes. Il s'opposait en cela à une thèse jusque-là communément admise par les historiens de l'art et de la culture selon laquelle la Renaissance était une période marquée par des surplus de production permettant une plus grande consommation de luxe et donc de produits artistiques. Carlo Cipolla avait alors été un des principaux critiques de la thèse de Lopez en notant que ce dernier recourait à des données statistiques qui, de son propre aveu, étaient peu fiables pour conclure à une dépression économique. La thèse d'une longue dépression a depuis été remise en question par des études sur l'évolution des salaires des travailleurs qui indiquent que ceux-ci ont vu leurs revenus augmenter pour cause de pénurie de main-d'oeuvre dans les décennies qui ont suivi la grande peste. On trouvera un retour sur ce débat dans Judith. C. Brown. « Prosperity or Hard Times in Renaissance Italy ? » dans *Renaissance Quarterly*, 1989, vol. 42, n°4, p. 761-780.

<sup>24</sup> Burckhardt. *op. cit.*, p. 66.

La thèse de Bec a été beaucoup lue et commentée. Elle ne semble cependant pas devoir connaître un succès durable en ce qui a trait aux liens entre marchands et humanistes, même si son livre reste une référence pour plusieurs autres raisons. Dans un compte rendu critique paru peu après la publication de la thèse, Alberto Tenenti avait déjà exprimé des réserves sur cette question des éducations<sup>25</sup>. C'est ainsi aussi que Margaret King, en étudiant deux décennies plus tard les milieux humanistes vénitiens, avait formulé comme hypothèse de travail que les marchands devaient avoir été liés à cet humanisme. Elle s'inspirait du travail de Bec en supposant que, Venise étant à l'instar de Florence un grand centre du commerce et de l'humanisme, le même phénomène pourrait s'observer. Pourtant, dans une thèse de plus de cinq cents pages, elle ne consacre qu'une demi-page pour expliquer qu'elle n'a rien trouvé de tel<sup>26</sup>. Sans complètement discréditer la thèse de Bec, cela illustre d'importantes zones d'ombres.

Une étude de l'apprentissage des mathématiques à Florence est ensuite venue de l'Américain Richard Goldthwaite<sup>27</sup>. La définition qu'il y offrait du terme *abbaco* aide à envisager l'ampleur et les limites de cette formation aux mathématiques :

« Originally the term *abbaco* referred to a device for calculating by means of disks, beads, counters, etc.; but in Italy after the introduction of the use of arabic numerals and the mathematical work on computations with them by Leonardo Fibonacci in the early thirteenth century, the term *abbaco* came to be used in a general sense for instruments, methods, manuals, schools, teachers or anything else related to the skill of computations, especially with reference to practical applications in the mercantile world »<sup>28</sup>.

Notablement, il y retraçait un contrat décrivant un plan de cours. Si ce contrat datait de 1519, Goldthwaite n'en jugeait pas moins qu'il était probablement proche des plans de cours déjà en vigueur aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles :

<sup>25</sup> Alberto Tenenti. « Les marchands et la culture à Florence (1375-1434) » dans *Annales ESC*, vol. 23, n°6, 1968, p. 1319-1329.

<sup>26</sup> Margaret King. *Venetian humanism in an age of patrician dominance*. Princeton, Princeton University Press, 1986, p. 303.

<sup>27</sup> Richard Goldthwaite. « Schools and teachers of commercial arithmetic in Renaissance Florence » dans *Journal of European Economic History*, vol. 1, 1972, p. 418-433.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 419.

« 1) basic arithmetical operations except division, called the librettine (referring to tables used by the student for calculation); 2), 3) and 4) division, divided in three courses according to which student learned to divide with one, then two and finally three or more digits; 5) fractions ; 6) the Rule of Three; and finally 7) the Florentine monetary system »<sup>29</sup>.

Sur la base de ce plan de cours, il mettait en doute l'idée, jusque-là communément acceptée depuis que Sapori l'avait lancée, que les techniques du change et de la comptabilité étaient enseignées dans ces écoles. Il avançait qu'il devait s'agir de compétences complémentaires acquises plutôt pendant la période d'apprentissage. En retraçant la carrière et les publications d'enseignants de l'*abbaco*, il concluait que certains hommes d'affaires devaient avoir un intérêt pour les mathématiques en elles-mêmes et pas pour leurs seules applications. Cette réflexion lui venait de problèmes mathématiques, parfois passablement érudits, présentés en termes familiers aux marchands. Il se faisait ainsi critique des thèses voulant que les hommes d'affaires n'aient été attirés que par ce qui pouvait les aider à maximiser leur profit quand se présentait l'opportunité de s'instruire.

Pendant plusieurs années suivant la publication de l'article de Goldthwaite, la question de la formation des marchands n'a pas été véritablement approfondie par de nouvelles études. Lorsqu'elle était abordée, on se référait généralement aux textes de Pirenne, Sapori et Bec ainsi qu'à un passage fréquemment cité de la Chronique de Giovanni Villani sur la fréquentation scolaire à Florence. Certainement, la disponibilité des sources limitait la capacité des chercheurs à se pencher sur cette question spécifique. Le texte de Villani n'en demeure pas moins un indicateur extrêmement puissant de l'importance de la scolarité à Florence. Ce chroniqueur célébrait en effet la grandeur de la cité de Florence en affirmant qu'au début du XIV<sup>e</sup> siècle, de 8000 à 10 000 garçons *et filles* (on ne peut trop insister sur cet accès des filles à une scolarité) fréquentaient l'école pour apprendre à lire tandis qu'en plus 1000 à 1200 autres garçons (seulement, les filles semblent exclues cette fois) apprenaient l'*abbaco* et l'*algorismo*, c'est-à-dire les mathématiques. En tenant compte d'une population totale estimée à environ 100 000 habitants, cela indiquerait

---

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 425.

que plus de 10% de la population de la cité serait aux études dans les écoles communales, étudiants auxquels il faudrait adjoindre les universitaires et le clergé en éducation continue. Armando Sapori et Gino Luzzato ont plaidé la fiabilité de ce type de source, en dépit de vraisemblables exagérations<sup>30</sup>. Selon eux, s'il est possible que les chiffres exacts soient erronés, les proportions d'ensembles restent fiables d'autant plus que les données quantitatives au sujet de l'éducation sont rares hors des chroniques.

On voit le thème revenir à la fin des années 1980. Il arrive par une oeuvre consacrée à l'école en Italie entre 1300 et 1600. Cette oeuvre est le fait du chercheur de l'Université de Toronto Paul Grendler<sup>31</sup>. Un chapitre était consacré spécifiquement à la formation des marchands. Il s'agit d'un passage particulièrement pertinent en ce qui a trait à l'apprentissage des aptitudes mathématiques. L'évolution des manuels d'abaques y est étudiée ainsi que le type de problèmes qu'on y présentait (approche plutôt théorique soutenue par des exemples liés au commerce). Selon Grendler, ces livres commençaient souvent par une introduction aux nombres arabes puis passaient aux additions, multiplications et divisions, en fractions comme de nombres entiers. Les soustractions étaient rarement présentées dans les manuels, ce qui faisait dire à Grendler qu'elles devaient être laissées aux soins de l'enseignant. Il notait également l'importance des calculs de changes, des monnaies et des taux d'intérêt (en dépit des condamnations ecclésiastiques). L'algèbre était rarement utilisée, mais la règle de trois était fondamentale dans nombre d'opérations. Les manuels procédaient en présentant un problème suivi immédiatement de la solution et de la démarche pour y parvenir<sup>32</sup>.

---

<sup>30</sup> Gino Luzzato. « Sull'attendibilità di alcune statistiche economiche medievali » dans *Giornale degli economisti e rivista statistica*, vol. 4, n°29, 1929, p. 122-134 ; Armando Sapori. « L'attendibilità di alcune testimonianze cronistiche dell'economia medievale » dans *Studi di storia economica. op. cit.*, p. 25-33.

<sup>31</sup> Paul Grendler. *Schooling in Renaissance Italy. Literacy and learnig, 1300-1600*. Baltimore, The John Hopkins University Press, 1989. 477 pages.

<sup>32</sup> *Ibid.*, p. 312-319.

Un article plus récent abordait l'éducation, encore une fois à Florence, par l'étude des livres de familles<sup>33</sup>. Cet article, encore une fois, ne portait pas sur les seuls milieux d'affaires, mais pouvait éclairer la formation qu'on y recherchait. Son auteur, Robert Black, affirmait, contrairement à ce que certaines interprétations de Villani avaient avancé, que l'éducation à Florence était essentiellement une affaire privée. Il tentait également d'expliquer l'accès des filles à l'éducation :

« Si l'éducation des garçons jouait un rôle vital dans la vie familiale, les filles des mêmes catégories sociales devaient également recevoir une éducation. Certes, tenir les comptes de la maison était presque exclusivement la prérogative du mari ; cependant, de nombreuses femmes avaient à faire face à la perspective du veuvage : même si les veuves ne tenaient que rarement elles-mêmes les comptes commerciaux ou domestiques de la famille, il ne fait guère de doute qu'elles aient voulu lire ou vérifier en personne ce qu'y écrivait en leur nom un directeur commercial ou un parent. En outre, les filles devaient avoir accès aux lectures de dévotion. De l'omniprésence des livres de piété (*libri della donna*) dans les trousseaux florentins, on doit déduire une alphabétisation généralisée en vernaculaire chez les Florentines des classes moyennes et supérieures, et donc un apprentissage de la lecture, sinon de l'écriture »<sup>34</sup>.

Pour le reste, Black rejoignait l'interprétation courante depuis Pirenne selon laquelle la raison d'être de cette formation était d'abord et avant tout utilitaire. Cette réaffirmation de la diversité des enseignements offerts aux enfants avait auparavant déjà été avancée, de façon moins élaborée, par Franco Cardini :

« I governi cittadini, difatti, erano sensibili e più o meno attivi quando si trattava di finanziare e gestire - quanto meno indirettamente - l'apprendimento secondario o di stabilire o mantenere uno studio universitario: ma si disinteressavano in genere dei livelli primari dell'insegnare e dell'imparare, che venivano lasciati all'iniziativa delle famiglie - e, con molte varianti locali, delle parrocchie o di confraternite varie - oppure esercitati (com'è logico, trattandosi di un apprendimento che sfociava poi, di solito, negli affari e nella mercatura) del fondaco »<sup>35</sup>.

Ces auteurs doutaient moins de l'importance de l'éducation dans la société italienne que de la possibilité de reconstituer un programme académique type, rappelant nos programmes nationaux, qu'avaient recherchés leurs prédécesseurs. Cardini, de plus, suggérait que cette formation pouvait dépasser les seules exigences des milieux d'affaires :

<sup>33</sup> Robert Black. « École et société à Florence aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Les témoignages des *ricordanze* » dans *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, vol. 59, n°4, 2004, p. 827-846.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 828.

<sup>35</sup> Franco Cardini. « L'argento e i sogni: cultura, immaginario, orizzonti mentali » dans *Bachieri e mercanti di Siena*. Rome, De Luca, 1987, p. 294.

« Non si deve credere che a Siena e nel Senese - al pari di altre città e altre aree toscane; e, in misura tuttavia forse meno diffusa, anche di altre regioni della penisola - questa realtà di alta alfabetizzazione e di diffusa cultura del documento, del libro e del quaderno di memorie (ma, quest'ultimo, meno frequente e in genere meno elaborato di quanto non accadesse a Firenze: almeno stando a quanto ci è pervenuto) fosse determinata soltanto, "naturalmente", dalle esigenze d'un mondo dominato dal commercio e quindi dalla necessità di registrare beni, transazioni e ricordi. In realtà i governi cittadini intervennero in vari modi e a più riprese a incoraggiare e disciplinare quell'attività didattica della quale essi ben coglievano l'importanza ai fini della prosperità e del decoro comuni »<sup>36</sup>.

Au demeurant, une certaine part de cette formation devait être poursuivie à l'intérieur du cercle familial dans une mesure qui échappe largement à la capacité de mesurer des historiens. Ce passage du travail d'Ann Crabb sur les Strozzi nous le rappelle indirectement :

« Alessandra had Matteo write letters to Filippo for practice, some of which she dictated (although Matteo signed his name to them), and some of which he composed himself. These letters reveal a little more about their lives at this time. She warned Filippo to be sure to answer, so that Matteo would have reason to write often; and she urged Filippo to remind Matteo to write slowly and also to be good and respectful, because Matteo listened to what Filippo told him »<sup>37</sup>.

Qu'Alessandra Strozzi demande à son fils aîné de soutenir une correspondance épistolaire avec le cadet dans le but d'aider ce dernier à apprendre à mieux écrire est un fait important. Il nous signale que la formation des enfants n'était pas perçue, à tout le moins chez les Strozzi, comme le seul devoir de l'école. Au contraire, toute la famille en est responsable. Que la responsabilité de veiller aux études de son frère cadet incombe à Filippo, alors *capofamiglia* chez les Strozzi, pourrait de plus indiquer que le chef de famille était appelé à porter une attention particulière aux études des siens et, en particulier, des hommes susceptibles de veiller aux affaires de la famille.

---

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 295.

<sup>37</sup> Crabb. *The Strozzi of Florence...*, p. 105.



## b. Apprentissage

Qu'une période d'apprentissage ait été fondamentale dans la formation des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge, c'est une chose convenue depuis que Saponi a publié son article sur la culture marchande. Il est cependant difficile de trouver une description précise de cette période d'apprentissage. Aucune étude ne s'est penchée spécifiquement sur cette question et il faut plutôt aller chercher des éléments dans les recherches sur la scolarité et sur l'histoire sociale.

Tous les auteurs qui ont écrit sur l'apprentissage s'entendent sur quelques éléments. Ils présument que l'apprenti, peu ou pas rémunéré, se chargeait de tâches de plus en plus importantes au fur et à mesure qu'il illustrait ses compétences. Cet apprentissage devait se faire souvent à l'étranger, chez des amis et partenaires d'affaires du père de l'apprenti. Goldwaithe, on l'a vu, avançait que c'était là que les apprentis apprenaient les techniques de la comptabilité. L'importance des réseaux de solidarité familiale dans la formation des apprentis a été soulignée à de très nombreuses reprises.

Les apprentis vivaient généralement avec leurs maîtres, comme l'illustre l'étude de Crabb déjà citée :

« The young apprentices often numbered ten or more: Alessandra jokingly referred to them as a school and said that Filippo would have to find a schoolmaster, implying they would run riot if Tommaso Ginori were put in charge. In 1465 the father of a potential bride for Filippo complained that Filippo's house was more like an inn than a home, a reason for his not wanting to send his daughter there. After that, Filippo and Lorenzo housed the youths elsewhere »<sup>38</sup>.

Les jeunes en question, si l'on se fie à ce qu'avait déjà écrit Armando Saponi, devaient être dans l'âge que l'on associe à l'adolescence.

---

<sup>38</sup> *Ibid.*, p. 138-139.

La biographie d'Andrea Barbarigo par Frederic Lane nous informe que l'apprentissage ne se faisait pas uniquement dans les boutiques, comme le laisserait penser la lecture de Saporì et Fanfani. On y rencontre un marchand servant sur les navires de la *Sérenissime* :

« Andrea Barbarigo's initial steps were typical. The government had created special opportunities for just such poor young nobles by ordering each of the merchant galleys to carry a certain number of "bowmen of the quarterdeck", and Andrea was able to sail in this capacity. Although these "bowmen" had on shipboard the function their name implies and they were chosen at the shooting butts in Venice, their military value was of secondary importance. The post was a sort of socialized apprenticeship to trade and to the sea. the young nobles were distinguished from the common bowmen by being given places at the captain's mess in company with the officers and merchants. Thus they were thrown into company with older men of their own class accustomed to the sea and to foreign market places. In spite of the doubtful value of their services, the youths received a wage, their keep for the voyage, and the right to load some cargo without paying freight »<sup>39</sup>.

Cela dit, il reste que Lane ne traite ici que du cas de Venise, là où Saporì et Fanfani mettaient surtout l'accent sur Florence. En conséquence, Lane ne remet pas en cause leurs modèles, mais illustre surtout certaines difficultés à l'élargir à l'ensemble de l'Italie sans tenir compte des circonstances spécifiques. Il illustre cependant l'importance de se souvenir que les cités italiennes étaient indépendantes les unes des autres au Moyen Âge et mettaient donc en vigueur des politiques éducatives distinctes, quoique similaires.

Il n'est pas déraisonnable de penser que les modes de formation par l'apprentissage aient pu être bien plus diversifiés que ne le laisserait penser le schéma traditionnel. Les grands hommes d'affaires, contrairement aux artisans, ne voyaient pas leurs activités aussi strictement contrôlées par les guildes et corporations. La création d'un chef-d'oeuvre, rituel de passage pour les apprentis artisans, n'a ainsi jamais été recensée parmi les hommes d'affaires. Les carrières étonnantes de plusieurs d'entre eux, qu'on a pu voir occuper plusieurs autres fonctions que celle de marchand, pourraient déjà indiquer une plus forte diversification de leur compétence que ce qu'autoriserait un système de formation véritablement standardisé. On a bien rencontré des hommes d'affaires devenus amiraux (Benedetto Zaccaria), percepteurs

---

<sup>39</sup> Lane. *Andrea Barbarigo...*, p. 17.

d'impôts (les Ricciardi de Florence établis en Angleterre et en Irlande), directeurs d'ateliers de frappe de la monnaie, diplomates ou hommes politiques.

Il est au demeurant bon de noter que les biographies d'hommes d'affaires ne consacrent généralement que quelques mots à la période d'apprentissage de l'homme étudié. Iris Origo n'a que ceci à dire de l'apprentissage de Francesco Datini :

« Within thirteen months of his father's death he went to Florence, as an apprentice first in one *bottega* and then in another, doubtless learning much that was useful to him later on, and hearing, too, from Tuscan merchants who had come back from Avignon, of the great opportunities offered by that crowded, corrupt and prosperous city »<sup>40</sup>.

La biographie en dit un peu plus sur les apprentis accueillis par l'homme d'affaires pratois. Piero, le fils de son notaire Lapo Mazzei, avait été envoyé comme apprenti à Barcelone auprès des *fattori* de Datini qui s'y trouvaient ; le père du garçon a d'ailleurs trouvé à se plaindre de l'influence de ces *fattori* sur son fils, puisque ceux-ci ne dédaignaient pas de vivre en concubinage avec des esclaves maures<sup>41</sup> (l'autre fils de Mazzei, Bruno, allait plutôt apprendre l'orfèvrerie<sup>42</sup>).

Ann Crabb donne plus d'informations sur les premières années de Filippo Strozzi et de ses frères. Elle illustre ainsi la première promotion de l'aîné, remettant en question au passage la thèse communément acceptée de Philippe Ariès selon qui l'entrée sur le marché du travail faisait des enfants des adultes à part entière aux yeux de la société :

« In Filippo's earliest surviving letter, written to his mother in 1445 when he was seventeen years old and already a factor, he reported that he had just arrived in Barcelona from the Valencia office, because Filippo di Lionardo needed a clerk in Barcelona and "preferred a relative to a stranger"; Filippo di Lionardo also thought Filippo would learn more in a day in Barcelona than he had in a year in Valencia. Filippo wrote that he would try to do a good job, because if he did, he would be promoted. He mentioned that he was being dressed as a man for the first time, whereas before he had been dressed as a boy, a comment that casts doubt on Ariès' assertion that in the premodern era, early entry into the working world meant that children were dressed and treated as adults »<sup>43</sup>.

<sup>40</sup> Origo. *op. cit.*, p. 31.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 128.

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 338.

<sup>43</sup> Crabb. *op. cit.*, p. 106-107

Lorenzo Strozzi, frère de Filippo, allait éventuellement venir lui aussi à Barcelone pour y faire son apprentissage avant d'aller le poursuivre chez un parent, Jacobo di Lionardo Strozzi, à Bruges.

L'existence de rapports familiaux entre maîtres et apprentis semble avoir été commune. Ces échanges d'apprentis au sein de la famille pouvaient servir à raffermir les liens familiaux que ce soit auprès de parents établis à l'étranger ou de membres entrés dans la famille par le mariage. On notera ainsi que Vieri di Cambio de' Medici (1323-1395) avait pris comme apprentis puis partenaires ses cousins Francesco et Giovanni di Bicci de' Medici, ce dernier étant le père de Cosimo de' Medici<sup>44</sup>. L'apprentissage des affaires (et les études de droit) de Boccace à la filiale de la banque des Bardi de Naples auprès de son père est bien connu.

Dans l'ensemble cependant, les historiens se sont très peu attardés aux périodes d'apprentissage des hommes, se contentant, au mieux, de les évoquer brièvement. Ce sont les hommes d'affaires bien établis dans leur carrière et non les jeunes apprentis, qu'on ne peut guère présenter comme agents de la modernité ou du capitalisme, qui ont retenu l'attention. L'histoire de l'apprentissage et des années de jeunesse des hommes d'affaires d'Italie médiévale reste encore à faire. Peut-être l'intérêt croissant pour l'histoire de la famille et de l'enfance permettra-t-il de mieux éclairer cette dimension de l'histoire des affaires.

La documentation sur l'apprentissage provient surtout des correspondances et des livres de famille. On peut espérer que l'étude plus approfondie de ces sources permettra de mieux éclairer les modalités de l'apprentissage des marchands d'Italie du Moyen Âge. D'ici là force est de constater que les connaissances restent relativement sommaires.

---

<sup>44</sup> Raymond de Roover. « Gli antecedenti del banco Mediceo e l'azienda bancaria di Messer Vieri di cambio de' Medici » dans *Business, Banking, and Economic Thought in Late Medieval and Early Modern Europe*. Chicago, The University of Chicago Press, 1974, p. 260-269.

### c. Manuels de commerce

La désignation de manuel de commerce ou de *pratica della mercatura* regroupe une vaste gamme d'écrits. Tous les traités regroupant des informations nécessaires au commerce peuvent y être inclus. Il s'agit de traités portant sur le cours des monnaies, les marchés, la vente et l'achat de marchandises, la comptabilité et la connaissance des cultures étrangères pour faire de meilleures affaires. Ces désignations sont toutefois anachroniques. Ce sont les historiens qui ont catégorisé ainsi un ensemble d'écrits que les hommes d'affaires du Moyen Âge ne s'étaient pas préoccupés de classer collectivement.

De façon générale, les manuels de commerce sont définis comme des documents écrits offrant des informations pour permettre la pratique la plus fructueuse possible des affaires par le lecteur. Toute information jugée pertinente à la pratique des affaires par l'auteur ou son commanditaire (souvent lui-même homme d'affaires : Francesco Pegolotti, l'auteur d'un de ces manuels, travaillait pour la banque des Bardi) y est donc incluse. On y trouve des informations sur les systèmes de poids et mesures de différentes parties du monde où le marchand peut aller faire ses affaires, une indication générale des principaux produits qu'on peut vendre et acheter dans une région donnée en tenant compte des variations saisonnières de l'offre et de la demande et de l'effet de cette variation sur les prix, des taux de change entre diverses monnaies et des prix approximatifs<sup>45</sup> de certains produits particulièrement recherchés. Les meilleurs itinéraires et leurs durées pour se rendre à plusieurs centres importants pour le commerce sont indiqués. Le manuel offre aussi des informations sur la façon de se comporter ailleurs dans le monde, allant de la façon de se vêtir jusqu'aux intermédiaires locaux à embaucher en passant par le meilleur moyen d'éviter les taxes aux douanes (l'homme d'affaires ne voit guère d'utilité à ces taxes) et à la pertinence de payer une femme pour accompagner le marchand dans son voyage. L'homme est fait de chair et, au demeurant, une compagnie féminine peut lui donner l'air prospère, et donc digne de confiance en

<sup>45</sup> *Approximatifs*, les prix se négociaient au Moyen Âge et le prix fixe, affiché publiquement et non négociable, n'a été inventé qu'au XVIII<sup>e</sup> siècle par les *Quakers* américains.

affaires, dans certaines régions du monde ; il est entendu que pendant ce temps l'épouse du marchand garde chastement la maison en Italie.

Les manuels toscans ont retenu l'attention d'hommes érudits dès le XVIII<sup>e</sup> siècle. Le plus notable de ces écrits était alors la *Pratica della mercatura* de Francesco Pegolotti, rédigée dans la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, mais connue par une copie manuscrite de la fin du XV<sup>e</sup> siècle. Cette *Pratica* a été mise sous presse dès 1765-1766<sup>46</sup>. Les défaillances de cette édition et la difficulté à la consulter ont plus tard poussé l'historien américain Allan Evans à en faire une édition en 1936<sup>47</sup>. Aucune nouvelle édition n'a été produite depuis celle d'Evans.

À la même époque, Franco Borlandi publiait un manuel vénitien moins développé en apparence<sup>48</sup>. La comparaison entre les manuels florentins et les manuels vénitiens allait, pour quelques décennies encore, faire l'objet de nombre de pages.

Le nombre de manuels recensés par les historiens à cette époque était encore très limité. Dans son article sur la culture des marchands, Saponi n'en recensait que trois : les deux cités plus haut ainsi qu'un manuel du Florentin Giovanni da Uzzano. Une bonne part de la compréhension des mathématiques marchandes venait pour le reste du chapitre qu'y avait consacré Luca Pacioli dans sa somme d'arithmétique composée à la fin du XV<sup>e</sup> siècle<sup>49</sup>. Le *Liber abaci* de Fibonacci était l'autre grande source. On avait cependant déjà conscience du fait que le manuel de commerce

<sup>46</sup> Attribuable à G. Pagnini.

<sup>47</sup> Francesco Pegolotti. *Pratica della mercatura*. Ed. Allan Evans. Cambridge (Massachusetts), The Medieval Academy of America, 1936. 443 pages. Evans est un autre historien à la carrière des plus singulières. Reconnu pour son travail de chercheur dans les années 1930, il s'est joint aux services secrets militaires de l'armée américaine au cours de la Seconde Guerre mondiale avant de passer le reste de sa carrière à travailler au sein du département d'État (équivalent du ministère des Affaires étrangères).

<sup>48</sup> Giorgio Chiarini. *El libro di mercantie et usanze de'paesi*. Ed. Franco Borlandi. Turin, S. Lattes & c., 1936. 212 pages.

<sup>49</sup> Luca Pacioli *Summa de arithmetica, geometria, proportioni et proportionalità*. Venise, Paganinus de Paganinis, 1494. Le texte original est surtout accessible en édition ancienne ou en copie microfilmée. Un fac-similé italien récent, célébrant le cinquième centenaire de l'oeuvre, n'en existe pas moins : Luca Pacioli. *Summa de arithmetica, geometria, proportioni et proportionalità*. Ed. Enrico Giusti. Rome, Istituto poligrafico e Zecca dello Stato, 1994. On accèdera plus facilement à une édition de la partie de la somme consacrée spécifiquement à la partie double produite la même année : Luca Pacioli. *Trattato di partita doppia : Venezia 1494*. Ed. Annalisa Conterio. Venise, Albrizzi, 1994. 189 pages.

existait avant d'être employé en Italie. Son utilisation antérieure en Chine et en pays de langue arabe était bien connue et on supposait déjà qu'il pouvait y avoir eu transmission de ce mode d'accumulation des connaissances. Ainsi, Saponi signalait que ses prédécesseurs du XIX<sup>e</sup> siècle avaient eu tort d'attribuer l'invention du manuel de commerce à Pegolotti en rappelant l'existence du manuel d'Al Dimisqui compilé entre le IX<sup>e</sup> et le XII<sup>e</sup> siècle<sup>50</sup>.

On hésitait quant à la fonction exacte qu'avaient eu les manuels de commerce. Avaient-ils été des manuels de formation des apprentis ou des ouvrages de référence pour les hommes d'affaires déjà établis? De plus, leur fiabilité était débattue puisque l'exemple du manuel de Pegolotti, encore copié plus de cent cinquante ans après sa composition, permettait de douter de l'actualité des informations qu'il contenait. Cependant, les auteurs tels Saponi ou Evans croyaient que les copistes devaient avoir fait un effort de mise à jour des manuels.

Une résolution des principales interrogations sur les manuels de commerce est venue d'Ugo Tucci. Le spécialiste de l'économie vénitienne a proposé une analyse comparative des manuels toscans et vénitiens du point de vue de leurs objectifs<sup>51</sup>. Il y constatait que les deux types de manuels se différençaient plus par les lieux mentionnés et par la plus forte spécialisation des manuels (*tariffe*) vénitienne. Selon lui, les principaux manuels connus, en particulier celui de Pegolotti, par l'ampleur de leurs sujets étaient conservés plus pour donner une introduction générale à la pratique des affaires. Son article se basait sur de nouvelles éditions de textes<sup>52</sup> et sur des manuscrits non édités. Cet article, qui incluait une longue discussion historiographique et philologique, démontrait en détail le caractère souvent périmé

<sup>50</sup> Saponi. « La cultura... », *loc. cit.*, p. 82-83.

<sup>51</sup> Ugo Tucci. « Tariffe veneziane e libri toscani di mercatura » dans *Studi veneziani*, vol. 10, 1968, p. 65-108.

<sup>52</sup> Saminiato de' Ricci. *Il manuale di mercatura di Saminiato de' Ricci*. Éd. Antonia Borlandi. Gênes, Di Stefano, 1963. 181 pages ; *La « Pratica di mercatura » datiniana (secolo XIV)*. Éd. Cesare Ciano. Milan, Giuffrè, 1964. 254 pages ; *Zibaldone da Canal, manoscritto mercantile del sec. XIV*. Éd. Alfredo Stussi. Venice, Comitato per la pubblicazione delle fonti relative alla storia di Venezia, 1967. 159 pages.

des informations contenues dans ces manuels et le peu d'efforts des hommes d'affaires pour s'en procurer des versions plus à jour.

Dans un article ultérieur, il se proposait de comparer les principaux manuels de commerce déjà cités ici et de plus petits, plus spécialisés, qui avaient été découverts entre temps. À ses yeux, si une partie des informations qu'on rencontrait dans les principaux manuels était périmée, les grandes idées et ce qu'on pourrait appeler la méthodologie marchande y restaient valables. Au contraire, les plus petits manuels, portant sur un sujet bien précis, visaient à offrir des informations à jour sur les marchés. Ces différences expliquaient également, selon Tucci, que les grands manuels aient été imprimés à l'inverse des manuels spécialisés<sup>53</sup> :

« Se la rapida rassegna che abbiamo condotto di questo gruppo di prontuari mercantili non risente troppo della loro concentrazione in un arco di tempo forse troppo breve, riteniamo che si possa concludere che, a differenza delle pratiche di mercatura tradizionali, le quali s'erano ormai venute limitando all'uso didattico, i manuali specializzati avevano una loro collocazione precisa fra gli strumenti operativi dell'azienda. È anche per questo, probabilmente, che mentre le compilazioni del tipo del *Libro di mercatantie e della Tariffa* di Bartolomeo Paxi si diffondono per mezzo della stampa, le tariffe specializzate circolarono sempre manoscritte »<sup>54</sup>.

La correspondance écrite était ensuite largement utilisée pour faire une mise à jour aussi rapide que possible. Un autre auteur, Manlio Cortelazzo, étudiant les manuels vénitiens, notait lui aussi leur grande diversité :

« Si va dalle notizie relative ad una sola piazza con le particolari consuetudini regolanti le contrattazioni (misure e rapporto con quelle veneziane, cambio delle monete con l'indicazione delle due oscillazioni, incidenza e natura delle spese di trasporto, provvigioni, diritti, cortesie) alla raccolta organica di tutte le equivalenze di pesi e misure e usi mercantili in vigore, per le varie merci oggetto di compravendita sul posto, nell'area commerciale battuta dai mercanti veneziani (con lo stesso carattere ufficiale e normativo proprio delle attuali raccolte di consuetudini e usi giuridici locali) fino ad una più astratta, ampia e, nelle intenzioni, universale descrizione di tutti i mercati attraverso una attività compilativa indiscriminata

<sup>53</sup> Dans l'édition la plus récente de son livre sur l'histoire économique et sociale de l'Occident au XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècle, il notait que « L'étude critique de ces livres se heurte à des difficultés de toutes sortes. Ils sont d'abord rarement publiés. Six manuels seulement sont à notre disposition » dans Jacques Heers. *L'Occident aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Aspects économiques et sociaux*. 5<sup>e</sup> édition refondue. Paris, Presses universitaires de France, 1990, p. 369. Il n'est pas inintéressant de noter que les six manuels cités par Heers sont originaires d'Italie. Il s'agit des cinq manuels déjà cités plus haut et de l'édition d'une « pratica » issue des archives Datini par Cesare Ciano: *La pratica della mercatura datiniana, (secolo, XIV)*. Milan, Giuffrè, 1964. 254 pages.

<sup>54</sup> Ugo Tucci. « Manuali di mercatura e pratica degli affari » dans *Fatti e idee di storia economica nei secoli XII-XX. Studi dedicati Franco Borlandi*. Bologne, 1977, p. 231.



d'accostamento di fonti diverse, che si possono anche, almeno parzialmente, individuare, così come nei più complessi portolani sono discernibili le tradizioni e i settori di maggiore frequenza da parte di marinerie diverse »<sup>55</sup>.

Les années 1990 ont vu des chercheurs se pencher plus longuement sur les indicateurs métrologiques liés aux manuels de commerce. La recherche s'est donc penchée sur la science des poids et mesures du passé, mais aussi sur certains de ces éléments culturels. En l'occurrence, il s'agissait de montrer pourquoi un certain système de poids et mesures était adopté. Deux chercheurs dans ce secteur se distinguent particulièrement : le Français Jean-Claude Hocquet<sup>56</sup> et l'Américain John Dotson<sup>57</sup>. Ces travaux ont en particulier, au niveau culturel, permis d'illustrer le caractère plus approximatif que scientifique, au sens actuel, des poids et mesures du Moyen Âge. C'est-à-dire que la mesure, par exemple, d'un tonneau n'est pas tant une mesure exacte, au millilitre près, qu'un indicateur visuel que le marchand ou l'artisan connaît bien. Les recherches métrologiques donnent donc des fourchettes de valeur lorsqu'il s'agit de convertir des poids et mesures du Moyen Âge dans le système métrique<sup>58</sup>.

Ses recherches dans les manuels ont également inspiré à Dotson des réflexions sur la perception de l'étranger par les hommes d'affaires. Au cours d'un colloque, il s'est penché sur la perception de l'Orient et en particulier du Maghreb dans les manuels du XIV<sup>e</sup> siècle, notamment la *Pratica della mercatura* de Pegolotti,

<sup>55</sup> Manlio Cortelazzo. « La cultura mercantile e marinaresca » dans *Storia della cultura veneta. I. Dalle origini al Trecento*. Vicence, Neri Pozza, 1976, p. 673.

<sup>56</sup> Jean-Claude Hocquet. « Manuels de marchands, poids et mesures du sel en Méditerranée (1300-1650) » dans *Cahiers de métrologie*, vol. 11-12, 1994, p. 97-118.

<sup>57</sup> John E. Dotson. « Practical metrology in medieval italian merchant manuals » dans *Vom rechten Maß der Dinge: Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte. Festschrift für Harald Witthöft zum 65. Geburtstag*. 1996, St. Katharinen, Scripta Mercaturae, p. 116-126.

<sup>58</sup> Certains articles plus anciens de Frederic Lane, sans porter spécifiquement sur les manuels de commerce, avaient déjà pointé dans cette direction. Frederic Chapin Lane. « Tonnages, Medieval and Modern » dans *The Economic History Review*, vol. XVII, n°2, 1964, p. 213-233. Ugo Tucci concluait aussi son article sur les *pratiche* et les *tariffe* par une réflexion de ce type sur la métrologie historique : « Compito della metrologia storica, infatti, non è di tradurre le misure antiche in misure metriche, ma di interpretarle nel sistema di relazioni concrete al quale appartengono. Di questo sistema, che rappresenta un elemento di base del mondo medievale degli uomini d'affari, le tariffe e i libri di mercatura, i quali non vanno scambiati per elenchi amorfi di corrispondenze fra una misura e l'altra, costituiscono una testimonianza insostituibile ». Tucci. « Tariffe veneziane... ». *loc. cit.*, p. 108.

l'anonyme *Zibaldone da Canal* et la *Tarifa zoè noticia dy pexi e mexure di luogi e tere che s'adovra marcandantia per el mondo*. Cette étude lui faisait conclure, on l'a déjà mentionné, que les hommes d'affaires italiens avaient une bonne ouverture d'esprit et même une certaine sympathie à l'égard de la communauté musulmane ou, à tout le moins, à l'égard des milieux d'affaires du monde musulman.

La même idée de communauté marchande qui s'étend à tout le pourtour de la Méditerranée a été reprise par une autre participante du colloque où Dotson avait avancé cette idée. Étudiant les communications écrites entre les partenaires commerciaux de Datini à Venise, Eleanor Congdon en arrivait à la conclusion suivante :

« The writers placed information for the eastern Mediterranean in the same letter as news from the west, and from the lands of Italy and beyond. If the merchants considered the far reaches of the Mediterranean to be pertinent to their own everyday activities, then should not modern researchers look at the Mediterranean and the trade crossing it and entering or leaving its proximity as a whole rather than in little regional segments? [...] The letters written from Venice to the Datini representatives in Barcelona begin to support the idea that international merchants at the turn of the fifteenth century formed a "community", or even a "culture". The sharing of news throughout the Mediterranean was an essential function of their associations with the goal being mutual benefits and member prosperity »<sup>59</sup>.

Cette analyse reprend le thème du relativisme marchand face aux différences culturelles, mais le développe d'une façon nouvelle. Là où Renouard et Saporì percevaient le commerce des hommes d'affaires italiens comme le signe d'une indifférence aux principes moraux de leur société lorsque le profit était en jeu, Dotson voit plutôt une morale propre aux marchands, distincte de celle des défenseurs de la Croisade. Cette réinterprétation de la perception des musulmans par les Européens s'inscrit dans une démarche qui déborde le seul milieu des spécialistes des hommes d'affaires du Moyen Âge et qui jouit d'un succès certain encore aujourd'hui<sup>60</sup>.

<sup>59</sup> Eleanor Congdon. « Datini and Venice : News from the Mediterranean Trade Network » dans *Across the Mediterranean... op. cit.*, p. 170-171.

<sup>60</sup> On pourra citer ici un récent essai de synthèse en ce domaine : Franco Cardini. *Europe et Islam. Histoire d'un malentendu*. Paris, Seuil, 2000. 332 pages.

Un autre élément important de la présentation de Dotson vient de l'utilisation qu'il y faisait de la cartographie assistée par ordinateur. Dotson y recourait à des fonds de cartes auxquels il ajoutait des symboles pour illustrer, entre autres, le nombre de mentions qui étaient faites de différentes villes dans les manuels. Cela s'inscrit dans un courant de recherche récent dans les sciences sociales, lié à l'émergence de logiciels cartographiques pour ordinateurs personnels<sup>61</sup>. Les succès futurs de ces logiciels parmi les rangs des historiens restent cependant difficiles à prévoir<sup>62</sup>.

#### d. Livres de famille

Un type de source qui n'est pas le manuel de commerce, mais qui s'en rapproche dans certains de ses objectifs, mérite mention. Il s'agit du livre de famille. Longtemps connu surtout sous ses formes toscanes et plus particulièrement florentines de la *cronica* et de la *ricordanza*, le livre de famille offre les enseignements des pères à leurs fils par transmission écrite. La *cronica* désigne les récits de chronique de la vie de la cité. La *ricordanza* équivaut plutôt aux mémoires d'un marchand (ou autre notable) destinés à ses fils. Ce type de sources a été utilisé de plusieurs façons, mais il sera question ici des seules études sur sa valeur éducative.

On pourra d'abord noter ce que Philip Jones, dans un article fondateur, avait à dire pour décrire ces livres :

---

<sup>61</sup> Les deux principaux logiciels de ce type actuellement sur le marché sont *ArcInfo* et *MapInfo*. Le second est moins poussé dans ses applications possibles, mais plus simple à utiliser. Dotson ne précise pas le logiciel utilisé, mais la relative simplicité du fond de carte laisse à penser qu'il s'agit plutôt de *MapInfo*, ce qui serait un choix logique pour un type de chercheur qui n'a pas besoin de recourir systématiquement à la cartographie comme le font certains géographes et urbanistes.

<sup>62</sup> La comparaison avec les logiciels statistiques du type de *SPSS* (pour ne nommer que le plus connu), indiquera la prudence nécessaire avant d'établir des prévisions à long terme. Ces logiciels développés à la fin des années 1960 ont connus un immense succès parmi les historiens pendant les années 1970 (on pourra penser aux études de Herlihy, Klapisch-Zuber, Jehel et Balard citées ici). Depuis les années 1980, les études y recourant sérieusement se raréfient et un grand nombre d'historiens établis et d'étudiants expriment leur méfiance à l'égard des applications de ceux-ci. Ils continuent pourtant d'être utilisés, avec grand succès, dans des disciplines telles que la psychologie, la démographie et l'économie.

« “In the name of God, amen. The notebook of Guido Filippi dell’Antella, in which he will set down certain memorials (*ricordanze*), beginning of the Kalends of March, in the year Mccclxxxviii.” These words form the perfunctory but typical heading of one of the first in a long and miscellaneous series of private memoirs which survive in such numbers from so many different families as to make it probable they were kept by every man of business or distinction in later medieval Florence. Every variety of information is contained in them, from business accounts and details of estate management to records of taxation, births, marriages and deaths, family feuds, and the dry record in certain instances of successful vendetta [en note de bas de page: Thus the well-known account in the fragmentary *ricordanze* of Luca di Totto da Panzano (1348): “Memoria, che io andai a Prato per uccidere Carlo di Baldovinetto Gherardini,” etc., *Giornale storico degli archivi toscani*, v, 1861, p. 62 seq.]. Not all were simply domestic chronicles: the history of Florence, even at its most democratic, remains in large measure the history of its principal families, whose diaries therefore may be purely political. Even so, business and financial memoranda are normally present if not predominant in *ricordanze*, and for this reason they may represent the earliest and most simple type of book-keeping »<sup>63</sup>.

Ce passage nous montre à la fois l’étendue et l’ancienneté des études sur ces livres (une citation est tirée d’un article de 1861), du moins en Toscane. On remarquera la minutie du marchand qui va jusqu’à noter un meurtre qu’il a commis. Christian Bec a largement recouru à ce type de documents dans son livre sur les marchands écrivains<sup>64</sup>.

La curiosité pour ces livres s’est accrue à partir des années 1980. Un ouvrage collectif d’une approche littéraire et philologique peut être perçu comme symbolique du mouvement<sup>65</sup>. Ce livre contenait en annexe une tentative de recenser toutes les éditions des nombreux livres de familles florentins qui ont survécu à l’épreuve du temps. Ce mouvement a été suivi par des historiens français déjà établis<sup>66</sup>. Certains traits sont dégagés de ces livres de famille : la volonté d’affirmer l’ancienneté (et donc la valeur) de la famille, le caractère masculin de ces livres et la transmission de

<sup>63</sup> Philip Jones. «Florentine Families and Florentine diaries in the Fourteenth Century» dans *Papers of the british school at Rome*, vol. 24, 1956, p. 183

<sup>64</sup> Bec. *Les marchands écrivains...*

<sup>65</sup> Gian Mario Anselmi, Fulvio. Pezzarossa et Luisa. Avellini. *La “memoria” dei mercatorres, tendenze ideologiche, ricordanze, artigianato in versi nella Firenze del Quattrocento*. Bologna, Pàtron, 1980. 242 pages.

<sup>66</sup> Christian Bec. « Sur l’historiographie marchande à Florence au XIV<sup>e</sup> siècle » dans Daniel Poirion (dir.). *La chronique et l’histoire au Moyen Âge*. Paris, Presse de l’Université Paris-Sorbonne, 1986, p. 45-72. Christiane Klapisch-Zuber. «L’invention du passé familial à Florence (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> S.)» dans *Temps, mémoire, tradition au Moyen âge. Actes du colloque de la société des historiens médiévistes de l’enseignement supérieur public. Aix-en-Provence, 4-5 juin 1982*. Aix-en-Provence, Université de Provence, 1983, p. 95-118.

l'expérience. Klapisch-Zuber résumait ainsi le mode de transmission de ces livres et son importance :

« Après son père, le fils aîné a la charge de conserver livres et écritures, dont les plus anciens, par conséquent, restent normalement dans la branche aînée du lignage. Signe particulier de confiance, un père autorise parfois sur son lit de mort l'un de ses fils à continuer son oeuvre et à poursuivre l'enregistrement quotidien sur ses propres livres. Pratique qui nous vaut quelques-uns des livres les plus riches d'informations sur l'histoire de certaines familles. Plus couramment, toutefois, chacun tient ses propres livres. Le cadet peut toujours consulter ceux de son père ou de ses ancêtres lorsqu'ils sont stockés chez un frère aîné ou un cousin. Livres "secrets", à ne montrer qu'aux fils, aux descendants ou à la rigueur aux membres du lignage, ils restent accessibles quel qu'en soit le gardien, à l'instar de certains attirails militaires ou de quelque vieille tour croulant dans la campagne. Et, si l'on juge très défavorablement à Florence ceux qui tiennent mal leurs livres ou qui refusent de les montrer à leurs frères ou à leurs cousins, il n'est pire crime que de détruire les archives de famille quand les hasards de la naissance les font échoir dans votre coffre »<sup>67</sup>.

Un récent numéro de la revue *Annales. Histoire, Sciences Sociales* s'est penché sur les livres de famille en débordant la tradition florentine<sup>68</sup>. Un article de Raul Mordenti se démarquait particulièrement par son caractère plus polémique, sa volonté d'affirmer la valeur égale des livres de famille du reste de l'Italie comparés aux *ricordanze* florentines. Un passage rappelle d'abord le principal conseil que le lecteur pouvait trouver dans ces livres :

« Les témoignages de la sagesse marchande italienne, y compris sous une forme proverbiale et gnomique, abondent en conseils répétés, presque toujours jusqu'à l'obsession, quant à la nécessité de "toujours écrire toute chose": écrire clairement et avec précision ("bien écrire et ne pas se tromper dans les comptes"); écrire tout de suite pour ne pas se tromper ("mais veuille toujours te souvenir de bien écrire tes affaires ; afin qu'elles ne te sortent de la tête, écris-les aussitôt"); transcrire tous les actes accomplis sur son propre livre ("Toujours quand tu fais rédiger un document, aie à ta disposition ton propre livre, et notes-y le jour où cela a été fait [...]"); écrire pour que la descendance puisse savoir ("[...] de telle sorte que, si toi ou tes descendants en aviez besoin, l'on puisse en retrouver la trace"); tout écrire et de façon complète, sans jamais permettre à sa plume la moindre négligence ("Fais aussi en sorte que dans tes livres soit écrit en détail ce que tu fais, et ne pardonne jamais à ta plume et fais-toi bien comprendre dans ton livre : il s'ensuivra que tu en tireras profit"); tout écrire ("chaque contrat, chaque rentrée et chaque sortie d'argent de ta boutique et en pouvant ainsi tout revoir souvent"); en somme "avoir presque toujours la plume à la main" »<sup>69</sup>.

<sup>67</sup> Christiane Klapisch-Zuber. «L'invention du passé familial...», p. 106.

<sup>68</sup> *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 59, n°4, 2004.

<sup>69</sup> Raul Mordenti. « Les livres de famille en Italie » dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 59, n°4, 2004, p. 786.

L'auteur notait également la forme généralement fixe du schéma rédactionnel, instaurée par le premier rédacteur du livre, mais aussi souvent semblable d'un livre à l'autre. Le passage le plus marquant de cet article est cependant son affirmation du succès du genre littéraire qu'est le livre de famille dans toute l'Italie :

« Les livres de la triade bien connue, et par certains aspects désormais canoniques, des Velluti, Morelli et Pitti font partie de cet ensemble : mais, paradoxalement, la redécouverte de ces textes d'un intérêt extraordinaire (due essentiellement à la sensibilité historico-philologique de Vittore Branca) avait contribué à déformer la perception d'un phénomène bien plus vaste et à inciter à considérer les livres de famille comme exclusivement florentins, conviction étayée par l'importance hors du commun de la production florentine, et par celle, non moins décisive et tout à fait unique, de la conservation de son patrimoine textuel [...]

La recherche collective menée pendant plus de vingt ans autour des livres de famille dans les bibliothèques et les archives de toute l'Italie a cependant permis de démentir définitivement l'idée préconçue selon laquelle il s'agirait d'un phénomène exclusivement florentin et remontant au Moyen Âge tardif ; de nombreux livres non florentins et non toscans, mais présents pratiquement dans l'Italie toute entière, présentent de très fortes analogies typologiques sinon de véritables identités, tant linguistiques et littéraires que dans le sujet et le contenu. On ne peut parler de limites pour ces écritures, pas même chronologiques. L'effort entrepris pour circonscrire la géographie et l'histoire de ce genre en Italie grâce à un recensement des manuscrits inédits a au contraire permis de faire émerger à l'horizon d'une recherche bien loin d'être achevée des livres de famille écrits dans la quasi-totalité de la péninsule et tout le long de l'arc chronologique qui va du XIII<sup>e</sup> au début du XX<sup>e</sup> siècle (en particulier pour des aires géographiques ou socio-culturelles marginales et périphériques) »<sup>70</sup>.

Mordenti annonçait dans son article son projet de bâtir, avec des collaborateurs, une base de données en ligne recensant l'ensemble des livres de familles italiennes connues. Ce projet n'est toujours pas achevé, mais la base de données peut déjà être consultée<sup>71</sup>.

L'attachement à transmettre le souvenir de leurs ancêtres au sein de la famille, observé par les historiens contemporains, pourra être éclairé par un commentaire de Jacob Burckhardt concernant la quête de la gloire dans la mémoire par l'oeuvre des écrivains. Celui-ci voyait dans la quête d'être commémorés par les écrivains de leur temps un trait de l'individualité et de la quête d'immortalité des hommes italiens :

<sup>70</sup> *Ibid.*, p. 800-801. Vittore Branca, mentionné dans ce passage, s'est surtout fait connaître par ses travaux sur la littérature et, en particulier, le *Décameron* de Boccace. On lui doit cependant aussi plusieurs travaux d'éditions de sources tels celui du livre de famille du marchand Giovanni Morelli : Giovanni di Paolo Morelli. *Ricordi*. Éd. Vittore Branca. Florence, Le Monnier, 1956. 547 pages.

<sup>71</sup> «Biblioteca Informatizzata dei Libri di Famiglia» [En ligne].

<http://www.bilf.uniroma2.it/exist/bilf/default.htm> . Page visitée le 11 novembre 2008.

« Les prétentions de ce genre ne sont pas aussi vaines qu'elles le paraissent au premier abord ; la forme sous laquelle les choses (même les plus importantes) se présentent aux contemporains et à la postérité, n'est rien moins qu'indifférente. Les humanistes italiens, avec leur manière d'exposer les faits et leur latin, ont réellement régné pendant des siècles sur le monde instruit d'Occident, et il n'y a pas cent ans que les poètes italiens étaient lus plus assidûment que ceux de toute autre nation. Le nom de baptême du Florentin Améric Vespuce fut donné à la quatrième partie du monde à cause de la relation que l'explorateur avait faite de son voyage. Si, malgré sa légèreté et ses qualités plus brillantes que solides, Paul Jove se promettait l'immortalité, ses espérances n'ont pas été tout à fait déçues »<sup>72</sup>.

Serait-il abusif de voir dans les livres de famille des hommes d'affaires une imitation à plus petite échelle de la quête de gloire par de grands hommes disposant de l'amitié d'humanistes?

---

<sup>72</sup> Burckhardt. *op. cit.*, p. 71

### 3. Culture

L'impact culturel de la pratique des affaires a été des plus importants. Il a encouragé la littératie et la numératie, mais aussi instauré de nouvelles formes d'association entre les hommes, modifié la nature des rapports familiaux, permis l'avènement d'une nouvelle classe sociale (la bourgeoisie) et entraîné la création et le perfectionnement d'une gamme d'outils de gestion administratifs qui servent encore de nos jours. Plus notable encore, cette pratique nouvelle a amené des intellectuels, en particulier membres de l'Église et de l'ordre des Frères Mineurs, a développé des théories économiques qui ont encore aujourd'hui une influence indirecte. Les sources ont permis aux historiens d'accéder bien plus aisément à la culture professionnelle des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge qu'à leur formation. La survivance de plusieurs fonds d'archives notariales et de livres de comptes, même de façon souvent très parcellaire, a facilité la recherche. Le nombre de publications faites à ce sujet est très grand et il serait impossible de toutes les décrire dans un espace aussi restreint. Ce chapitre se limitera donc aux grandes lignes interprétatives et aux travaux les plus notables<sup>1</sup>.

#### a. Formes d'association

La recherche du profit en est rapidement venue à instaurer une nouvelle culture en Italie. Cette culture, orientée vers la quête du profit et de la richesse, a entraîné un changement dans la façon qu'ont eu les hommes de vivre en société. Désormais, de nombreuses associations étaient constituées pour assurer le profit aux

---

<sup>1</sup> Bec. *Les marchands écrivains...* ; De Roover. *Business, banking...* ; Jacques Le Goff. « Au Moyen Âge : temps de l'Église et temps du marchand » dans *Annales ESC*, vol. 15, n°3, 1960, p. 417-433 ; Armando Saponi. « La cultura del mercante medievale italiano » dans *Studi di storia economica...*, p. 59-93. D'autres travaux peut-être moins remarquables seront aussi mentionnés.



hommes. Qu'il s'agisse de formes nouvelles, comme les associations d'affaires contractuelles, ou anciennes, comme le mariage et l'amitié, toutes étaient intéressées. Ces associations ont ainsi non seulement changé profondément la culture des hommes d'affaires, mais aussi celle de l'ensemble de l'Italie et, à terme, de l'Europe. C'est Josef Macek qui traduisait cette idée, assez commune chez les historiens des affaires, avec le plus de force :

« Ecco l'opinione della nascente età del denaro! Un uomo senza una lamina d'argento e d'oro perde persino il diritto alla propria umana esistenza! Leggendo questa esaltazione del denaro possiamo facilmente penetrare nel modo di pensare dei mercanti, degli artigiani, degli imprenditori e dei contadini del Rinascimento i quali, per lo splendore di una moneta d'oro, erano capaci di procedere senza pietà, senza riguardo del prossimo. Giovanni Morelli, mercante fiorentino dell'inizio del XV secolo, vedeva nel denaro l'elemento principale della morale. Consigliò ai figli di tenere in gran conto il denaro, adeguando ad esso le loro idee e la loro sincerità, i loro rapporti con la gente e con gli amici. Affermava poi: "Se se' ricco, ista contento comperare degli amici co' tuoi danari, se non ne puoi avere per altra via". Tutto era in vendita per i mercanti e tutto si poteva comprare: l'onore, la verità e anche l'amicizia. In uno scritto italiano del XVI secolo si può addirittura leggere che il denaro è più prezioso del sangue perché anche se il sangue fuoriesce dalle vene di un uomo, egli può ancora guarire, ma se si priva l'uomo del denaro, lo si priva, d'un tratto, anche della vita »<sup>2</sup>.

La façon et les motifs de s'associer avec les autres connaissaient un changement radical. Le but n'était désormais plus le maintien de la tradition ou la gloire martiale, mais la quête d'enrichissement. L'évolution des techniques d'association s'est faite au moment même où se produisait ce changement de culture.

Les formes d'association entre marchands peuvent être observées du point de vue de leurs objectifs et de leurs moyens. Dans le cas des associations commerciales en Italie médiévale, deux formes légales ont été particulièrement notées. Il s'agit de la *commenda* et de la *compagnia*. De nombreuses variations en ont été observées, mais les grandes lignes interprétatives à leur sujet sont restées stables depuis quelques décennies.

La *commenda* est généralement présentée comme une association entre commanditaires et commandités. Le commanditaire avance les fonds nécessaires au voyage de commerce du commandité et se réserve en échange la meilleure part des

---

<sup>2</sup> Macek. *op. cit.*, p. 52.

profits, généralement comprise entre les deux tiers et les trois quarts. Renouard y voyait l'association d'un capitaliste et un commerçant voyageur désargenté : il établissait une distinction entre deux types d'associations généralement nommées *commenda* par les autres historiens :

« La société conclue entre un capitaliste qui fournit tout le capital sans se déplacer et un commerçant qui se déplace sans rien apporter du capital, appelée généralement commande et la société conclue entre un capitaliste qui fournit la fraction la plus importante du capital sans se déplacer et un commerçant qui, outre son activité, apporte une partie, la moindre du capital social ; ce deuxième type de société porte à Venise le nom de *colleganza*, à Gênes celui de la société maritime, *societas maris* »<sup>3</sup>.

Les contrats ne portent que sur un seul et unique voyage.

Un débat fondamental concernant la *commenda* est celui portant sur le type de relation entre associés. On s'est demandé si les deux partenaires étaient égaux ou si le partenaire investisseur exploitait le voyageur en lui faisant encourir l'essentiel des risques du voyage. Roberto S. Lopez notait que le commanditaire d'un contrat pouvait fort bien être le commandité d'un autre. Pour cette raison, il en concluait à un rapport équilibré entre les deux parties.

Yves Renouard reliait ce type d'association aux cités maritimes. L'origine en reste incertaine. On note des similitudes avec des contrats de marchands voyageurs arabes, juifs ou grecs, mais les sources associent généralement la *commenda* à la *societas navis* des Romains. Un des historiens qui a le plus défendu la thèse de l'influence arabe sur la *commenda* a été, pendant les années 1960 et 1970, le spécialiste de l'histoire économique du monde arabe médiéval, Abraham Udovitch<sup>4</sup>. Même un historien mettant surtout l'accent sur l'influence romaine, John Pryor, se sentait obligé de reconnaître une influence arabe<sup>5</sup>. Il reste donc probable que la *commenda* soit une adaptation italienne d'un système associatif fort ancien en Méditerranée.

<sup>3</sup> Renouard. *Les hommes d'affaires...*, p. 44.

<sup>4</sup> Abraham L. Udovitch. « At the Origins of Western Commenda : Islam, Israel, Byzantium? » dans *Speculum*, vol. 37, 1962, p. 198-207.

<sup>5</sup> John. H. Pryor. « The Origins of the Commenda Contract » dans *Speculum*, vol. 52, n°1, 1977, p. 5-37.

La *compagnia* présente pour les historiens un caractère original beaucoup plus marqué. Il s'agit d'une mise en commun des avoirs des compagnons dans le but de les faire prospérer. S'il ne s'agit pas d'un modèle d'association spécifique aux hommes d'affaires (on peut trouver des *compagnie* d'artistes ou d'amis solidaires), il n'empêche qu'elle a donné accès à des capitaux autrement plus importants pour le commerce. Ce type d'association provient de la Toscane et s'est développé au XIII<sup>e</sup> siècle avant de véritablement s'imposer au XIV<sup>e</sup> siècle. Ces *compagnie* étaient conçues pour durer quelques années, mais il n'est pas rare de les voir être renouvelées. Elles se basaient sur la responsabilité collective illimitée des membres. L'émergence des grandes banques florentines (Bardi, Peruzzi) est associée au modèle de la *compagnia*.

Renouard voyait dans la *compagnia* un modèle d'association essentiellement égalitaire où chaque partenaire avait une voix de valeur égale dans les décisions majeures. Il insistait aussi sur le caractère illimité de la responsabilité des associés, c'est-à-dire sur leur devoir de rembourser pleinement le débit de la compagnie à même leur bien personnel au cas où les actifs communs ne suffiraient pas. Ces *compagnie*, de plus, permettaient selon lui d'établir de nombreuses filiales dépendantes de la succursale centrale, généralement située à Florence. Des études plus récentes sur les communications entre associés logés dans des cités différentes ont cependant remis ce dernier point en question<sup>6</sup>. Elles illustrent la relative indépendance administrative des filiales à l'égard des maisons mères. Cette indépendance s'explique moins par le cadre légal, qui supposait une dépendance totale comme l'avait constaté Renouard, que par les longueurs et lenteurs des communications. Les employés d'une filiale pouvaient ainsi prendre de nombreuses

---

<sup>6</sup> Bernard Dourmec. « "Par Dieu écrivez plus souvent!" La lettre d'affaires à Venise à la fin du Moyen Âge » dans *La Circulation des nouvelles au Moyen Âge: XXIV<sup>e</sup> Congrès de la S.H.M.E.S. (Avignon, juin 1993)*. Rome, École française de Rome, 1994, p. 99-109 ; Jérôme Hayez. « La gestion d'une relation épistolaire dans les milieux d'affaires toscans à la fin du Moyen Âge » dans *La Circulation des nouvelles au Moyen Âge: XXIV<sup>e</sup> Congrès de la S.H.M.E.S. (Avignon, juin 1993)*. Rome, École française de Rome, 1994, p. 63-84.

initiatives sans demander l'autorisation de la maison mère en invoquant l'urgence d'agir.

Renouard et Saponi ont beaucoup insisté sur les systèmes associatifs des hommes d'affaires du Moyen Âge. Il s'agissait encore une fois pour eux de démontrer le caractère moderne et capitaliste de ces hommes en opposition aux interprétations réductrices de Sombart. La recherche, cependant, a depuis présenté de nombreux hommes d'affaires agissants en solitaires. Un exemple déjà bien connu au début du XX<sup>e</sup> siècle est celui de Buonacorso Pitti, aventurier et joueur devenu homme d'affaires, dont les mémoires (erronément renommés *cronica* par l'éditeur) ont été publiés dès 1905<sup>7</sup>. Frederic Lane aussi, dans son étude sur Andrea Barbarigo, notait l'action solitaire de celui-ci :

« Among these large family units Andrea Barbarigo was a small independant operator. His business was an individual proprietorship. He participated in no formal or enduring partnerships; he employed no regular staff of salaried agents or employees. Although he could not attend to everything himself, the associations that he formed with other merchants were an occasion only and in law terminated automatically at the end of the occasion. »<sup>8</sup>

L'exemple le plus fort de cette réinterprétation du modèle associatif vient cependant de la biographie de Lippo di Fede del Sega par Charles-Marie de la Roncière. De la Roncière se permet d'ailleurs une analogie militaire qui illustre le caractère ordinaire d'hommes d'affaires comme del Sega par rapport à l'extraordinaire des grands succès qui avaient jusque-là surtout retenu l'attention : « sur l'offensive commerciale des Florentins, on n'avait jusqu'ici que le point de vue des généraux, Bardi, Peruzzi, Alberti, Del Bene. Voici enfin celui d'un subalterne »<sup>9</sup>. Cet exemple illustre aussi le fait que les hommes d'affaires florentins n'étaient pas complètement exempts de cet individualisme que Renouard et Lopez associaient surtout aux Génois.

Une autre question qui s'est posée est celle de la ressemblance entre une association d'affaires du Moyen Âge et des entreprises de l'ère industrielle. À ce

<sup>7</sup> Buonacorso Pitti. *Cronica*, con annotazioni, ristampata da A. Bacchi della Lega. Bologne, Romagnoli, 1905. 272 pages.

<sup>8</sup> Lane. *Andrea Barbarigo...*, p. 90.

<sup>9</sup> De la Roncière. *Un changeur florentin...*, p. 20.

sujet, les distinctions ont été très rapidement établies. Frederic Lane notait que la base des associations d'affaires modernes est la *corporation* (au sens anglais, et non français, du terme c'est-à-dire une personne morale issue du regroupement d'investisseurs unis par la volonté de faire fructifier leurs investissements) alors que c'était la famille en Italie du Moyen Âge<sup>10</sup>. L'association n'est donc pas anonyme. D'ailleurs, Renouard percevait les associations médiévales comme exigeant une responsabilité personnelle illimitée des partenaires là où une *corporation* n'exige qu'une responsabilité limitée, quand ce n'est pas une absence de responsabilité que dénoncent certains critiques. Les historiens ont d'ailleurs toujours lié les associations d'affaires médiévales à une personne ou à une famille et ne les ont jamais vues comme des personnes morales, au sens légal aujourd'hui en vigueur. La société par actions, à proprement parler, ne s'était développée, selon Henri Sée, qu'à partir du XVIII<sup>e</sup> siècle, quoiqu'elle trouve ses origines dans les associations médiévales :

« C'est aussi dès le moyen âge, en Italie surtout, qu'on voit apparaître des sociétés commerciales, annonçant les futures sociétés par actions, qui joueront un si grand rôle dans la genèse du capitalisme. Telle, la *société en commandite*, qui permet de donner une plus grande envergure aux opérations commerciales. Telle aussi, la *société en nom collectif*, qui se rattache peut-être à la communauté familiale. Quant aux sociétés par actions, elles ne se développeront véritablement qu'à partir du XVII<sup>e</sup> siècle »<sup>11</sup>.

La famille est perçue par nombre d'historiens comme le premier lieu de solidarité des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge. Cette solidarité ne porte pas sur les seules affaires, mais aussi sur des dimensions politiques et sociales. Yves Renouard disait ceci au sujet de l'importance de la famille dans la constitution de compagnies en Toscane :

« Dans un système commercial fondé sur l'association des capitaux de divers particuliers, la famille constitue le groupe naturel d'hommes d'affaires susceptibles d'avoir des intérêts communs, une confiance mutuelle et une bonne entente absolue. Toutes les compagnies florentines, et même toscanes, ont pour noyau la famille. Elles portent le nom dans le langage courant parce qu'un des chefs de cette famille est le directeur de la compagnie ; la marque de la compagnie, imprimée sur les marchandises et sur les livres, les lions des Acciaiuoli, les losanges des Bardi, les trois poires des Peruzzi, n'est souvent que la reproduction des armes de la famille dirigeante »<sup>12</sup>.

<sup>10</sup> Frederic Chapin Lane. « Family Partnership and Joint Ventures in the Venetian Republic » dans *Journal of Economic History*, vol. 4, n°2, 1944, p. 178.

<sup>11</sup> Sée. *op. cit.*, p. 26.

<sup>12</sup> Renouard. *Les hommes d'affaires...*, p. 150.

Jean-Claude Hocquet jugeait que la *colleganza* vénitienne permettait à un aîné de financer un cadet de sa famille et notait que les membres plus pauvres des familles marchandes étaient toujours présents dans les testaments des plus riches<sup>13</sup>.

Similairement, Dale Kent signalait ainsi l'importance de la famille chez les Medici :

« Family strength and loyalty were lifeblood of Florentine society, perhaps its highest ideal. The Medici were typical in the importance they accorded to these values, but they were archetypal, as in so many other ways, in the degree to which they succeeded in promoting the honor of their family and in preserving its memory for posterity through patronage »<sup>14</sup>

Ces historiens ne voyaient donc qu'un faible individualisme chez les hommes d'affaires et notaient que ceux-ci suivaient pour l'essentiel une éthique médiévale d'attachement à la famille.

Dans un article antérieur, Raymond de Roover avait d'ailleurs démontré que l'activité des Medici dans le change remontait à un parent éloigné de Cosimo de' Medici, parent qui aurait fondé la première véritable banque Medici et y aurait associé ou embauché le reste de la famille, laissant place à la création de nouvelles banques à son décès par les autres Medici ainsi formés au métier<sup>15</sup>. Roberta Mucciarelli, étudiant la *societas* des Tolomei de Sienne, notait elle aussi l'importance qu'y prenait l'unité familiale dans le domaine des affaires et bien au-delà :

« Una compagnia dunque che nasce tra gli anni Trenta e Quaranta del Duecento, quasi fisiologicamente in ambito familiare, ad opera di quattro fratelli figli di uno dei due costruttori del palatium, probabilmente già morto quando essi ne decidono la costituzione. I membri dell'azienda familiare vivono sotto lo stesso tetto, possiedono in comune una parte dei beni, tra cui proprio il palazzo simbolo della casata, hanno di conseguenza una fiducia illimitata gli uni negli altri: la *societas* Tolomei - ma non solo quella perché molte compagnie senesi della seconda metà del Duecento, come quelle dei Bonsignori o dei Salimbeni, trassero origine dalla famiglia - mostra insomma chiaramente quale fosse la matrice della compagnia del diritto senese, antenata della odierna società in nome collettivo di cui partecipava il carattere principale, vale dire il principio della responsabilità solidale e illimitata dei soci »<sup>16</sup>.

<sup>13</sup> Jean-Claude Hocquet. « Solidarités familiales et solidarités marchandes à Venise au XIV<sup>e</sup> siècle » dans *Les élites urbaines au Moyen Âge. XXVII<sup>e</sup> congrès de la SHMES (Rome, mai 1996)*. Paris, Publications de la Sorbonne/École française de Rome, 1997, p. 227-256.

<sup>14</sup> Dale Kent. *Cosimo de' Medici and the Florentine Renaissance. The Patron's Oeuvre*. New Haven, Yale University Press, 2000, p. 11.

<sup>15</sup> De Roover. « Gli antecedenti del banco Mediceo... », p. 3-13.

<sup>16</sup> Roberta Mucciarelli. « Un caso di emigrazione mercantile : i Tolomei di Siena » dans *Demografia e società nell'Italia medievale (secoli IX-XIV)*. op. cit., p. 476-477.

Plusieurs auteurs, parmi lesquels David Herlihy, ont également perçu ce passage de l'oeuvre de Leon Battista Alberti comme représentatif de l'idéal familial marchand italien ou, à tout le moins Florentin : «Vorrei tutti i miei albergassero sotto un medesimo tetto, a uno medesimo fuoco si scaldassono, a una medesima mensa sedesseno»<sup>17</sup>. Richard Goldthwaite signalait cependant les difficultés que la transmission d'une habitation commune à l'ensemble de la famille pouvait occasionner aux générations successives d'occupants :

« In the division of estates, therefore, a family palace could present very special problems. At the same time that there was a tendency for heirs to divide all wealth and to establish independent living arrangements there were pressures to maintain the family residence as a prestigious property that rightfully should belong to them all. It was in fact not infrequent that a testator declared his palace indivisible ("per non diviso") and inalienable. In cases where such strictures were observed the palace could remain the shared property of heirs even beyond one generation, and ownership could thus be fractured into a number of shares. In this way after a couple of generations a palace could become hopelessly divided and would have to be sold. When in 1311 the Strozzi bought two 1/18, two 1/36, and one 1/4 shares of the same house, each segment was acquired from a different member of the Mazinghi family; and in 1326 the Strozzi bought another 1/4 share »<sup>18</sup>.

Ainsi, le passage du temps mettait à mal l'idéal d'unité familiale et rendait plus commode un nouvel individualisme symbolisé par la vente de la propriété familiale ancestrale aux profits d'habitations différentes propres aux différents propriétaires.

Yves Renouard croyait que les hommes d'affaires florentins ne se mariaient qu'avec des femmes de leur cité. Une étude plus récente de Maria Elisa Soldani a illustré l'existence d'unions familiales stratégiques avec des membres de milieux d'affaires indigènes en Catalogne au XV<sup>e</sup> siècle<sup>19</sup>. Cette étude ne cherchait cependant pas à savoir si cette attitude était en rupture ou en continuité par rapport aux politiques matrimoniales des siècles précédents. Elle nuance ainsi la position de Renouard sans totalement la rejeter.

<sup>17</sup> Cité dans Herlihy. «The Florentine Merchant Family...» *loc. cit.*, p. 194. Extrait de Leon Battista Alberti. *Libri della Famiglia*, vol. 3 dans *Opere volgari*. Édité par C Grayson, Bari, 1960, p. 191.

<sup>18</sup> Goldthwaite. «The Florentine Palace...». *loc. cit.*, p. 1000.

<sup>19</sup> Soldani. «Alleanze matrimoniali...». *loc. cit.*, p. 667-696.

Les alliances familiales, selon plusieurs, permettaient également l'ascension sociale des hommes d'affaires issus de milieux modestes ou, à tout le moins, populaires. Natalie Tomas disait ceci des mariages des Medici :

« Cosimo's mother Piccarda Bueri, who was from a noble lineage, married Giovanni di Bicci de' Medici at about the age of 18 in 1386, bringing with her a very substantial dowry for its day of 1500 florins. The Medici, who were prominent wealthy bankers and money lenders, drew even greater long-term advantage from Cosimo's marriage to Contessina Bardi which took place in about 1415. The marriage alliances between the brothers, Cosimo and Lorenzo di Giovanni de' Medici and the Bardi and Cavalcanti families respectively, gave the Medici access to much additional wealth and the prestige of noble blood. The very nobility of these lineages was, possibly, an early indicator of the Medici family's long-term ambition to connect themselves eventually through marriage with an older, non-Florentine, aristocracy »<sup>20</sup>.

Giuliano Pinto croyait observer ce phénomène à Sienne de façon plus précoce qu'ailleurs en Italie :

« We now know that the great merchant families did not descend from the ranks of the rural aristocracy, even less from the comital houses. They arose within the city walls[...] Their strong roots in the contado were not therefore inherited from previous generations, but the outcome of a deliberate choice; and the cultural models of the traditional aristocracy would have conditioned that choice. This is shown by the marriage relationships which soon bound these prominent urban families to the old nobility of the contado, and by the fact that the urban families not infrequently succeeded to the nobles' estates and seigneurial rights, or acted as intermediaries between the great dynasties of the territory and the commune of Siena »<sup>21</sup>.

Iris Origo aussi avançait qu'il devait y avoir une part de calcul chez Francesco Datini lorsqu'il décida de marier une jeune fille de noblesse désargentée florentine. Quant à Vittore Branca, il voyait dans ces alliances une forme de « raison des affaires » opposée aux sentiments :

« È questo l'aspetto più nuovo che il Boccaccio acutamente ritrae nel presentare quella classe potente e operosa : una società in cui i sentimenti, le passioni e le stesse leggi morali, civili, politiche rischiano di essere subordinate e dominate da questa "ragion di mercatura", ferrea e inesorabile come due secoli dopo sarà la "ragion di stato" »<sup>22</sup>.

Le mariage pour ces historiens est moins une histoire de coeur qu'une affaire presque comme les autres qui se négocie et qui a un prix. L'objectif en est l'avancement

<sup>20</sup> Natalie Tomas. *The Medici Women: Gender and Power in Renaissance Florence*. Aldershot (Angleterre)/Burlington (Vermont), Ashgate, 2003, p. 16.

<sup>21</sup> Pinto. « "Honour" and "Profit"... », p. 87.

<sup>22</sup> Vittore Branca. « L'epopea dei mercanti » dans *Boccaccio medievale e nuovi saggi sul Decameron*. Florence, Sansoni, 1981 [1956], p. 156.



social des familles des mariés et des futurs maris. Les unions sont donc largement basées sur les qualités économiques des conjoints bien plus que sur leurs sentiments.

## **b. Affaires, bourgeoisie et noblesse**

Plusieurs auteurs ont noté la précocité des rapports entre les membres de la noblesse en Italie avec les affaires. Les nobles se sont rapidement impliqués dans la pratique des affaires tant et si bien que, selon Roberto Sabatino Lopez, la distinction entre nobles et marchands est parfois difficile à établir :

« De fait, il est généralement malaisé, dans la documentation peu abondante des X<sup>e</sup> et XI<sup>e</sup> siècles, de reconnaître les anciens marchands ayant acheté des biens-fonds avec les profits du commerce. Ils étaient appelés “honorables” ou “nobles” par les nobles qui leur avaient vendu leurs domaines, en avaient investi l’argent dans des affaires commerciales et parfois épousé des filles de marchands. Dès le XII<sup>e</sup> siècle, ils étaient absorbés dans la classe des “magnats”, alors que tous les autres, y compris les riches de fraîche date, faisaient partie du “peuple”. Même cette distinction n’empêchait pas une collaboration économique et politique entre une classe et l’autre, beaucoup plus étroite que celle qui pouvait exister entre les nobles et les serfs dans les manoirs et dans bien des villes hors d’Italie. Il était, par conséquent, relativement facile pour l’ensemble de la population urbaine de renverser le seigneur de la ville ou d’acheter son départ, et d’instaurer un gouvernement communal sous la direction des magnats mais avec une certaine participation de tous les citoyens. Parce que les activités industrielles et commerciales étaient la préoccupation essentielle de tous les membres de la communauté, dirigeants compris, les États qui surgirent ainsi (les communes) orientèrent leur politique intérieure et extérieure vers la protection et la promotion des affaires avant tout »<sup>23</sup>.

Lopez se rapprochait ici de la thèse de Burckhardt selon laquelle ce mélange des classes sociales était propre à l’Italie et y avait donné naissance à la quête de ce qu’il nommait la gloire moderne, y voyant un trait du développement de l’individu, et à cet individualisme que plusieurs après lui ont associé à l’esprit mercantile :

« En dehors de l’Italie, les différentes classes de la société vivaient chacune à part, avec les avantages héréditaires qu’elles avaient conquis au Moyen Âge. La gloire politique des troubadours et des minnesängers, par exemple, n’existe que pour les chevaliers. En Italie, au contraire, toutes les classes sont égales devant la tyrannie ou devant la démocratie ; on y voit déjà poindre une société homogène qui a son point d’appui dans la littérature italienne et latine : il fallait ce terrain pour faire germer l’élément nouveau qui allait entrer dans la vie. Ajoutez à cela que les auteurs latins, que l’on commençait à étudier sérieusement, sont pleins de l’idée de gloire dont le système de référence, l’empire romain, qui revient sans cesse dans leurs écrits, s’impose à l’Italie comme un idéal vers lequel elle doit tendre. Par la suite, tout ce

<sup>23</sup> Lopez. *La révolution commerciale...*, p. 99-100.

que veulent, tout ce que font les Italiens est dominé par des aspirations inconnues au reste de l'Occident »<sup>24</sup>.

Cela dit, outre les alliances familiales, certains historiens, comme Enrico Fiumi, ont noté le rôle de l'apparat dans l'anoblissement des hommes d'affaires :

« L'immaginazione popolare si compiace di raffigurare nei costruttori delle poderose torri dugentesche uomini di origine nobile, mossi da sentimenti ideali e cavallereschi, estranei a tutto ciò che sapeva di bottega e di traffico. Tutte fantasie, che cominciarono a maturare nella mente dei poeti e cronisti trecenteschi, pervasi, qui come altrove, dall'ambizione di nobilitare le origini dei propri antenati e di quelli delle famiglie che dominavano la vita politica e sociale del loro tempo »<sup>25</sup>.

Selon Philip Jones, les hommes d'affaires, comme une bonne part de la société, étaient attirés par un certain idéal chevaleresque et nobiliaire comme le montraient leurs goûts littéraires :

« With society at large, they upheld the vulgar view of nobility as ancient lineage and riches. And in their cultural tastes as patrons, readers, and (not least) writers, they shared to the utmost, even when in 'popular' vein, the prevailing passion for chivalry. Their book collections, like those of feudal magnates, Bonacolsi or Gonzaga, included French romance. As much at least as aristocrats (not normally addicted even in Italy to creative writing), it was also bookish-minded merchants (albeit partly noble) who produced the national literature of romance[...] Whatever the authorship, courtly literature seems to have been written for a mainly bourgeois public. Certainly it was taken up most assiduously in the major commercial cities, Venice, Genoa, and the Tuscan capitals, especially Pisa and Florence (which included among its exports mistrels and troubadours), and, whatever the environment, it also set tone for all other genres »<sup>26</sup>.

Cette quête d'anoblissement par les marchands ne doit cependant pas faire oublier l'importance des différences culturelles qui démarquent la noblesse d'épée, feudataire, du nord des Alpes de l'homme d'affaires ou même du membre de la noblesse de robe, homme au demeurant souvent venu du commerce ou du droit. Un des traits les plus notables à ce niveau est la façon d'accéder aux statuts de *nobilis* et de *mercator*. Le *mercator* est essentiellement l'homme qui fait du commerce indépendamment de ses origines, ce que nous rappelle l'ascension sociale d'un

<sup>24</sup> Burckhardt. *op. cit.*, p. 67.

<sup>25</sup> Enrico Fiumi. « L'attività usuraria dei mercanti sangimignanesi nell'età comunale » dans *Archivio storico italiano*, vol. 119, n°430, 1961, p. 150.

<sup>26</sup> Jones. *The Italian City-State...*, p. 327.

Francesco Datini. À l'inverse, comme le rappelait Philippe Contamine, la noblesse est une affaire de sang et de naissance :

« Il reste que le mot *nobilitas* et le vocabulaire qui s'y rattache se réfèrent principalement à la gloire des ancêtres : il définit une qualité qu'un individu ne peut normalement acquérir mais qui découle de sa naissance. Cette qualité est transmise, selon les cas, par la mère ou par le père, chacun s'efforçant de mettre en valeur la meilleure des deux lignées. Il apparaît, d'autre part, que le mot *nobilis* est plus souvent accolé ou associé aux noms d'hommes et de femmes appartenant à la couche supérieure de l'aristocratie, depuis les princes territoriaux jusqu'aux seigneurs châtelains ou banaux, détenteurs du pouvoir de commander, de contraindre et de punir »<sup>27</sup>.

Le marchand, de plus, se démarque, en compagnie de l'artisan, du noble traditionnel par son caractère profondément, viscéralement même, urbain là où le dernier vit plutôt en campagne ou à la cour. On pourra noter ce que disait Aurelio Roncaglia à ce sujet :

« Gettiamo uno sguardo sulla società che ha espresso la letteratura cortese ed in essa è venuta rispecchiando, elaborando e idealizzando in forme esemplari il proprio costume e le proprie aspirazioni. Nello stesso termine cortese c'è un'indicazione precisa. *Cortese* sta a *corte* come *borghese* a *borgo*: la nascita e lo sviluppo della cortesia sono legati al fiorire delle corti feudali e signorili (di Francia e di Provenza anzitutto), come la nascita e lo sviluppo della borghesia a quello dei borghi, ossia delle nuove agglomerazioni artigiane e mercantili. Questo rapporto etimologico, dunque storico, tra *cortesia* e *corte* è ben presente alla coscienza di Dante, il quale ne trae spunto a sferzare le corti italiane del suo tempo »<sup>28</sup>.

Mais il y a plus. La noblesse d'épée fait de la guerre et du maniement des armes sa raison d'être là où le marchand voit ces activités comme un détournement de sa pratique des affaires. Aurelio Roncaglia, encore une fois, y voyait une des deux grandes sources, avec le mysticisme chrétien, de l'idéal courtois :

« L'altro filone di valori morali che viene assorbito nell'amore cortese è quello dell'etica guerriera cavalleresca. Entro la prospettiva tradizionale riassunta nella protasi del [*Orlando*] *Furioso*, "l'Armi e gli amori" sono accoppiati: la nozione di cortesia è inseparabile da quella di cavalleria. Di per sé il termine "cavalleria" esprime una nozione essenzialmente militare: il cavaliere è il combattente per eccellenza. Nei tempi ferrei della prima età feudale, tutta l'educazione del nobile è diretta a farne un guerriero. Una etica di fierezza bellicosa, in cui concorrono orgoglio di casta ed emulazione individuale, anima in questa fase la cavalleria. È quell'etica che si esprime nelle canzoni di gesta. Anche quando, con lo sviluppo d'una brillante vita di corte s'afferma il gusto dei pacifici trattenimenti e della galante mollezza, c'è pur sempre chi esorta l'aristocrazia laica a non venir meno a

<sup>27</sup> Philippe Contamine. « Introduction » dans *La noblesse au Moyen Âge XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Essais à la mémoire de Robert Boutruche*. Paris, Presses universitaires de France, 1976, p. 21.

<sup>28</sup> Aurelio Roncaglia. « Civiltà cortese e civiltà borghese nel medio evo » dans Vittore Branca (dir.). *Concetto, storia, miti e immagini del medio evo*. Florence, Sansoni, 1976, p. 271.

quelle che furono e restano le sue ragioni di vita. Si pensi all'impetuoso elogio della guerra intonato dal trovatore Bertran del Bornio »<sup>29</sup>.

On peut même dire, suivant Renée Doehaerd, bien que son commentaire ne porte que peu sur l'Italie malgré qu'il soit théoriquement consacré à l'ensemble de l'Europe, que le marchand est dans l'ensemble favorable à la paix et à la prospérité qui l'accompagne :

« La société anarchique du XI<sup>e</sup> siècle dans laquelle le conduit des marchands a pris naissance a été décrite. Cette institution a donc mis en présence deux protagonistes appartenant à des groupes sociaux distincts : d'une part, une classe militaire aux hiérarchies encore incertaines, bénéficiaire à des titres divers des fruits du travail de la masse paysanne et détentrice de surcroît de pouvoirs politiques - pouvoirs qui se cherchent une assise et s'expriment en fait plus par l'abus de pouvoir que par l'assomption de responsabilités ; d'autre part, une classe de marchands dont l'importance s'accroît dans diverses agglomérations tant par les services qu'ils rendent, par les richesses monétaires qu'ils manipulent, que par leur dynamisme et le statut nouveau qu'ils revendiquent auprès de ceux parmi les membres de la classe politique, qu'ils estiment en situation de l'imposer. Ce statut fait, on le sait, une large part au maintien de la paix : la ville protégera ses bourgeois sur son territoire ; son seigneur - car elle sera considérée comme le vassal du créateur de son statut nouveau - sera censé la défendre. Mais une fois sortis de ses murs, ses marchands seront menacés tant par les brigands de toute eau que par les bandes armées des seigneurs féodaux avides »<sup>30</sup>.

La situation juridique des deux groupes était également divergente. Le noble est essentiellement un vassal là où le marchand doit être un citoyen ou un sujet. La perception des impôts s'en ressent, le noble échappant aux réguliers impôts fonciers et droits de passage que le marchand doit acquitter. La vieille noblesse se faisait aussi remarquer par un goût pour les dépenses somptuaires qui fut longtemps étranger aux milieux d'affaires comme le notait Giuliano Pinto :

« Faced with their first great difficulties - both structural and conjunctural - the Sienese commercial aristocracy showed no resistance, nor any will to respond. A return to the land, in terms of vast landed estates and seigneurial rights, seems to have been totally congenial to their mental patterns and ideals. Did they perhaps see in it an assertion of identity against the ruling classes of neighbouring cities? A more or less conscious desire to stand out and to create an identity would indeed seem to explain 'archaic' behaviour among the Sienese Aristocracy: the large expenditure on clothes and banquets, the taste for ceremony and festival, the cult of courtesy, the fine facades (and they were only facades) of the patrician palaces, the grandiose and

<sup>29</sup> *Ibid.*, p. 283.

<sup>30</sup> Renée Doehaerd. « Féodalité et commerce. Remarques sur le conduit des marchands XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles » dans *La noblesse au Moyen Âge XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Essais à la mémoire de Robert Boutruche*. Paris, Presses universitaires de France, 1976, p. 204.

unrealistic architectural projects, and the strong spirit of faction (manifested in the peculiar local subdivision into Monti) »<sup>31</sup>.

On retrouve sensiblement le même constat, celui de l'importance de la largesse et de l'honneur, chez Roberto Sabatino Lopez qui note cependant que la valeur sociale associée à la largesse ne s'est jamais tout à fait estompée :

« Dans la structure théorique de la société féodale, il n'y avait guère de place pour une classe moyenne entre le prestige des hommes de prière et des seigneurs laïcs, et la bassesse des paysans, irremplaçables quoique dédaignés. Mieux valait encore être pauvre que marchand : les pauvres devaient hériter du Royaume des cieux et aider les riches dispensateurs d'aumônes à y entrer. Les marchands étaient affamés d'or, disait Rathier, l'évêque belge de Vérone. Ils étaient moins utiles que les paysans, qui nourrissaient la totalité de la population, disait Aelfric, l'abbé anglais d'Eynsham. Ils ne savaient pas ce que c'était que l'honneur, clamait Ramon Muntaner, le belliqueux aventurier catalan. La "largesse", qui consiste à répandre sa richesse dans des cadeaux et des dépenses ostentatoires, était l'une des vertus les plus honorées des sagas scandinaves, des poèmes et des romans de chevalerie. Bien sûr chaque code a ses exceptions, mais le préjugé existait au Xe siècle comme à l'âge d'Auguste, en Allemagne comme en Chine. Il n'est pas encore totalement dissipé de nos jours. Il fallut des gens hors du commun dans des circonstances exceptionnelles pour défier cette tradition et faire du commerce le front pionnier sinon le plus étendu, du moins celui qui, dans l'Occident médiéval, progressait le plus vite »<sup>32</sup>.

Daniel Waley, faisant appel à l'imagination du lecteur, signalait la crudité et la brutalité avec lesquelles les nobles pouvaient rappeler leur statut social aux gens du peuple autant par la magnificence que par l'usage de la violence :

« But the behaviour of the nobility is as important as their organisation. Again the modern reader must use his historical imagination to think away the polite compromises and innuendos of modern society and to summon up a world in which strength and pride ('the proud man's contumely) expressed themselves directly and brutally. He must think of men like the sixteenth-century nobles at Belluno who used to shout 'Take your hat off, dastard!' and to show their scorn for the multitude by writing on the walls *meccanici et plebei*. Their houses and clothing to some extent set the wealthy apart, as did their rural estates on which they and their families would spend the hot months of the year. Pisan legislation made allowance for citizens who lived for three months (from July to September inclusive) in the *distretto*, but Giovanni Villani remarks that Florentines who were 'rich, noble and well-off' spent as much as four months a year in the country 'and some more'. When Oberto Spinola attempted a coup d'état at Genoa in the early days of October (1265) he ordered his supporters to close the gates to keep rival nobles away from the city 'because he knew that all Genoese nobles were living out at their villas at that time, as was their habit' »<sup>33</sup>.

<sup>31</sup> Pinto. *loc. cit.*, p. 88.

<sup>32</sup> Lopez. *La révolution commerciale...*, p. 90.

<sup>33</sup> Waley. *op. cit.*, p. 166.

L'homme d'affaires de plus, comme on a pu le constater au chapitre consacré à l'éducation, attribuait une grande valeur à la capacité à lire, écrire et compter. Ce trait est bien moins commun chez l'ancienne noblesse d'épée, comme l'attestent généralement les spécialistes du plein Moyen Âge. Philippe Contamine notait d'ailleurs qu'en dépit des rapprochements réels entre les deux groupes sociaux, le sentiment de la différence dominait leurs rapports :

« Ajoutons qu'à côté des nobles reconnus comme tels il existait toute une frange d'aspirants à la noblesse : gens de guerre, de loi et de savoir, officiers et serviteurs du roi, des princes, voire de plus modestes seigneurs, paysans enrichis, bourgeois et marchands. Selon les cas, ces aspirants obtenaient ou non satisfaction. Inversement, de nombreux nobles et fils de nobles se virent contraints, par les circonstances économiques, de renoncer temporairement ou définitivement à leur état. D'où une situation mouvante, qui ne pouvait que favoriser la fluidité de ce groupe social. Mais cette fluidité demeurerait plus ou moins dissimulée, ce qui explique peut-être qu'en dépit d'un renouvellement assez rapide - on avance couramment que l'extinction des lignages était totale au bout de six générations en moyenne - les nobles aient eu le sentiment d'appartenir à un corps relativement immuable et en grande partie héréditaire. En d'autres termes, la conscience du changement était moindre que le changement lui-même »<sup>34</sup>.

Cette divergence des deux groupes a été particulièrement mise de l'avant par l'historiographie marxiste, comme en fait foi cet extrait de l'oeuvre de Josef Macek :

« La produzione di merci divenne cioè il presupposto fondamentale per lo sviluppo di rapporti capitalistici. Essa introduceva, soprattutto nella vita della società, un nuovo criterio di valori, il denaro, che portava a dissoluzione i rigidi rapporti feudali e costituiva la linfa vitale dell'ambiente feudale apparentemente immobile. È sufficiente ricordare a questo proposito le classiche affermazioni di Engels sul denaro che minò le rocche dei cavalieri più ancora della polvere da sparo e che fu una enorme pialla politica livellatrice della società, per capire cosa portava di nuovo con sé la produzione di merci »<sup>35</sup>.

La recherche sur la noblesse médiévale, cela dit, continue à se développer et à illustrer une plus grande complexité du sujet que ne pourrait le laisser penser une observation de la noblesse moderne<sup>36</sup>.

<sup>34</sup> Contamine. *loc. cit.*, p. 34-35.

<sup>35</sup> Macek. *op. cit.*, p. 18.

<sup>36</sup> Une étude de l'historiographie sur la noblesse peut être trouvée dans David Crouch. *The Birth of Nobility. Constructing Aristocracy in England and France 900-1300*. New York, Pearson/Longman, 2005. 361 pages ainsi que dans Timothy Reuter. « The medieval Nobility in Twentieth-Century Historiography » dans *Companion to Historiography...*, p. 177-202. Pour une étude générale de la noblesse, on pourra consulter Joseph Morsel. *L'aristocratie médiévale : la domination sociale en Occident, V<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle*. Paris, Armand Colin, 2004. 335 pages ainsi que Karl Ferdinand Werner. *Naissance de la noblesse : l'essor des élites politiques en Europe*. Paris, Fayard, 1998. 587 pages. Quelques articles récents sur la noblesse en Italie du Nord et sur son influence sur la société pourraient

Au final, un historien comme Michele Luzzati jugeait que la quête d'honneur par les mariages dans des familles nobles avait mené en Toscane, et plus particulièrement à Pise qu'il étudiait, à une fermeture sociale à partir du XV<sup>e</sup> siècle :

« Di matrimoni fra nobili e popolari si può parlare anche per il Duecento e il Trecento, e l'imitazione del genere di vita nobile da parte dei mercanti toscani del Trecento è fatto ben notissimo. Apparentemente dunque non si tratterebbe di fenomeni nuovi, ma la novità sta nell'utilizzazione politica, in senso conservatore e ai fini di una chiusura sociale - che, come abbiamo accennato, si indirizza probabilmente anche ad un mondo contadino in agitazione - dei caratteri nobili che vengono assunti come segno distintivo dai nuovi ceti dirigenti. I mercanti cedono ai nobili, più che loro ricchezze, le leve del potere, attraverso le quali le ricchezze si formano, e i nobili dividono con i mercanti le loro secolari prerogative, che una lunga tradizione, contro la quale si erano battuti i comuni popolari, indicava come unici legittimi titoli per accedere al potere. Intorno alla seconda metà del Quattrocento, in sostanza, maturano i tempi per una fusione organica tra famiglia mercantile e famiglia nobile che, diversamente che nel passato, diventa funzionale alle nuove strutture politiche e sociali che segnano la definitiva sconfitta di quel modello di mobilità sociale che è forse il maggior vanto della società cittadina e comunale toscana »<sup>37</sup>.

Philip Jones proposait un constat quelque peu similaire notant l'empressement des hommes d'affaires parvenus à imiter le mode de vie noble plutôt qu'à véritablement encourager un changement culturel profond :

---

servir de point de départ à une comparaison de la culture marchande et de la culture nobiliaire : Laurent Bolard. « "Pour sa gloire et sa postérité". Remarques sur la souveraineté princière dans l'Italie du XV<sup>e</sup> siècle » dans *Le Moyen Âge*, vol. 109, n°3-4, 2003, p. 545-561 ; Giovanni Ciccaglione. « Dal commune alla signoria? Lo spazio politico di Pisa nella prima metà del XIV secolo » dans *Bulletino dell'Istituto storico italiano per il Medio Evo*, vol. 109, n°1, 2007, p. 235-269 ; Dale Kent. « The power of the elites: family, patronage, and the state » dans John M. Najemy (dir.) *Italy in the Age of the Renaissance, 1300-1500*. Oxford, Oxford University Press, 2004, p. 165-183 ; Monique O'Connell. « The Venetian patriciate in the Mediterranean legal identity and lineage in fifteenth-century Venetian Crete » dans *Renaissance Quarterly*, vol. 57, n°2, 2004, p. 466-493 ; Giovanna Petti Balbi. « I Visconti di Genova: identità e funzioni dei Carmadino (secoli XI-XII) » dans *Archivio storico italiano*, vol. 158, n°586, 2000, p. 679-720. Quelques études qui traitent de la noblesse hors d'Italie méritent l'attention pour leurs approches thématiques : Brigitte Bedos-Rezak. « Medieval identity : a sign and a concept » dans *American Historical Review*, vol. 105, n°5, 2000, p. 1488-1533 ; Lucie Laroche. « Le vocabulaire social et les contours de la noblesse urbaine à la fin du Moyen Âge : l'exemple aixois » dans *Annales du Midi*, vol. 104, n°198, 1992, p. 163-173 ; Richard Goddard. *Lordship and medieval Urbanisation : Coventry, 1043-1355*. Rochester (New York), Bogdell Press, 2004. 330 pages ; Régine Le Jan. « La noblesse aux IX<sup>e</sup> et X<sup>e</sup> siècles : continuité et changements » dans *Femmes, pouvoir et société dans le haut Moyen Âge*. Paris, Picard, 2001, p. 190-203. Un rassemblement d'études pertinentes pourra être trouvé dans : Jacques Paviot et Jacques Verger (dir.). *Guerre, pouvoir et noblesse au Moyen Âge : mélanges en l'honneur de Philippe Contamine*. Paris, Presses de l'Université de Paris-Sorbonne, 2000. 691 pages.

<sup>37</sup> Michele Luzzati. « Famiglie nobili e famiglie mercantili a Pisa e in Toscana nel basso medioevo » dans *Rivista storica italiana*, vol. 86, n°3, 1974, p. 441-459.

« La cortesia aristocratica divenne una “cortesia borghese”, né solo a parole i “borghesi” coltivavano la *gentilezza*. Come è riconosciuto anche dai più dogmatici teorici dell’ “embourgeoisement”, essi si rivolsero con l’avidità dei *parvenus* all’imitazione in tutte le sue forme, buone o ignominiose, dello stile di vita nobiliare. Incuranti delle leggi antimagnatizie, vagheggiavano e prediligevano la dignità del cavalierato: una delle “cinque aleggere del mondo principali” (Paolo da Certaldo). Assunsero blasoni (con insegne non mercantili) e cognomi aristocratici, compilarono genealogie illustri e marzionalmente gloriose, e tramandarono le memorie della storia familiare in *ricordanze* domestiche. Ma soprattutto spesero il loro denaro e parte sempre maggiore del loro tempo “more nobilium” »<sup>38</sup>.

En cela, Jones s’opposait radicalement à une thèse ancienne voulant que la société médiévale ait donné naissance à une classe sociale bourgeoise qui aurait apporté des valeurs morales et culturelles foncièrement différentes de celles de l’aristocratie et de l’Église, posant ainsi les premiers jalons de la Renaissance et de la culture moderne. L’historien de l’art d’esprit romantique Henry Thode peut être considéré comme un des plus anciens et des plus radicaux tenants de cette ligne de pensée dans une thèse sur le rôle de François d’Assise publiée en 1885<sup>39</sup>. C’est en ces mots que Wallace Ferguson résumait cet élément central de la thèse de Thode :

« Thode found the origins of this movement in the rise of the burgher class. With considerable historical insight he depicted the burghers as a new element in medieval society, whose interests were necessarily antagonistic to the twin systems of feudalism and ecclesiastical hierarchy. Revolt against the emperor, the personification of feudalism, won for the Italian communes political and social freedom. Revolt against the Church led to the growth of heretical sects. Like many other Protestant historians, Thode saw in the Albigenses, Waldenses, and other heretical groups champions of religious freedom. He was more original, however, in his identification of the heresies with the struggle of the burgher class for “the free rights of the individual” against the “schematic generalizing division of mankind into free and unfree,” which was common to both feudalism and the hierarchical church. The rise of the bourgeoisie was thus a movement inherently dangerous to the church. It was saved for the Church and the Church was reformed to meet its demands by St. Francis and the work of his order »<sup>40</sup>.

La famille n’a cependant pas été considérée par tous comme une unité d’affaires systématique. On pourra encore se référer à de la Roncière qui établissait un cadre général en partant de del Segà : « le caractère familial des sociétés n’est pas un trait général, tant s’en faut. Il n’est attesté que pour la moitié des changeurs et, dans chaque carrière, l’association du changeur avec des parents n’est qu’un épisode

<sup>38</sup> Jones. « Economia e società... », p. 270-271.

<sup>39</sup> Henry Thode. *Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der Renaissance in Italien*. Berlin, G. Grote, 1885. 573 pages.

<sup>40</sup> Ferguson. *op. cit.*, p. 300.



momentané »<sup>41</sup>. Ann Crabb, au contraire, jugeait que seules deux entreprises importantes à Florence n'étaient pas basées sur la famille : celles de Datini et de Cosimo de' Medici. Elle expliquait cela ainsi :

« There were two well-known firms where kinsmen were relatively unimportant as partners and factors, that of the Medici and that of Francesco Datini, "the Merchant of Prato". However, these exceptions shed light on the broader rule that hiring was done on the basis of personal contacts. Unlike the Strozzi, the Medici had powerful political motives for broadening their contacts beyond kin - while not ignoring kin - because a wide-ranging clientele was necessary to preserve their political influence. Francesco Datini was a "new man," essentially without relatives, even lacking the sons and brothers most men would have had, but liked to refer to his partners as "brothers" and hired men and boys with whom he had personal relationship »<sup>42</sup>.

Richard Goldthwaite aussi se distinguait en avançant que l'importance de la famille dans les affaires avait été décroissante avec les siècles à cause des difficultés qu'elle pouvait engendrer :

« Nella seconda metà del Trecento, però, tali strutture erano assai deboli. Legami di natura economica fra parenti erano pochi, e nelle famiglie che sono stete studiate i rapporti economici appaiono talmente irregolari e variabili da far pensare che una vera struttura economica non esistesse più »<sup>43</sup>.

C'est donc, selon Goldthwaite, dans la seconde moitié du XIV<sup>e</sup> siècle que s'impose l'individualisme au détriment de l'unité familiale. L'individualisme qui, rappelons-le, était un élément fondamental de la Renaissance selon Burckhardt.

Josef Macek poussait encore plus loin puisqu'il voyait dans cette perte d'importance de l'unité familiale à la base des affaires le symptôme de la transition vers le capitalisme moderne marqué par la recherche du profit en lui-même et pour lui-même :

« Alcuni mercanti riuscirono ad attirare nel commercio anche depositi di denaro dall'estero (dalla Francia, dal Tirolo e da vescovi spagnoli) ed a moltiplicare in questo modo il loro capitale commerciale. Nascevano così i germi delle future società capitalistiche per azioni e delle società in accomandita. Nel commercio via mare e durante le navigazione queste società di mercanti venivano chiamate "colleganze"; nel commercio interno si chiamavano "commende". Ben presto accade che lo stesso possessore di denaro forse membro di più "società". Un doge veneziane, ad esempio, morto nel 1268, lasciò agli eredi 22.935 lire veneziane come

<sup>41</sup> De la Roncière. *Un changeur florentin...*, p. 76.

<sup>42</sup> Crabb. *The Strozzi of Florence...*, p. 141.

<sup>43</sup> Richard Goldthwaite. « Organizzazione economica e struttura familiare » dans *I ceti dirigenti nella Toscana tardo comunale. Atti del III convegno. Firenze, 5-7 dicembre 1980*. Florence, Papatere, 1983, p. 6.

dividendi di 132 società! Da molto tempo ormai il denaro era una merce con la quale si commerciava come con le spezie e i tessuti. Mentre all'inizio i membri delle commende e delle colleganze si conoscevano personalmente, gradualmente i loro rapporti si disumanizzarono e le stesse "società" assunsero il carattere di ditte e imprese nelle quali dominava un unico interesse: il massimo profitto»<sup>44</sup>.

On notera d'ailleurs que Macek voit le passage vers la société capitaliste, typiquement moderne, débiter dès la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, soit un siècle avant l'individualisme noté par Goldwaithe, élément également important de la modernité.

D'autres auteurs, tout en notant les bases familiales des entreprises, ont tenu à signaler leur forte décentralisation et la liberté dont y jouissaient les individus. Renato Bordone et Luisa Castellani, en étudiant les migrations d'hommes d'affaires d'Asti au XIII<sup>e</sup> siècle, percevaient bien une forme de solidarité familiale dans les affaires, mais ne la croyaient qu'assez limitée :

« Le "compagnie" astigiane erano sovente costituite da gruppi familiari i cui membri potevano avere più banchi in città e regioni diverse; benché all'apparenza sembrano organizzati al loro interno come le succursali delle grandi compagnie toscane, con uno (o più) magister, fattori e servitori, in realtà la struttura è molto diversa, in quanto ogni banco appare del tutto autonomo nella propria gestione e indipendente dagli altri tenutai della medesima famiglia. Sono infatti i singoli membri (individualmente o come gruppo ristretto di consanguinei - padre e figli, zio e nipoti - di una o più famiglie) a ottenere le concessioni necessarie e a partecipare agli utili della società, basata su un contratto temporaneo di commenda fra soci che vi contribuiscono per quote definite, in forma temporanea ed eventualmente rinnovabile anche con mutamento dei partecipanti »<sup>45</sup>.

Dans son étude de la branche de la banque des Riccardi basée à Londres pendant le règne d'Edward I (1239-1307), Richard Kauper concluait également à la relative indépendance des différentes branches des banques sur la base de la lenteur des communications :

« The very fact of slow communications among branches would lead us to expect that the Riccardi establishments in various countries had to have much freedom of action; and the correspondence between Lucca and London confirms the feeling that a rough equality existed between partners in these cities. "We have the same trust and faith in you," the Lucca partners wrote to London, "as we have in ourselves". If

<sup>44</sup> Macek. *op. cit.*, p. 55.

<sup>45</sup> Renato Bordone et Luisa Castellani. « "Migrazioni" di uomini d'affari nella seconda metà del duecento. Il caso dei Lombardi di Asti » dans *Demografia e società nell'Italia medievale (secoli IX-XIV)*. Cuneo, Società per gli Studi Storici della Provincia di Cuneo/Società Italiana di demografia Storica, 1994, p. 459-460.

the Riccardi in Lucca had a pre-eminence as the home branch, it was nonetheless not an absolute authority. They usually suggested or rebuked, but did not order »<sup>46</sup>.

Raymond de Roover notait tout de même, dans le cadre de la compagnie des Médicis, une certaine obséquiosité des facteurs à l'égard de leur employeur tout en notant l'existence concurrente de deux types de correspondances :

« The branch managers who were also junior partners were expected to report regularly in private letters (*lettere private*) to the head of the firm. The tone of these letters was that of someone writing to his superior and not to his equal. The senior partner was addressed with the words *Honorando e maggiore mio* ('my honorable senior'). This obsequious formula was not used in ordinary business letters (*lettere di compagnia*) even in those exchanged between the branches and the main office in Florence.

The contents of these *lettere di compagnia* are also quite different. The style is dry and matter of fact. They deal with bills of exchange drawn or accepted, consignments sent or received, memoranda for the bookkeeper, and so forth. The exchange rates are always quoted. The *lettere private*, on the contrary, have a personal touch and contain chiefly confidential information regarding the conduct of business, the personnel, the current political events, and even family affairs »<sup>47</sup>.

Cette question de la confiance nécessaire entre hommes d'affaires a été souvent soulevée. Une thèse suédoise récente insistait ainsi sur l'importance de la confiance dans les communications écrites et le réseautage entre hommes d'affaires :

« Communication in writing was not merely a mechanical exchange of information, but often also a psychological control process, and the direction of business operations in distant geographical territories required skill[...] Business transactions were carried out over wide distances, risking money and goods, and the weeks, even months, of waiting for information required a good deal of trust in the men involved in the operation »<sup>48</sup>.

Bernard Dourmec aussi notait que la correspondance visait au moins autant à soutenir la confiance des correspondants qu'à échanger des informations utiles. Les auteurs des épîtres mercantiles cherchaient à s'encourager face à l'incertitude, prévoir les tendances futures des marchés et, cela n'est pas négligeable, à mieux comprendre la

<sup>46</sup> Richard W. Kauper. *Bankers to the Crown. The Riccardi of Lucca and Edward I.* Princeton, Princeton University Press, 1973, p. 10-11.

<sup>47</sup> Raymond De Roover. *Money, Banking and Credit in Medieval Bruges. Italian Merchant-Bankers, Lombards and Money-Changers. A Study in the Origins of Banking.* Cambridge (Massachusetts), The Medieval Academy of America, 1948, p. 35-36.

<sup>48</sup> Gunnar Dahl. *Trade, Trust, and Networks. Commercial Culture in Late Medieval Italy.* Lund, Nordic Academic Press, 1998, p. 298.

culture et la mentalité des étrangers<sup>49</sup>. Cette étude des correspondances confirme ainsi l'ouverture des marchands sur le monde que percevait Dotson.

La question de la confiance entre partenaires était cependant loin d'être nouvelle et, déjà dans ces premiers travaux, Raymond de Roover l'avait abordée<sup>50</sup>. On le voit entre autres à ce passage de sa thèse sur la banque à Bruges :

« One more interesting fact should be brought out in connection with fictitious exchange. It was considered as foul play even by the merchants themselves. This attitude may seem strange but is easily explainable. Fictitious exchange violated the rules of the game that exchanges be contracted at current, or market, rates. In the opinion of the merchants any violation of this rule interfered with the free play of supply and demand »<sup>51</sup>.

Selon de Roover, donc, une forme d'éthique interne au métier existait. Alessandro Valori aussi, en étudiant la correspondance d'Alessandra Strozzi avec ses fils, concluait à l'importance de son image et de la confiance qu'elle inspirait pour les hommes d'affaires :

« Il credito, la credibilità, l'onestà, l'affidabilità, la capacità, la solvabilità, la sua copertura finanziaria, la sua rete di relazioni, sono per il mercante le condizioni primarie ed essenziali che possono metterlo in grado di mobilitare quelle risorse, quei beni e quei capitali di cui si sostanzia il suo lavoro : condizione stessa dell'apertura di un vero e proprio credito finanziario; la sua risorsa più preziosa, più indispensabile della stessa liquidità »<sup>52</sup>.

Un jugement similaire se retrouvait plus tard chez Lauro Martines qui estimait que les hommes d'affaires étaient très attachés, à tout le moins en public, à un certain code

<sup>49</sup> Dourmec. « "Par Dieu écrivez plus souvent!"... », p. 99.

<sup>50</sup> Raymond de Roover (1904-1972), comptable de formation et de métier, avait commencé à faire de l'histoire en amateur dans Belgique natale à la fin des années 1920. Remarqué par des spécialistes européens de l'histoire économique, dont Henri Pirenne avec qui il entretint une correspondance, il a ensuite obtenu une bourse d'études pour compléter une thèse de doctorat à l'Université Harvard peu avant le début de la Seconde Guerre mondiale. De Roover a fait carrière à l'Université de Chicago alors particulièrement connue pour son département d'économie dont plusieurs membres ont constitué l'école de Chicago axée sur une théorie néo-classique de l'économie. Son expérience réelle de la comptabilité en a fait un des historiens les plus réputés en ce domaine, quoiqu'il se soit aussi longuement interrogé sur l'attitude de l'Église médiévale face au commerce. Les études de Richard Goldwaithe et Julius Kirshner (De Roover. *Business, Banking... op. cit.*, p. 3-14 et 15-36) offrent d'excellentes introductions à sa vie et son oeuvre. Outre les oeuvres de Raymond de Roover citées ici, le lecteur québécois trouvera peut-être un charme particulier à *La pensée économique des scolastiques, doctrines et méthodes* (Montréal, Vrin, 1971. 105 pages), oeuvre issue d'une conférence prononcée, peu avant le décès de l'historien, à l'Université de Montréal et réflexion vivante sur la pensée économique médiévale, démontrant bien l'influence de celle-ci sur des auteurs plus modernes.

<sup>51</sup> De Roover. *Money, Banking and Credit in Medieval Bruges...*, p. 83.

<sup>52</sup> Valori. « "Da lui vienne..." » *loc. cit.*, p. 54.

d'honneur. Il estimait que l'attitude officielle de la communauté d'affaires florentine, tel qu'elle était exprimée dans les manuels et autres documents, condamnait les pratiques d'affaires déshonnêtes ou susceptibles de nuire à la réputation<sup>53</sup>.

Comme employeurs, les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge ont surtout eu à subir les critiques des historiens. On leur attribue une attitude peu sympathique à l'égard de leurs employés et une résolution à offrir la plus basse rémunération possible. Leur encadrement du temps de travail de leurs employés a été souligné par Jacques Le Goff :

« Quand s'organise un réseau commercial, le temps devient objet de mesure. La durée d'un voyage par mer ou par terre d'une place à une autre, le problème des prix qui, au cours d'une même opération commerciale, plus encore si le circuit se complique, haussent ou baissent, augmentent ou diminuent les bénéfices, la durée du travail artisanal et ouvrier, pour ce marchand qui est aussi presque toujours un donneur d'ouvrage - tout cela s'impose davantage à son attention, devient objet de réglementation de plus en plus précise »<sup>54</sup>.

Le Goff avançait même qu'en Italie, à partir du XIV<sup>e</sup> siècle, ce rapport des hommes d'affaires au temps était allé jusqu'à influencer la pensée ecclésiastique :

« Mais, dès la première moitié du XIV<sup>e</sup> siècle, le thème se précise, se dramatise. Perdre son temps devient un péché grave, un scandale spirituel. Sur le modèle de l'argent, par imitation du marchand, qui, en Italie au moins, devient un comptable du temps, une morale calculatrice, une piété avare se développent. Un des propagateurs les plus significatifs de cette spiritualité nouvelle est un prédicateur à la mode du début du XIV<sup>e</sup> siècle, le Dominicain pisan Domenico Cavalca, mort en 1342. Dans sa *Disciplina degli Spirituali*, il consacre deux chapitres à la *perte du temps* et au devoir de *conserver et tenir compte du temps*. À partir de considérations traditionnelles sur l'oisiveté, il parvient, à travers un vocabulaire de marchand (le temps perdu c'est pour lui le talent perdu de l'Évangile – le temps c'est déjà de l'argent), à toute une spiritualité de l'emploi calculé du temps. L'oisif qui perd son temps, ne le mesure pas, est semblable aux animaux, ne mérite pas d'être considéré comme un homme : *egli si pone in tale stato che è piu vile che quello delle bestie*. Ainsi naît un humanisme à base de temps bien calculé »<sup>55</sup>.

Ici, l'Église et l'employeur s'associeraient pour exiger toujours plus de travail et un meilleur rendement des hommes. Désormais, ceux-ci doivent répondre de leur emploi du temps de façon minutieuse, pour leur salut terrestre comme pour leur salut spirituel. On notera également la réponse à Weber qui ne voyait l'esprit du

<sup>53</sup> Martines. *The Social World...*, p. 26.

<sup>54</sup> Le Goff. «Au Moyen Âge : Temps de l'Église et temps du marchand... », p. 424.

<sup>55</sup> Jacques Le Goff. « Le temps du travail dans la "crise" du XIV<sup>e</sup> siècle : du temps médiéval au temps moderne » dans *Un autre Moyen Âge...*, p. 77.

capitalisme typiquement incarné que dans le *Times is money* de Benjamin Franklin : Le Goff trouve une réflexion de la même espèce déjà chez Cavalca et laisse ainsi entendre que l'esprit du capitalisme tel que défini par Weber était déjà bien présent en Italie au XIV<sup>e</sup> siècle.

Selon Philippe Jones, les employeurs jugeaient que leurs employés leur étaient redevables pour la possibilité de travailler qui leur était offerte et, en conséquence, ces employeurs se permettaient de mater violemment tout mouvement de protestation sociale : « In the relations of capital and labour the most articulate concept was the principle that workers should be thankful for their hire, and the most incendiary violence the action not of Luddite labourers but of punitive employers »<sup>56</sup>. S'il y avait violence dans les rapports entre classes, c'était donc le fait des employeurs et non des travailleurs ; la violence occasionnelle des travailleurs peut ainsi être comprise comme une réaction à la violence du capitalisme naissant. Même les lois, si on en croit Armando Saporì, étaient appliquées de façon asymétrique entre marchands et artisans puisqu'elles étaient strictement appliquées à l'égard des artisans tandis qu'elles n'avaient qu'un caractère formel pour les grands commerçants<sup>57</sup>. Iris Origo, quant à elle, consacrait quelques pages aux employeurs florentins et en venait à montrer Datini comme dur envers tous ses employés, même les plus fidèles :

« In all his long years of trade, there was only one man for whom he never had anything but praise: his first underling in Avignon, Boninsegna di Matteo, who rose to be his partner, and who, when Francesco went back to Tuscany, remained in charge of the Provençal branch for the rest of his life. He too, like Datini himself, had come to Avignon from Prato as a penniless apprentice – *humilis pauper et miserabile servus* – and, like him, had attempted to set up business in Provence. But – less fortunate or less shrewd – he had failed in all his ventures and had been obliged (after a period of imprisonment in the Pope's dungeons) to take service in Francesco's shop. [...] Yet even with him Datini appears to have indulged in some sharp practice, for, after his death, his mother sued him, demanding an examination of past accounts of the branch, and the Florentine courts awarded her no less than 1000 florins in damage »<sup>58</sup>!

<sup>56</sup> Jones. *The Italian City-State...*, p. 256.

<sup>57</sup> Saporì. *Le marchand italien au Moyen Âge. op. cit.*, p. XLVII.

<sup>58</sup> Origo. *The merchant of Prato. op. cit.*, p. 121.

Des interprétations d'influence marxiste, notamment celle de Josef Macek, ont de plus suggéré que l'effet des hommes d'affaires sur les conditions de travail des artisans ait été hautement négatif :

« I maestri tessitori concentrarono nelle loro manifatture un numero di lavoratori sempre più elevato e la produzione cominciò a basarsi in misura sempre maggiore sulla manodopera salariata. Il maestro tessitore, l'imprenditore, il mercante, divennero gradualmente le guide della manifattura decentrata, nella quale, sotto un unico comando, tutte le singole operazioni di lavoro si unificavano verso un obiettivo unitario. Fu il capitale mercantile l'artefice dell'unificazione della produzione tessile, un capitale mercantile che assoggettò gli artigiani fino allora indipendenti (tintori, cardatori, cimatori, tessitori, ecc.). Naturalmente le piccole manifatture non si sottomettevano volontariamente ai concorrenti più ricchi e potenti, ma cadavano vittime della brusca e spietata espansione. Negli scritti di un giurista fiorentino del XV secolo, troviamo delle lamentele contro i mercanti di lana, largamente forniti in denaro, perché solo di denaro si occupavano e non dell'anima. Questi mercanti fissavano i prezzi, rovinavano i piccoli produttori obbligandoli a vendere a credito e provocando così il loro immiserimento. Il numero delle manifatture indipendenti diminuiva, i piccoli artigiani s'impovertivano ed erano costretti a mettersi alle dipendenze dei mercanti e degli imprenditori. Basta dare uno sguardo alla storia della corporazione mercantile di Calimala o della corporazione tessile della Lana, per trovarsi di fronte ad una lotta accanita per la vita o per la morte, di pesci piccoli divorati da quelli più voraci. Il capitale mercantile era anche il solo in grado di costruire persino grandi manifatture centralizzate dove gli ex artigiani lavoravano a salario, come manodopera salariata (ad esempio le manifatture per la cardatura, quelle per l'appretto, la gualchiere e le tintorie). Gli imprenditori misero le mani persino sulla produzione delle macchine e degli strumenti di lavoro. Già nel XIV secolo, ad esempio, la corporazione tessile fiorentina si era impadronita sia della produzione dei telai sia di quella delle spazzole e dei pettini per la cardatura della lana »<sup>59</sup>.

Même le mode de paiement des employés, pour l'historien soviétique Viktor Rutenburg, était une façon de plus d'exploiter les travailleurs :

« Il segreto del basso costo del lavoro consisteva non soltanto nella sua limitazione diretta, ma anche nei sistemi di pagamento ; le paghe settimanali dei salariati venivano effettuate con monetine di bassa lega (*moneta salarii*). La sostanza economica e sociale di questo fenomeno consiste nel fatto che i padroni delle aziende manifatturiere incassano i benefici in fiorini d'oro di pieno valore, mentre i salariati di queste officine percepiscono la paga in monete di rame calanti ("quattriti et ogni monete di rame")<sup>60</sup>.

Les hommes d'affaires engrangeaient leurs profits en monnaie d'or, mais ne payaient leurs employés qu'en monnaie de basse valeur. Ils pouvaient ainsi profiter d'un taux de change avantageux entre les deux monnaies pour couper dans les salaires. La

<sup>59</sup> Macek. *op. cit.*, p. 13.

<sup>60</sup> Viktor Rutenburg. « La funzione sociale del denaro nel comune italiano » dans *Storia d'Italia. Economia naturale, economia monetaria*. Turin, Einaudi, 1983, p. 123.

politique monétaire de la Cité était donc conçue pour avantager les capitalistes dans leurs rapports avec leurs employés.

Les thèses de Macek et de Rutenburg se caractérisent par un refus total du capitalisme. Selon les deux auteurs, la naissance des milieux d'affaires a immédiatement conduit à l'exploitation des classes ouvrières. À leurs yeux donc, le constat de Engels selon lequel l'industrialisation avait entraîné une dégradation des conditions de vie des travailleurs était vrai<sup>61</sup>, mais en plus ils constataient l'aboutissement d'un système économique basé sur l'exploitation développé depuis la fin du Moyen Âge. Ces deux historiens, travaillant dans des pays socialistes, affirmaient ainsi l'impossibilité d'un capitalisme utile au bien commun de façon à appuyer les orientations économiques générales de leurs gouvernements.

Dans son étude des entreprises de Tommaso Spinelli, à l'opposé, William Caffero notait que les artisans avaient de bons revenus et n'étaient pas endettés face à leur employeur et réciproquement. Il notait une forte fidélité de ces artisans face à leur employeur<sup>62</sup>. Ce jugement rejoint largement celui qu'avait Raymond de Roover à l'égard de la compagnie des Alberti : « In dealing with their employees, the Alberti seem to have followed a policy of fairness. There were, of course, the usual troubles ; they are of a perennial nature and occur today as well as in the Middle Ages »<sup>63</sup>. En fait, plus loin dans le même article, de Roover donnait aux employeurs une justification pour contrôler sévèrement leurs employés :

« The Alberti, as we have seen, kept their factors well in hand. Even more notorious as a harsh and difficult employer is Francesco Datini: his subordinates did not dare transgress his orders and, as result, he was highly successful in his business career. On the other hand, it seems that a major cause of the downfall of the Medici bank lies in the fact that Francesco Sassetti, the general manager, relaxed his grip on the branch managers subject to his authority and that Lorenzo the Magnificent, the head of the firm, who understood little about business, relied too much on Sassetti's advice »<sup>64</sup>.

<sup>61</sup> Friedrich Engels. *La situation de la classe laborieuse en Angleterre : d'après les observations de l'auteur et des sources authentiques*. Trad. Gilbert Badia et Jean Frederic. Paris, Éditions sociales, 1960. 411 pages.

<sup>62</sup> Caffero. «The silk business...».

<sup>63</sup> De Roover. « The story of the Alberti Company... », p. 52.

<sup>64</sup> *Ibid.*, p. 75.



Roberto Sabatino Lopez jugeait que, sans les capitaux des hommes d'affaires, les artisans auraient des horizons bien plus limités et des outils peu appropriés à leur art. Selon lui, contrairement à ce qu'avancait Macek, le schéma marxiste d'appauvrissement des artisans aux profits des entrepreneurs, développé dans le cadre de la révolution industrielle, ne s'appliquait guère à la révolution commerciale :

« La révolution industrielle a si radicalement altéré le rapport entre commerce et industrie qu'il nous faut un certain effort pour nous rendre compte de l'importance cruciale du capital, du crédit, des relations et de l'initiative des marchands pour le développement des métiers du Moyen Âge. Comme son équivalent romain, l'artisanat médiéval ne pouvait sortir sans aide du cercle vicieux dont il était prisonnier : il produisait peu parce qu'il était insuffisamment mécanisé, et il n'amassait pas le capital nécessaire pour améliorer son outillage parce qu'il produisait peu. Sans doute aurait-il pu élargir ses opérations en se mettant à la tête d'une équipe et en cherchant des clients au-delà de son entourage immédiat ; mais où trouver le crédit pour le faire »<sup>65</sup>?

Selon Yves Renouard, enfin, la méfiance des employeurs envers leurs employés pouvait être tempérée lorsque ces derniers se révélaient particulièrement compétents. Les raisons qui poussaient les employeurs à garder un personnel peu stable relevaient surtout de la crainte de voir leurs employés développer des relations privilégiées avec les clients, relations qui pouvaient devenir défavorables aux intérêts de la compagnie et de ses dirigeants. Un employé très compétent et fiable pouvait cependant être un atout s'il était maintenu longtemps au même poste<sup>66</sup>.

Ce type de jugement sur la pratique des affaires au Moyen Âge reste cependant une rareté. Il n'en est pas moins notable que les principales défenses du traitement de leurs employés par les hommes d'affaires soient venues des États-Unis, le pays même qui s'est le plus fermement opposé au socialisme, au moment où les auteurs issus de pays socialistes en faisaient les critiques les plus sévères. Comme quoi le contexte de la guerre froide a laissé des traces jusque dans la recherche en histoire économique.

<sup>65</sup> Lopez. *La révolution commerciale...*, p. 171.

<sup>66</sup> Renouard, *Les hommes d'affaires...*, p. 127-128.

### c. Comptabilité, assurance et contrats

Un autre élément de la culture des milieux d'affaires réside dans les techniques utilisées par leurs membres pour assurer leur succès professionnel. Dans le cas des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge, ce qui a le plus marqué les historiens est leur habitude de tout noter ou presque. Cela se traduit dans leurs techniques comptables ainsi que dans l'utilisation qu'ils ont faite des contrats écrits. Les méthodes de limitation du risque, incarnées particulièrement par l'assurance, ont aussi retenu l'attention.

Ces techniques ont une grande importance dans l'histoire de la culture dans la mesure où elles indiquent le passage dans les milieux laïques d'une culture de l'oral à une culture de l'écrit. L'écrit devient désormais un mode de communication de plus en plus important et le contrat écrit devient plus fiable que la simple parole donnée. De plus, les nouvelles techniques administratives indiquent une volonté de rationaliser la pratique des affaires et de s'affranchir de l'empire du hasard et des forces dépassant l'entendement des hommes. L'introduction de ces techniques ouvre de plus la place à la pratique des affaires à bien plus grande échelle et change la façon de penser des hommes d'affaires, désormais de plus en plus à la recherche de chiffres, de documents administratifs et d'écrits pour prendre des décisions.

L'importance de la masse de documentation professionnelle et comptable laissée par les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge, en comparaison avec celle de leurs semblables du reste l'Europe médiévale, est un thème récurrent de l'historiographie. Armando Sapori le présentait ainsi :

« Se per i piccoli bottegai poteva essere sufficiente uno scarfaccio tenuto da loro o dal garzone, per tutti gli altri, e non erano pochi, doveva occorrere una ben diversa attrezzatura, e un sicuramente ampio corredo di cognizioni, sia per la mole dei loro affari, sia per la loro estensione, chè le molte succursali distavano non poco tra loro e dalla sede centrale : il che implicava una quantità enorme di carteggi, un saggio dei quali ci è offerto appunto dalla ricordata raccolta di lettere senesi, mentre altri numerosissimi, e non meno importanti, attendono di essere tratti dal secolare abbandono negli scaffali degli archivi e delle biblioteche »<sup>67</sup>.

<sup>67</sup> Sapori. «La cultura...» *loc. cit.*, p. 55.

Roberto Sabatino Lopez racontait à ses étudiants de l'Université Yale combien était grande la masse documentaire pour l'histoire économique de l'Italie médiévale et comment il était difficilement concevable de venir à bout de l'étudier. Jacob Burckhardt s'émerveillait similairement de la masse de documentation laissée à Venise et Florence :

« Un relevé de l'année 1422 nous fait connaître du même coup les soixante-douze comptoirs qui entourent le marché neuf, le chiffre du numéraire en circulation (2 millions de florins d'or), l'industrie alors nouvelle des fils d'or, les étoffes de soie, Philippe Brunellesco, qui exhume l'architecture antique, et Léonard Arétin, secrétaire de la République, qui ressuscite la littérature de la ville, qui n'était alors tourmentée par aucune agitation politique, et le bonheur de l'Italie, qui s'était débarrassée des mercenaires étrangers. La statistique de Venise, dont il a été parlé plus haut [le testament politique du doge Mocenigo], et qui date presque de la même année, nous révèle sans doute une opulence bien plus grande et un théâtre bien plus vaste ; c'est que depuis longtemps Venise couvre les mers de vaisseaux, tandis que Florence n'envoie sa première galère à Alexandrie qu'en 1422. Mais qui ne reconnaît pas dans le relevé florentin une pensée plus haute? De dix ans en dix ans nous trouvons des relevés de ce genre, et même des tableaux récapitulatifs, tandis qu'ailleurs on rencontre tout au plus quelques indications sommaires ».<sup>68</sup>

Raymond de Roover avait d'abord étudié l'histoire commerciale belge avant de se rediriger vers celle de l'Italie, en grande partie en raison de l'importance de la masse documentaire laissée par cette dernière. Philip Jones aussi notait l'importance acquise par l'écrit auprès des Italiens, indiquant l'arrivée d'une nouvelle forme de communication dans les affaires temporelles où la parole perd de son importance au profit de l'écrit plus fiable. C'était aussi pour Jones l'occasion de signaler la précocité des Italiens par rapport aux autres Européens en la matière en indiquant l'hostilité de ces derniers à l'égard de l'importance accordée à l'écrit par les Italiens et leur peu de confiance envers une parole donnée :

« Written records acquired a new value, not to say mystique. In Europe Italians (*Italici cauti*) came to be seen as a nation addicted to writing -or writing and oration- or to what, as they considered it, was the common-sense safeguard of record against human fallibility: 'Karta si face, perch'omo è fallace'. At the instance or initiative of public authorities, corporations, and the general population, vast quantities of documents started to accumulate, in Latin and the vernacular, on parchment or (increasingly during the thirteenth century) paper: state records, cartularies, accounts, letters, and other family memorials (*zibaldoni, libri segreti, ricordanze*), but most of all notarial instruments, hallowed parcels of *carta pubblica*, which from this time came to serve in this society as the unique warrant and authentication for acts of every conceivable kind, public, private, and intimately domestic, from wills, dowries, and emancipations to confidential contracts, hiring a concubine, restraining a man

<sup>68</sup> Burckhardt. *La civilisation de la Renaissance...*, p. 38-39.

from beating his wife or a merchant from exceeding a stated quota of love-affairs during absence abroad »<sup>69</sup>.

L'écrit, on le voit ici, s'insère désormais de plus en plus dans tous les aspects de la vie des hommes, dans leurs affaires d'argent comme dans leurs affaires de coeur. L'introduction du papier, en facilitant l'accès, contribue à ce changement. Il devient de plus en plus difficile de trouver un moment de la vie des hommes qui ne soit régi par le papier et l'écrit. Les hommes ont désormais une meilleure confiance à l'égard du papier qu'à l'égard de leurs semblables qu'ils savent faillibles.

L'exactitude des comptes a été une question de débat, d'abord portée vers la question de la modernité des hommes d'affaires italiens. Des comptes exacts indiqueraient l'affirmation de la pratique des affaires comme une véritable profession dotée de méthodes rigoureuses et d'une éthique professionnelle sérieuse. Au contraire, des comptes approximatifs signaleraient le maintien d'une négligence et d'un manque d'intérêt des hommes d'affaires pour leur métier. Selon Werner Sombart, on l'a noté plus tôt, la comptabilité médiévale était inexacte et, d'ailleurs, cherchait seulement à offrir des figures approximatives<sup>70</sup>. Selon Armando Sapori et Raymond de Roover, les erreurs ne sont que très rares et n'enlèvent rien à la volonté de développer une comptabilité aussi fiable que possible. La génération d'historiens arrivés dans la profession après la Seconde Guerre mondiale a au contraire repris l'idée de l'inexactitude des comptes médiévaux. Selon Christian Bec, la comptabilité médiévale est toute approximation. Là où le comptable du XX<sup>e</sup> (et du XXI<sup>e</sup>) siècle doit s'assurer que les comptes soient parfaitement justes, le comptable médiéval pouvait se contenter d'approximations voisines de la réalité. Pour les hommes qu'il étudiait, les nombres servaient souvent à exprimer leur étonnement devant des choses extraordinaires. Dans ces cas, c'était beaucoup plus la poésie du nombre que sa valeur mathématique qui importait<sup>71</sup>.

<sup>69</sup> Jones. *From Commune to Signoria...*, p. 156-157.

<sup>70</sup> Sombart. *Le bourgeois...*, p. 21.

<sup>71</sup> Bec. *Les marchands écrivains...*, p. 317.

De la comptabilité et du calcul commercial, nous avons retenu deux grands moments : l'adoption de la comptabilité à partie double et l'adoption des chiffres arabes. Ces deux moments ont fait l'objet de débats historiographiques intenses portant sur la rationalité et la modernité de la pratique des affaires en Italie médiévale. C'est l'importance particulière de ces débats qui justifient l'attention que nous leur accordons ici.

Le remplacement des nombres latins par les nombres arabes dans la comptabilité n'est pas une affaire de mince importance. Les nombres arabes permettent un calcul plus rapide et plus facile, surtout lorsqu'il s'agit de procéder à des opérations mathématiques impliquant des sommes importantes. De plus, ils facilitent l'utilisation des fractions en plus d'être plus faciles à lire. Le système décimal facilite de plus le calcul des multiplications et des divisions. L'adoption des nombres arabes dans la pratique des affaires serait donc l'indicateur d'une volonté d'organiser rigoureusement et efficacement la comptabilité, de façon à limiter les erreurs et de simplifier l'utilisation et la rédaction des documents comptables. Ils indiqueraient également, par conséquent, un plus grand sérieux accordé à la pratique des affaires. Sombart notait comme d'autres cette importation en Italie, mais avançait que le succès des nombres arabes avait été lent à venir :

« C'est encore l'Italie et, plus exactement, Florence, qui constitue le berceau du calcul commercial. Le *Liber Abbaci* de Leonardo Pisano, paru en 1202, pose les principes du calcul correct. L'apprentissage du calcul exact a demandé un temps assez long. C'est seulement au cours du XIII<sup>e</sup> siècle qu'ont été introduits et adoptés en Italie les chiffres arabes (dont la valeur est déterminée par la place que chacun d'eux occupe dans une série), sans lesquels le calcul rapide et exact nous paraît presque impossible. Mais nous apprenons qu'encore en 1299 l'emploi de ces chiffres était interdit aux membres de la corporation Calimala! Pour ce faire une idée de la lenteur avec laquelle l'art du calcul se répandait même en Italie, on n'a qu'à consulter l'*Introductorius liber qui et pulveris dicitur in mathematicam disciplinam* datant de la deuxième moitié du XIV<sup>e</sup> siècle et dont l'auteur se sert à la fois de chiffres arabes, de signes romains, de nombres symbolisés par les doigts et les articulations »<sup>72</sup>.

Selon Sombart, une comptabilité approximative reste donc la norme au Moyen Âge indiquant le peu d'importance accordée au perfectionnement de la pratique des affaires visant à maximiser la rentabilité des activités. Yves Renouard affirmait que

---

<sup>72</sup> Sombart. *Le bourgeois...*, p. 124.

les nombres arabes avaient connu un succès véritable et croissant, mais devait admettre que les nombres romains étaient restés la norme encore longtemps dans plusieurs organismes, dont les Arts florentins<sup>73</sup>. Pourtant, un spécialiste du Proche-Orient signalait que les nombres arabes n'avaient été utilisés par les marchands de cette région (en opposition aux savants) qu'après que les marchands d'Europe leur en aient démontré l'utilité :

« During the eleventh century numbers were rendered in Hebrew letters, and in later times also by Coptic (originally Greek) numerals, both of which do not lend themselves easily to arithmetical operations. As is well known, during the entire Middle Ages Arab numerals were used only by mathematicians in their scientific works, but not by Middle Eastern merchants until they learned the great technical merits of these numerals from the Europeans »<sup>74</sup>.

Grendler insistait sur l'influence du *Liber abbaci* de Leonardo Fibonacci sur les milieux marchands et sur la sympathie de ceux-ci face aux nombres arabes<sup>75</sup>. À l'inverse de Grendler, Ruggiero Romano jugeait que l'oeuvre de Fibonacci n'avait connu qu'un succès limité :

« Il fatto più grave è che queste contabilità erano tenute in numeri romani : era lo stesso linguaggio aritmetico ad essere per conseguenza deficiente. Vi sono, infatti, due maniere di calcolare: quella degli abachisti, con gli abachi e le palline di stagno, e quella degli algoritmisti, con inchiostro, penna e la conoscenza delle operazioni aritmetiche. Quest'ultimo metodo era stato già illustrato, nel XII-XIII secolo, dal Fibonacci, che ne aveva indicato tutti i vantaggi; ma la sua era rimasta opera di anticipazione, che non trovò piena applicazione che nel XVI-XVII secolo »<sup>76</sup>.

Lucia Travaini, étudiant des documents comptables, avançait que les nombres arabes servaient aux calculs et les nombres romains à exprimer les résultats finaux :

« Tornando agli aspetti di computo dei due documenti napoletani, vorrei sottolineare l'uso misto di numeri romani e numeri arabi in queste scritture : il numero totale delle varie monete è espresso in numeri romani, mentre il numero di 'mani' è espresso in parole (ottantacinque e ventinove) nella prima scrittura e in cifre arabe (85 e 29) nella seconda. Se ne deduce che i numeri arabi per le 'mani' erano necessari per agevolare la moltiplicazione per quattro, mentre i numeri romani, inadatti alle moltiplicazioni rapide, erano usati per il risultato. Questo sistema era seguito anche da Francesco Datini di Prato il quale usava numeri arabi dove voleva registrare tutta una serie di calcoli e non solo i risultati »<sup>77</sup>.

<sup>73</sup> Renouard. «Les hommes d'affaires italiens et l'avènement de la Renaissance» *loc. cit.*, p. 425.

<sup>74</sup> S. D. Goitein. *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*. Berkeley, University of California Press, 1967, vol. 1, p. 209.

<sup>75</sup> Grendler. *Schooling in Renaissance...*, p. 307.

<sup>76</sup> Ruggiero Romano. « Il mercante italiano tra Medioevo e Rinascimento » dans *Tra due crisi : l'Italia del Rinascimento*. Turin, Einaudi, 1971, p. 86-87

<sup>77</sup> Lucia Travaini. « Un sistema di conto poco conosciuto : la "mano da quattro" » dans *Revue numismatique* Vol. 153, 1998, p. 331.

L'utilisation de ce système par Datini laisse à penser qu'il était assez répandu.

Mais l'autre élément encore plus remarqué de cette comptabilité marchande est le développement de la partie double. Cependant, la seule définition de la comptabilité à partie double a été longue à former. Très sommairement, il s'agit d'un système comptable où les entrées et les sorties (ou revenus et dépenses) sont inscrites séparément dans des colonnes ou des pages distinctes. On mesure ainsi la marge des profits et pertes à la fin d'un exercice financier en soustrayant le total des dépenses encourues pendant l'exercice au total des revenus encaissés durant le même exercice. Ce système a l'avantage d'être plus simple à consulter qu'un système comptable où dépenses et revenus seraient entrés dans les livres pêle-mêle sans autre ordre que la chronologie. Cela est particulièrement vrai dans un cadre où le nombre et l'importance des transactions s'accroissent. On peut faire remonter une première tentative de description théorique véritablement influente à Fabio Besta<sup>78</sup>. Selon lui, on peut parler de comptabilité en partie double :

« “Quando in un mastro si accendono conti a due serie di componenti di un dato fondo (di valori), oggetto complesso di qualsivoglia sistema di scritture, e (quando) la misura mutabile di tal fondo si fa risultare” dalle variazioni “omogeneamente attribuite ai singoli componenti di ciascuna delle due serie” »<sup>79</sup>.

Il voyait cependant la partie double comme une parmi plusieurs formes d'écritures doubles qu'il expliquait en large en ces termes :

« Le forme caratteristiche della partita doppia sono parecchie. Primieramente in esse si ha sempre la scrittura doppia nella prima maniera da me descritta, cioè quella che ammette una prima serie di conti agli elementi reali, attivi e passivi, del fondo oggetto complesso al sistema di scritture e una seconda serie alle parti ideali [...] in essa la scrittura delle somme è sempre doppia e soltanto doppia. Poi nella partita doppia l'antitesi tra i conti derivati e i conti agli elementi reali si ottiene scrivendo in quelli le mutazioni attive in *avere* e le mutazioni in *dare*, e ponendo in questi le mutazioni attive in *dare* e le passive in *avere*. Inoltre tutti i conti assumono in tal metodo forme simili, spesso identiche, e si raccolgono in un solo registro, il mastro, che può constare di uno o di più volumi o essere anche a schede mobili. Infine, nella partita doppia ogni scrittura che si pone in un dato conto del mastro per affermare una mutazione rilevata nell'oggetto suo, oltre alla somma che ne indica il valore di conto, agli altri dati numerici che si reputano utili e a tutte le esplicazioni che possono giudicarsi giovevoli a chiarire la cagione, la natura e gli effetti di tali

<sup>78</sup> Fabio Besta. *La ragioneria*. Milan, Vallardi, 1922 [1909]. 3 Volumes.

<sup>79</sup> *Ibid.*, vol. 3, p. 1-2. cité dans Tommaso Zerbi. *Le origini della partita doppia*. Dott. Carlo Mazzorati, Milan, 1952, p. 11-12.

mutazioni, contiene il richiamo dell'altro conto o degli altri conti dove trovansi la scrittura o le scritture corrispondenti ed opposte ».

Selon Besta, la comptabilité à partie double doit ainsi contenir une rubrique pour les éléments « réels », c'est-à-dire les biens mobiliers et immobiliers, et une autre pour les éléments « idéaux » qui sont les transactions financières à proprement parler (argent, actions, obligations, intérêts).

Le système contient ensuite, comme nous l'avons décrit plus haut, une colonne pour les actifs ou les revenus (*avere*) et une colonne pour les passifs ou dépenses (*dare*). Un livre maître (*mastro*) regroupe les finances des divers livres dans lesquels le comptable peut avoir jugé plus pratique de fractionner ses comptes (par exemple, pour enlever à la raideur de l'analyse de Besta, un livre pour les biens mobiliers, un autre pour les biens immobiliers et un troisième pour les biens financiers). Les dates des transactions sont inscrites aux côtés des sommes qui y sont consacrées ainsi qu'un renvoi aux autres transactions s'y rapportant. Besta continue son explication :

« E simile richiamo si fa, non solo per mezzo di numeri di riferimento, cioè del numero o dei numeri del foglio o dei fogli del mastro in cui quel conto o quei conti sono allogati, ma ancora ponendo nel principio della scrittura, dopo la data, il titolo di quel conto, se è uno solo, o una voce che accenni a quei conti, se sono più, e facendo precedere quel titolo o questa voce, di solito *diversi*, della particella a o da una delle particelle *da o per*, secondo che la scrittura, e però il richiamo, si trova in *dare* o in *avere*. Talchè ogni scrittura porta cibo sè l'indicazione di due conti almeno, cioè di due *partite*: l'una è quella in cui si trova allogata; l'altra, la *contro-partita*, è il conto richiamo. Per questo ho potuto dire del tutto appropriato il nome di *partita doppia* dato al metodo. Con tutto ciò l'indicazione delle *contro-partite* non costituisce una condizione essenziale e caratteristica della *partita doppia*, e potrebbe sopprimersi senza togliere nulla all'indole sua e dei suoi conti. Lasciando di porre simile indicazione, si avrebbe la scrittura doppia a partita semplice del ROMANI, non essenzialmente diversa della *partita doppia* »<sup>80</sup>.

Chaque feuillet de compte et chaque entrée sont numérotés de façon à faciliter la consultation. De plus, chaque entrée est accompagnée d'une note explicative et de la mention de la personne ou de l'institution avec laquelle la transaction a été faite. Le nom de cette personne ou institution est toujours précédé de la mention «de» (*da*) ou de la mention «pour» (*per*) de façon à rappeler au lecteur s'il consulte la rubrique des

---

<sup>80</sup> Besta. *op. cit.*, vol. 3, p. 61-62.



actifs ou des passifs. Il peut être utile, mais pas nécessaire, d'ajouter une contre-entrée (*contro-partite*) dans la colonne opposée, soit créer dans la colonne des passifs une référence à une entrée inscrite dans la colonne des actifs et vice-versa.

Tommaso Zerbi reprenait largement cette interprétation en présentant ainsi les grands traits de la partie double :

« a) l'aspetto cosiddetto numerario, in quanto il costo od il ricavo si presentano originariamente alle rilevazione sotto la specie rispettivamente di un uscita o di un'entrata di cassa, oppure del sorgere o dell'aumentare o del diminuire di debiti o di crediti numerari sostitutivi di variazioni di cassa;

b) l'aspetto cosiddetto lucrativo, per il quale, a prescindere dalla segmentazione della vita aziendale in esercizi amministrativi, le uscite o le entrate di valori numerari misurano rispettivamente componenti positivi o negativi di reddito »<sup>81</sup>

Raymond de Roover insistait sur deux éléments clés en plus de la définition de base de Zerbi généralement acceptée :

« I also believe that form and procedure are not completely devoid of significance and should not be entirely overlooked. One ought not to forget that there is no double entry without the observance of certain strict rules. A necessary prerequisite is that all transactions be recorded twice, once on the debit and once on the credit side. If this requirement is not fulfilled, there is, by definition, no double entry. This principle also involves the existence of an integrated system of accounts, both real and nominal, so that the books will balance in the end, record changes in the owner's equity and permit the determination of profit and loss »<sup>82</sup>.

Ce commentaire est important. Il mentionne que toute transaction doit être notée à la fois dans la colonne des débits et des crédits et, surtout, que les livres doivent balancer pour qu'il y ait comptabilité à partie double. Cela exige donc un grand soin apporté à l'exactitude des comptes et une méthode rigoureuse d'annotation des transactions. Son utilisation suppose donc une administration bien rôdée des affaires.

Même une fois acceptée l'existence d'une comptabilité à partie double dès le Moyen Âge, il restait à savoir si cette comptabilité était véritablement utilisée alors. Le recours à la comptabilité à partie double était-il une curiosité exceptionnelle ou s'agissait-il d'un mouvement répandu de rationalisation de l'activité économique?

<sup>81</sup> Zerbi. *op. cit.*, p. 18.

<sup>82</sup> Raymond de Roover. «The Development of Accounting prior to Luca Pacioli according to the Account Books of Medieval Merchants» dans *Business, Banking, and Economic Thought...*, p. 119.

Dans le premier cas, on pourrait conclure à la prévalence des formes médiévales d'activité économique. Le second cas, celui qui suppose une forte diffusion de la méthode, illustrerait la naissance du rationalisme économique. Plus important encore, la diffusion de la comptabilité à partie double indiquerait l'abandon d'une comptabilité de l'à peu près, axée sur la mémoire du marchand ou une comptabilité écrite sommaire, au bénéfice d'une rigueur administrative nécessaire au développement des affaires à grande échelle et des grandes organisations d'affaires, traits d'une modernité économique aux sources de la mondialisation. Pour Ruggiero Romano, elle n'était utilisée que par la minorité de très grands marchands alors que la majorité utilisait des méthodes moins poussées :

« In effetti, se ci si limita ad osservare le contabilità a partita doppia, non si incontrano che taluni mercanti, i più grandi, i più importanti, i più brillanti. Ma si ha ben il diritto di chiedere esattamente quale fosse il loro peso relativo nell'insieme del mondo mercantile. Ché vi sono gli altri, tutti i piccoli e medi mercanti, che sono troppo spesso dimenticati: tutti quelli che non impigano la contabilità a partita doppia; tutti quelli che non segnano i crediti sulla porta con del gesso... »<sup>83</sup>.

Frederic Lane aussi refusait de percevoir la comptabilité à partie double comme supérieure à toutes les autres, notant que la non-utilisation de cette méthode pouvait relever des préférences ou des besoins de l'homme d'affaires et non de ses seules connaissances, comme beaucoup d'historiens semblaient le supposer à ses yeux :

« Too frequently, surviving account books have been discussed as if they were all produced by the same individual at different stages of his education. The development of double entry or of stylistic features, such as the marks used to separate the debit from the credit entry in the journal, has dominated some histories of accounting. Differences among various sets of books have been interpreted in terms of the bookkeeper's knowledge or ignorance of methods which it is assumed he would have used if he had known them. The older surviving books to the business problems of the men who wrote them has usually been ignored, and necessarily so because the historians of accounting have not understood the business problems »<sup>84</sup>.

Ce jugement était partagé par Geoffrey Mills qui affirmait que les artisans et les marchands n'opérant que dans une seule ville ne pouvaient trouver que peu d'utilité à un système comptable sophistiqué puisqu'ils n'avaient qu'un nombre limité de clients qu'ils connaissaient bien. Ce sont les commerçants des grands centres qui ont besoin de la partie double. Ce sont donc les besoins économiques, ainsi que certaines

<sup>83</sup> Romano. «Il mercante italiano...», p. 88.

<sup>84</sup> Lane. *Andrea Barbarigo...*, p. 153.

particularités culturelles, de l'Italie du Nord qui expliquent l'invention et le perfectionnement de la comptabilité moderne<sup>85</sup>.

Florence Edler de Roover notait qu'Andrea Banchi, au XV<sup>e</sup> siècle à Florence, ne recourait pas à la comptabilité à partie double. Elle attribuait cela à la difficulté de calculer les coûts de la transformation des produits bruts en produits finis et avançait que cette difficulté devait retenir bien des hommes d'affaires oeuvrant dans la soie ou la laine de recourir à la partie double dans leur comptabilité<sup>86</sup>. Ces historiens mettaient ainsi en doute la valeur de la comptabilité à partie double comme indicateur de la modernité. Ils signalaient plutôt que le meilleur système comptable n'est pas nécessairement le plus raffiné, mais bien celui qui est le mieux adapté aux besoins particuliers de chacun.

L'assurance, sa nature et sa fonction ont elles aussi fait l'objet de débats. Une des principales questions à ce sujet était celle de l'esprit dans lequel les hommes d'affaires s'assuraient. S'agissait-il d'un calcul raisonné du risque ou plutôt d'une sorte de gageure? Plus important, on voulait s'ils sentaient l'empire des hommes sur le monde, comme l'ont fait les intellectuels de la Renaissance, ou s'ils ne s'en tenaient pas plutôt à l'idée plus proprement médiévale de la toute-puissance de Dieu et de l'intervention de celui-ci dans chacun des moments de la vie. Cela revenait à poser la question du rôle des hommes d'affaires dans l'avènement de la modernité.

Christian Bec croyait que le risque, à tout le moins en mer, était imprévisible au Moyen Âge, mais que pour les hommes d'affaires, il était utile de le signaler et de le formaliser, plus pour augmenter leur marge de profit que pour véritablement le circonscrire :

« Mais pourquoi les marchands accordent-ils une importance telle à la notion de fortune qu'ils lui font une place tant dans leurs écrits que dans leurs préoccupations

---

<sup>85</sup> Geoffrey T. Mills. « Early Accounting in Northern Italy : The Role of Commercial Development and the Printing Press in the Expansion of Double Entry in Genoa, Venice and Florence » dans *Banchi pubblici, banchi privati e monti di pietà nell'Europa preindustriale. Amministrazione, tecniche operative e ruoli economici. Atti del Convegno, Genova, 1-6 ottobre 1990*. Gênes, Società ligure di storia patria, 1991, p. 120.

<sup>86</sup> Edler de Roover. « Andrea Banchi... », p. 895.

quotidiennes? C'est d'abord, sans doute, parce que les affaires - Dante l'a bien vu - sont durant le Moyen Âge étroitement soumises à des accidents imprévisibles [...]. D'autre part, les *mercatores* accueillent d'autant plus volontiers la fortune qu'elle leur permet, au nom du risque, de légitimer après coup bénéfices élevés et pratiques usuraires »<sup>87</sup>

Ruggiero Romano aussi notait la difficulté aux yeux des hommes d'affaires du Moyen Âge de prévoir le risque et la part importante de forces incontrôlables et imprévisibles dans le succès des affaires :

« Che le assicurazioni siano esitite assai per tempo, non v'è dubbio! Ma, in realtà, ai loro inizi, esse assumevano molto più un caractère di complemento del nolo o d'un prestito o d'una specie di gioco d'azzardo, che il senso (che è poi specifico dell'assicurazione nel significato veramente moderno) di copertura d'un rischio. È lo stesso senso del rischio che, in realtà, è ancora assente nel Medioevo. E ciò, per la banalissima ragione que il rischio è sempre calcolato... V'è invece - e con ruolo importantissimo e perfino preponderante - il caso. Il rischio è un fatto umano e dunque si può lottare contro di esso; il caso, rientra nella sfera dei disegni di Dio. E non ci si può opporre a Dio. Al limite, lo si potrebbe anche ; ma non lo si deve. Di qui, certamente, l'opposizione alla stessa idea d'assicurazione ch'è dato riscontrare nella straordinaria figura di Franco Sacchetti, poeta, novellista, commentatore dei Vangeli e mercante il quale, verso il 1370, scriveva : "e l'uno mercante assicura il navilio dell'altro che Dio non può sicurare niuna cosa di questa vita; conciosiacosaché il pericolo è infinito; adunque nullo se non cosa infinita il può sicurare". Né si tratta d'un consiglio astratto. Non solo perché esso ci viene da un mercante ma perché più volte nelle corrispondenze mercantili troviamo delle istruzioni del tipo seguente: "E s'egli à [il corsivo è mio] buono passaggio di galea, manda senza sicurtà". E non si tratta certo d'une citation isolata »<sup>88</sup>.

En fait, dans un article sur la question de l'assurance, Jacques Heers estime que l'assurance terrestre n'a fait l'objet de contrats écrits qu'à partir du XV<sup>e</sup> siècle à Gênes probablement à cause d'une hostilité religieuse à l'égard d'une activité qui n'était pas considérée comme un vrai travail, mais aussi parce que l'assurance était perçue comme peu utile par les marchands et pouvait être couverte en partie par les prêts d'affaires<sup>89</sup>. Heers notait cependant que l'assurance avait connu un plus grand succès à Florence. Renée Doehaerd partageait le constat de Jacques Heers concernant le faible succès de l'assurance terrestre par rapport à l'assurance maritime. À ses yeux

<sup>87</sup> Bec. *Les marchands écrivains...*, p. 311.

<sup>88</sup> Romano. « Il mercante italiano... », p. 91-92. Les citations sont issues de F. Sacchetti, *I seconi evangelici, le lettere ed altri scritti inediti o rari*, a cura di O. Gigli, Firenze, 1871, p. 11. ET I. Origo. *Il mercante di Prato. Milano*, 1959, p. 12.

<sup>89</sup> Jacques Heers. « Le prix de l'assurance maritime à la fin du Moyen Âge » dans *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. XXXVII, 1959, p. 7-19.

cependant, cela était attribuable moins à une pensée religieuse ou sociale et plus à l'efficacité des protections offertes par les seigneurs féodaux :

« Il nous paraît évident que si l'assurance par terre, organisée à l'initiative de particuliers, marchands ou banquiers, n'a guère connu au Moyen Âge le large déploiement qui fut celui de l'assurance maritime, c'est que le conduit fonctionnait de manière suffisante et était donc crédible. La masse des privilèges décernés à cette occasion - privilèges qui ne s'obtenaient jamais gratuitement - en est une autre preuve »<sup>90</sup>.

Josef Macek jugeait tout au contraire que l'assurance avait connu une importance croissante jusqu'à devenir une spécialité, une profession, à part entière :

« Un'altra novità che fa la sua comparsa nel commercio dell'Italia rinascimentale, è il sistema delle assicurazioni. Contro i rischi della navigazione commerciale gli imprenditori cominciarono ad assicurarsi già a partire dalla fine del XIV secolo. Essi versavano presso speciali banche del denaro che, nel caso che il viaggio fosse riuscito, restava al banchiere e, in caso di disgrazia, obbligava i banchieri a pagare agli armatori un risarcimento di danni fino alla quota concordata prima della partenza. Troviamo nel XIV secolo dei contratti di assicurazione anche per il commercio di terraferma. Negli statuti della corporazione fiorentina di Calimal[a], per esempio, nel 1301 lo spedizioniere si assume, in cambio di un certo premio, l'assicurazione della merce in viaggio. Gradualmente l'operazione di assicurare divenne una professione indipendente nella quale si specializzarono varie case finanziarie »<sup>91</sup>.

Cependant, les succès limités de l'assurance proprement dite n'empêchent pas les historiens de noter des techniques de gestion du risque de la part des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge. La principale de ces techniques, la plus souvent mentionnée, réside dans la diversification des activités. Les mots de Normand Scott Brien Gras à ce sujet sont typiques de cette interprétation : « the sedentary merchant, sitting in his control room, planned to meet danger by diversification, but this diversification was to be in such a form that he could handle it. This means integration of functions »<sup>92</sup>.

À cette recherche rationnelle et pragmatique de la sécurité s'ajoutait la quête de garanties irrationnelles et surnaturelles contre les malheurs. Dieu, plusieurs

<sup>90</sup> Doehaerd. *loc. cit.*, p. 216-217.

<sup>91</sup> Macek. *op. cit.*, p. 57.

<sup>92</sup> Normad Scott Brien Gras. *Business and Capitalism ; an Introduction to Business History*. New York, F. S. Crofts & co., 1936, p. 75.

l'ont noté, était un partenaire et un protecteur particulièrement recherché des marchands. Les livres de comptes, lettres et journaux des hommes d'affaires débutent typiquement par une invocation à Dieu et parfois aussi à la Vierge ou aux Saints. De la Roncière le notait en ces termes :

« On entrevoit parfois, mais rarement, son attitude religieuse et sa piété. La marchandise n'éloigne pas de la foi et l'on sait que Dieu est le personnage le plus cité de certains livres de souvenirs : il l'est vingt-neuf fois dans le mémorial Sirigatti. L'invocation aux saints est également de rigueur, en tête des mémoriaux, à partir des années 1320. Mais jusque vers 1370, cette piété est plus professionnelle que personnelle »<sup>93</sup>.

Christian Bec notait similairement que Dieu jouait un grand rôle dans le commerce puisqu'il servait de garants aux actes passés entre marchands en plus d'être recherché comme l'indispensable protecteur de leurs entreprises. Cela permettait à Bec de déclarer que Dieu était en quelque sorte « l'intendant des fortunes marchandes »<sup>94</sup>. Vittore Branca aussi notait la recherche de la protection divine autant pour les affaires terrestres que pour l'au-delà :

« È una carità discesa in certo senso da una visione mercantile contrattuale. È proprio analoga a quella riflessa dalle famose partite intestate, per propiziazione, a "messer Domineddio", cioè alle elemosine, nei libri contabili delle compagnie, come abbiamo già visto. Ma è una pratica riferita sempre evangelicamente a Dio e ai suoi ministri, a una concezione sovranaturale della vita, con pieghe di sincera pietà e di vita religiosa - nonostante lo spiegato anticurialismo, anzi anticlericalismo, tradizionale in questi mercanti [...] assidua fino alla visita quotidiana in chiesa e all'esame di coscienza »<sup>95</sup>.

Les remarques de ce genre pourraient être additionnées encore longuement. On se contentera d'en signaler une dernière, de Marziano Guglielminetti :

« Ma poiché la presenza di Dio nei libri di "ricordanze" mercantili è per lo più evocata per scongiurare le avversità economiche, capaci di distruggere le ricchezze guadagnate, ci si potrebbe chiedere se succede anche così nella Cronica e se pure vi si determinata, per conseguenza, un acquisto d'interiorità, un incrinamento della misura storica ed autobiografica finora mantenutavi »<sup>96</sup>.

En somme, pour l'homme d'affaires, la meilleure garantie de sécurité résiderait en la protection divine. Cela ne veut pas dire que les techniques commerciales comme

<sup>93</sup> De la Roncière. *Un changeur florentin...*, p. 14.

<sup>94</sup> Bec. *op. cit.*, p. 276.

<sup>95</sup> Branca. « Ripiegamenti... », p. 171.

<sup>96</sup> Marziano Guglielminetti. *Memoria e scrittura. L'autobiografia da Dante a Cellini*. Turin, Einaudi, 1979, p. 250.

l'assurance sont inefficaces et sans valeur, mais bien que Dieu reste le meilleur des protecteurs auquel on peut adjoindre quelque aide temporelle. Les historiens qui notent cette importance de Dieu dans les affaires marchandes signalent ainsi les limites du rationalisme économique des hommes d'affaires italiens et la survivance de pratiques irrationnelles faisant appel à des forces dépassant l'entendement des hommes.

Armando Saponi a également interprété l'activité de Datini et des Medici comme instaurant les premières *holding companies* avant la lettre, de façon à répartir le risque de faillite en plusieurs unités indépendantes :

« Il Datini tenne egli pure la casa madre, che abbiamo visto, a Prato; ma costituì più compagnie per le attività da esplicare nelle varie sedi : compagnie ciascuna con compagni diversi, che per tal modo finivano per uniformare le direttive di massima alla volontà di lui Francesco di Marco, unico socio di tutte. Questo è un momento importante nella storia della evoluzione della società commerciale, che avrà per sbocco la "holding company" realizzata dai Medici, i mercanti-banchieri signori di Firenze »<sup>97</sup>.

Josef Macek, observant le même phénomène, y voyait cependant surtout l'ascension du profit maximal comme intérêt unique de l'homme d'affaires, comme on l'a déjà mentionné.

Saponi, par sa recherche de la première *holding company*, s'inscrivait dans un schéma de recherche du progrès dans la pratique des affaires, schéma longtemps suivi par l'historiographie. Raymond de Roover s'y inscrivait parfaitement bien lorsqu'il tâchait de retracer les origines de la comptabilité à partie double ainsi que la naissance de la banque. Ce schéma cependant est maintenant contesté, en particulier par des historiens qui veulent insister sur l'importance de la pratique des affaires hors d'Italie à cette époque, souvent perçue comme celle de la domination commerciale de l'Italie. Un bon exemple de cette remise en question réside dans une thèse récente de James Murray qui arguait l'importance de la pratique des affaires à Bruges sous toutes ses formes (il consacrait même un chapitre au commerce du sexe, ce qui illustre tout de même une perception assez sombre de la pratique des affaires) :

---

<sup>97</sup> Saponi. «Economia e morale alla fine del Trecento» dans *Studi di storia economica*, p. 162

« De Roover's vision is fundamentally flawed, however. Driven by a desire to find the "origins of modern banking," as well as a predisposition to emphasize Italian business techniques, he forced the medieval money profession into their various categories based on their proximity to mid-twentieth-century definitions of banking and finance. [...] all moneymen and women should properly be thought of as merchants first and money changers, pawnbrokers, hostellers, or bankers second. Moreover, rigid specialization and separation of tasks in the money business simply did not exist in fourteenth-century Bruges, despite comital and municipal legislation intended to impose them »<sup>98</sup>.

Dans les mots de Murray, Bruges devenait le berceau du capitalisme, ce qui était un renversement total des thèses de Raymond de Roover. Cette critique de la catégorisation très rigide des pratiques des affaires par Raymond de Roover avait déjà été faite, plus modérément il est vrai, par Yves Renouard :

« Le faisceau d'études que je viens d'analyser fait faire un grand pas en avant à notre connaissance des méthodes commerciales des hommes d'affaires du Moyen Âge. Peut-être les distinctions y sont-elles, pour la clarté de l'exposé, trop fortement marquée : on rencontre au XIV<sup>e</sup> siècle bien des hommes et des compagnies qui font simultanément diverses sortes de change et acceptent les dépôts. Peut-être M. de Roover a-t-il adopté trop entièrement, en matière de chèques, la rigide formule d'A.-P. Usher qui, contre Bensa, nie leur existence. Mais il paraît évident qu'à partir du point où les érudits et les techniciens, comme M. de Roover, ont poussé l'étude de la banque et des grands courants économiques et financiers à la fin du Moyen Âge, celle-ci ne pourra plus faire de progrès substantiels sans qu'aient été dressés les tableaux des variations chronologiques du cours des changes sur les diverses places et de la valeur réelle des diverses monnaies. Il y a là une oeuvre immense que peuvent seules entreprendre des équipes de chercheurs patronnés et dirigés par un organisme international : elle seule peut expliquer l'histoire économique et financière et bien des aspects de l'histoire politique des XIV<sup>e</sup>, XV<sup>e</sup> et XVI<sup>e</sup> siècles »<sup>99</sup>.

Cette remise en cause du schéma traditionnel de l'avancement des techniques commerciales est toujours en cours. Son succès futur est donc difficile à prévoir. On peut toutefois s'attendre à ce qu'il encourage un renouvellement de la recherche sur les milieux d'affaires du Moyen Âge de l'ensemble de l'Europe, ce qui ne peut être que positif pour un sujet encore mal connu en dehors d'un cercle relativement restreint de spécialistes.

D'autre part, une opinion plus ancienne veut que certains hommes d'affaires se soient aussi volontairement abstenus de participer à certaines grandes

<sup>98</sup> James M. Murray. *Bruges, Cradle of Capitalism, 1280-1390*. Cambridge, Cambridge University Press, 2005, p. 122-123.

<sup>99</sup> Renouard. «Affaires et hommes d'affaires dans l'Italie du Moyen Âge». *op. cit.*, p. 381.



affaires ou à certains grands partenariats pour éviter le risque. C'est à ce type d'attitude qu'Origo attribuait le succès de Datini en affaire :

« We may, however, hazard a surmise that Datini made his fortune, not so much by a series of brilliant *coups*, as by an infinitely patient accumulation of small profits – an avoidance of dangers, quite as much as seizure of opportunities. [...] His little trading-companies, unlike the greater ones, kept out of politics. He made no loans to king or prelates; he helped to finance no wars; he even – no easy matter at that time – had no share in party strife at home. The only credit he granted was to solid merchants like himself, to other trading-companies like his own. Thus, while he never attained a position equal to that of the heads of the great companies of his time – the Alberti or the Soderini, the Malabayla or the Guinigi – he was only affected indirectly, as any merchant must be, by politics and wars; he kept his vessel sailing through every storm »<sup>100</sup>.

Philip Jones notait de la même manière que les refus de princes à rembourser leurs dettes avaient donné naissance à des proverbes sur la nécessité d'éviter les grandes affaires et les hommes de cours : « the experiences passed into proverb, and made it maxim (whether obeyed or not) in Italian business circles to avoid loans to princes ('le grandi prestanze') and all intercourse with courtiers ('impicciar con uomini di corte') »<sup>101</sup>. Sur ce dernier conseil (« Nè t'impicciar con uomini di corte ») extrait de *Ricordo per chi passa in Inghilterra*, il faut noter un débat d'attribution. Si Saporì l'attribuait à un Giovanni de' Frescobaldi, banquier du roi d'Angleterre au XV<sup>e</sup> siècle, Luisa Avellini y voyait plutôt le conseil d'un médiocre marchand du XV<sup>e</sup> siècle :

« Crediamo che Giovanni Frescobaldi, grande banchiere, designato canonico di Salisbury, colmato dal re d'Inghilterra di onori e prebende, pur caduto in disgrazia, non avrebbe mai scritto *di vestir basso color, essere umile oppure fuggi le cure... né t'impicciar con uomini di corte*. Invece tutto l'andamento del sonetto ci spinge a considerare questi versi espressione propria di un uomo di condizione media, un mercante come molti altri che, esperto ormai nell'ambiente in cui si trova a operare, consiglia ai suoi pari un comportamento schivo, prudente, fatto di buon senso e amore della mediocrità »<sup>102</sup>.

Cette prudence pourrait indiquer une perte d'influence des hommes d'affaires italiens auprès des décideurs politiques étrangers dans le dernier siècle du Moyen Âge. Elle est en tout cas liée à la délicate situation d'étranger dont souffraient ces hommes et au

<sup>100</sup> Origo. *The merchant of Prato...*, p. 102-103.

<sup>101</sup> Jones. *The Italian City-State...*, p. 200.

<sup>102</sup> Luisa Avellini. «Artigianato in versi del secondo Quattrocento fiorentino: Giovanni Frescobaldi e la sua cerchia di corrispondenti» dans *La «memoria» dei mercatores. op. cit.*, p. 177-178.

caractère parfois capricieux des princes peu sensibles aux difficultés de la pratique des affaires.

Cet effort pour ne pas se faire remarquer et cet appel à la prudence viendraient du fait que le XV<sup>e</sup> siècle a souvent été interprété, en particulier pour Florence, comme une période de perte de goût du risque chez les hommes d'affaires. On pouvait déjà voir la formation de cette idée dans l'oeuvre de Werner Sombart :

« Mais cette suprématie capitaliste de Florence ne dure pas longtemps. Sans doute, l'amour et le don du calcul, la faculté d'organisation restent les mêmes ; et certains témoignages permettent de conclure qu'au cours du XVI<sup>e</sup> et du XVII<sup>e</sup> siècle ces qualités n'ont même fait que s'accroître. Mais c'est l'esprit d'entreprise qui subit un fléchissement »<sup>103</sup>.

Sombart jugeait que les hommes se mirent alors à préférer se retirer à la campagne et y vivre en seigneurs.

Cette idée d'une recherche de la sécurité par l'humilité et l'anonymat par les hommes d'affaires peut être opposée au caractère souvent jugé « progressiste » de la quête d'enrichissement. En effet, on a opposé la recherche de profit des hommes d'affaires à l'idéal de stabilité économique, de maintien des situations (*l'aurea mediocritas*), qui avait marqué les intellectuels de l'Empire romain tout comme les dirigeants des guildes (ou arts) du Moyen Âge. Roberto Sabatino Lopez insistait particulièrement sur cette opposition :

« Pour en revenir aux guildes artisanales proprement dites, elles atteignaient aisément leurs buts – la sécurité et l'équilibre – aussi longtemps qu'elles avaient un nombre stable de membres se répartissant un volume assez stable d'affaires. Elles pouvaient adapter leurs règlements à une croissance modérée et régulière, mais une croissance économique rapide les soumettait à une tension trop forte. Dans la mesure où elles ont réussi à régulariser la croissance sans l'arrêter, elles ont épargné à leurs membres les plus humbles les souffrances extrêmes qui étaient imposées aux bandes d'esclaves de l'Antiquité et aux ouvriers des usines de la première révolution industrielle. Mais leur politique de freinage tendit à maintenir l'ensemble de l'artisanat à un niveau économique plus proche de *l'aurea mediocritas* gréco-romaine que des escaliers roulants du capitalisme industriel contemporain »<sup>104</sup>.

<sup>103</sup> Sombart. *op. cit.*, p. 130.

<sup>104</sup> Lopez. *La révolution commerciale...* p.175-176.

C'était, selon lui, la recherche de profit des hommes d'affaires qui avait ouvert la voie à la croissance économique de la société européenne. Jones notait similairement l'absence de quête de croissance économique dans l'Antiquité :

« Anche l'Antichità, ellenistica e romana, - contrariamente all'opinione di Rostovzev e di altri, che avevano creduto di scorgervi, nell'economia, tratti essenzialmente "moderni"- mostrava tutte le note caratteristiche di una civiltà sottosviluppata: un'economia dualistica (come il sistema monetario) e prevalentemente agricola, squilibri clamorosi di ricchezze, assenza di un mercato di massa, preferenza per il lusso rispetto all'investimento produttivo, sottoproduzione cronica e paura delle carestie; e finalmente, a partire dal secolo I d. C., uno squilibrio malthusiano fra popolazione e produttività, che determinò il declino del tasso di natalità e diminuì le capacità di resistenza alle epidemie, alle guerre e alle invasioni. Proprio come nel Medioevo, in effetti »<sup>105</sup>.

On a également tenté d'associer cette quête de profit par les hommes d'affaires à la naissance de l'individualisme, l'affirmation de l'individu, que Jacob Burckhardt croyait trouver dans la Renaissance italienne. La recherche de l'enrichissement pour soi-même n'est-elle pas après tout un acte profondément individualiste? Le peu de souci de l'homme d'affaires à l'égard des autres, en dehors de ce qu'ils peuvent lui apporter, marquerait ainsi un fort individualisme. La richesse devient un moyen de se distinguer. Or, pour Burckhardt, c'est bien à se distinguer et à s'affirmer qu'aspiraient les hommes de la Renaissance. Les modes, les mots d'esprit, les fêtes seraient autant d'occasions de se démarquer, tout comme l'est l'enrichissement. Burckhardt lui-même cependant, comme le faisait remarquer Robert Klein en préface à la traduction du chef-d'oeuvre de celui-ci, ne s'est guère intéressé à cet aspect de la civilisation qu'il étudiait :

« Plusieurs lacunes, outre l'art, frappent en effet le lecteur d'aujourd'hui : il nous semble curieux qu'on puisse écrire une histoire (*Kulturgeschichte*) où manque à peu près complètement la technique et où il est tenu si peu compte des institutions, de l'économie, des métiers, de la vie des classes laborieuses. Burckhardt ne semble jamais avoir songé que l'on puisse interpréter avec une assez grande vraisemblance sa "naissance de l'individualisme" en fonction de l'opposition entre le capitalisme industriel ou financier et les anciennes corporations ; l'économie l'ennuyait et il ne voulait pas s'en occuper »<sup>106</sup>.

<sup>105</sup> Jones. « La storia economica... », p. 1494-1495.

<sup>106</sup> Robert Klein. « La Civilisation de la Renaissance aujourd'hui ». Postface à Burckhardt. *op. cit.*, p. 295.

Avant de reprocher à Burckhardt cet oubli qu'on percevrait aujourd'hui comme une négligence, on rappellera que l'intérêt des historiens pour les conditions matérielles et économiques de la vie des peuples ne s'est véritablement développé qu'avec l'affirmation d'une historiographie marxiste au XX<sup>e</sup> siècle. Cette curiosité a bien sûr depuis quitté les cercles proprement marxistes, mais on ne saurait négliger l'importance de cette idéologie dans le développement de l'histoire économique. Guy Bois le faisait remarquer en des termes très sentis dans l'article qu'il consacrait au marxisme dans l'encyclopédie de la nouvelle histoire :

« On remarquera d'abord que le marxisme a joué, très tôt, un rôle fécond dans ce renouveau méthodologique. Dans la mesure où il tend à une histoire "globale" ou "totale" qui doit saisir simultanément les différents aspects de la vie sociale (l'économique et le mental, le social et le politique), il a vocation, dès ses origines, à s'ouvrir sans restriction aux diverses sciences de l'homme. Conférant aux classes sociales et à leur lutte un rôle décisif, il porte plus d'intérêt aux structures qu'à l'événement superficiel, au collectif qu'à l'individuel, au quotidien qu'à l'accidentel. Quant aux méthodes quantitatives, faut-il rappeler que Marx en faisait déjà usage? Il n'est donc pas surprenant d'observer l'influence du marxisme dans le cheminement de l'"histoire nouvelle" et de l'observer jusque chez le chef de file de la New Economic History, Robert Fogel, dont la formation doit beaucoup au matérialisme historique »<sup>107</sup>.

De plus, comme le faisait remarquer Wallace Ferguson, Burckhardt était pleinement conscient des limites de ce qu'il qualifiait lui-même d'essai sur la culture de la Renaissance en Italie. L'histoire économique n'était qu'un de ces aspects à travailler qu'il avait lui-même signalé. Burckhardt n'avait qu'à peine effleuré l'histoire des idées et s'était peu intéressé à la philosophie et la métaphysique. Conscient des avancées dans le domaine des sciences naturelles, il confessait son ignorance des sciences et des découvertes récentes. Il avait fait peu de cas des traités théoriques des humanistes. Il avait bien eu l'intuition que la culture de la Renaissance devait être fondée sur la richesse et l'économie et savait que l'urbanisation s'était accompagnée d'une véritable révolution sociale. Ces intuitions ne se basaient par contre pas sur une étude systématique des structures sociale et économique de la Renaissance italienne<sup>108</sup>.

<sup>107</sup> Guy Bois. « Marxisme et histoire nouvelle » dans *La Nouvelle histoire*. Paris, CEPL, 1978, p. 379.

<sup>108</sup> Ferguson. *op. cit.*, p. 213.

Le même Ferguson insistait également pour rappeler que malgré ses défauts, l'oeuvre de Burckhardt était tout à fait fondatrice à la fois dans le domaine de la recherche sur la Renaissance italienne et dans le domaine plus vaste de l'histoire culturelle :

« Modern critics of Burckhardt are perhaps too prone to stress the motives that led to his idealization of the Renaissance and to explain its success in terms of its appeal to the desires and prejudices of the following generations. These are, indeed, of fundamental importance. But it must not be forgotten that Burckhardt was also an unusually gifted historian, a literary artist, and one of the most significant founders of modern *Kulturgeschichte*. *The Civilization of the Renaissance* was not only the decisive formulation of the modern conception of the Renaissance; it was also the first masterpiece in a new genre, and it carried conviction, in part at least, because of its intrinsic merits. Earlier essays in the history of civilization had been made by Voltaire, Winckelmann, the Romanticists, Guizot, Buckle, Riehl, Freytag, and others. Voltaire had stated the *desiderata* with his wonted clarity. But no one had come close to achievement of the ideal till Burckhardt. The influence of his example has extended far beyond the field of Renaissance historiography. To quote one of the most distinguished of present day historians of civilization [Huizinga], and no friendly critic of Burckhardt's Renaissance: "*Kulturgeschichte* today faces in many respect the task of freeing itself from Burckhardt, yet this does not in the least cloud his greatness or lessen the debt we owe him" »<sup>109</sup>.

#### d. Pensée économique

Une idée connexe à celle de l'idéal des hommes d'affaires face à leurs pratiques est celle de la réaction de la société face à ces mêmes pratiques. La question des réactions philosophiques et théologiques devant cette même activité est particulièrement intéressante. On ne pourra pas ici rendre pleinement compte de ce secteur de la recherche sur la pensée médiévale, mais quelques balises s'imposent<sup>110</sup>.

<sup>109</sup> *Ibid.*, p. 184-185.

<sup>110</sup> John W. Baldwin. « The Medieval Merchant before the Bar of Canon Law » dans *Papers of the Michigan Academy of Science, Arts, and Letters*. 1959, Vol. 44, p. 287-299 ; Oreste Bazzichi. *Alle radici del capitalismo. Medioevo e scienza economica*. Cantalupa (Turin), Effatà Editrice, 2003 174 pages (coll. « Polis & oikonomia », n°1) ; Giovanni Ceccarelli. *Il Gioco e il peccato. Economia e rischio nel Tardo Medioevo*. Bologne, Il Mulino, 2003. 448 pages (coll. « collana di storia dell'economia e del credito », n°12) ; Alejandro A. Chafuen. *Faith and Liberty. The Economic Thought of the Late Scholastics*. Lanham (Maryland), Lexington Books, 2003. 166 pages ; Raymond de Roover. « The Scholastic Attitude toward Trade and Entrepreneurship » dans *Business, Banking, and Economic Thought in Late Medieval and Early Modern Europe*. Chicago, University of Chicago Press, 1974, p. 336-345 ; Raymond de Roover. *San Bernardino of Siena and Sant'Antonino of Florence. The two great economic thinkers of the Middle Ages*. Boston, Baker Library, Harvard Graduate School of Business Administration, 1967. 46 pages ; Sombart. *op. cit.* ; Giacomo Todeschini. *I mercanti e il tempio. La società cristiana e il cricolo virtuoso della ricchezza fra Medioevo ed Età Moderna*.

L'attitude de l'Église face à la pratique des affaires est classiquement considérée comme hostile. On a déjà signalé comment Max Weber jugeait que même les formes les plus tolérantes de la théologie jugeaient la recherche du profit comme une activité moralement douteuse. Werner Sombart, déjà, y voyait des éléments plus positifs et, en substance, moins une hostilité au prêt à intérêt qu'une défense des investissements susceptibles de profiter à la société :

« Ce qui se dégage surtout de tout ce que les scolastiques italiens du bas moyen âge ont écrit sur les sujets économiques, c'est une profonde et sympathique compréhension de l'essor que la vie économique était en voie de prendre dans leur pays et à leur époque. Autrement dit, ce qui frappe chez eux plus particulièrement, c'est une profonde sympathie pour le capitalisme en général. Et cette sympathie est manifestement une des raisons pour lesquelles ils s'en étaient tenus aussi fermement à la doctrine canonique de l'usure. La prohibition du "prêt à intérêt" signifie dans la bouche des moralistes du XV<sup>e</sup> et du XVI<sup>e</sup> siècles (et nous traduisons leur pensée dans la terminologie technique de nos jours): vous ne devez pas empêcher l'argent de se transformer en capital »<sup>111</sup>.

Sapori et Renouard, cependant, faisaient peu de cas de cette remarque et notaient surtout sur le refus, comme on l'a déjà signalé, de certains marchands à cesser leurs activités commerciales, ou à tout le moins certaines formes de celles-ci (on pense en particulier au commerce des armes) avec les musulmans, dans les périodes où l'Église s'y opposait. Beaucoup d'auteurs ont d'ailleurs porté attention au passage du décret de Gratien selon lequel « *Homo mercator uix aut numquam potest Deo placere* » pour juger l'attitude de l'Église face au commerce. C'est Raymond de Roover qui a véritablement rappelé l'importance de certains penseurs ecclésiastiques, en particulier Thomas d'Aquin, Bernardin de Sienne (qu'il jugeait comme probablement le meilleur théoricien de l'économie du Moyen Âge parce que le plus proche à ses yeux de la théorie libérale classique d'Adam Smith, David Ricard, Thomas Malthus et autres) et Antonin de Florence, dans l'évolution d'une pensée économique chrétienne favorable au commerce. Selon lui, ces hommes d'Église cherchaient surtout à offrir un cadre moral à la pratique du commerce. La théorie du

---

Bologne, Il Mulino, 2002. 532 pages (coll. « collana di storia dell'economia e del credito », n°11) ; Weber. *op. cit.*

<sup>111</sup> Sombart. *op. cit.*, p. 235.

juste prix de Thomas d'Aquin aurait, à ses yeux, surtout visé à permettre une rétribution équitable des travailleurs et à favoriser la croissance à long terme. Son hostilité aux monopoles en ferait même un penseur fort influent sur le développement du libéralisme économique. Un auteur contemporain de Raymond de Roover, John Baldwin, établissait également une distinction entre Gratien et ses commentateurs, jugeant que ceux-ci, de commentaire en commentaire, en étaient venus à assouplir les positions du canoniste<sup>112</sup>.

Les études sur la pensée économique médiévale semblent prendre de l'importance depuis l'an 2000. Une jeune collection de l'éditeur Il Mulino, «Collana di Storia dell'Economia e del credito», financée par la Fondation du Monte di Bologna e Ravenna, une banque publique, semble particulièrement prometteuse en ce sens. On y notera particulièrement les contributions de Giacomo Todeschini<sup>113</sup> et Giovanni Ceccarelli<sup>114</sup>. Todeschini procède par thèmes (avoir, posséder, utiliser, restituer, donner, accumuler, investir et administrer) pour se pencher sur l'origine d'une pensée économique occidentale qui entraîne l'écart croissant de fortunes entre riches et pauvres. Ce système, selon lui, justifie l'appauvrissement effectif des groupes les plus pauvres par la foi en le marché. Todeschini cherche ainsi à comprendre le rapport de pouvoir nouveau que cela instaure dans la société :

« In particolare, è parsa, in questo libro, di particolare rilevanza la storia di come si venne generando, in Occidente, la nozione di bene comune economico, e, insieme, di comunità di mercato. In entrambi i casi, la “fede” reciproca e la convinzione di condividere uno specifico credo cristiano, sembrano avere avuto un forte rapporto con l'istituirsì di modi di pensare e definire interessi, profitti e utilità economiche, apparentemente estranei al terreno della religione e della morale. E, forse, non è superfluo domandarsi, in un'epoca di compiuta diffusione mondiale del modello economico occidentale, e tuttavia in un'epoca che ne vede la crisi nella crescita enorme delle povertà e nella degenerazione delle economie “liberiste”, come pure nella selvaggia dittatura multinazionale o transnazionale di alcuni gruppi economici, con quali linguaggi e con quali lessici questa economia occidentale abbia cominciato a parlare »<sup>115</sup>.

C'est là une des critiques les plus directes du néo-libéralisme économique qu'on ait pu rencontrer dans l'historiographie portant sur la pensée et la vie économique

<sup>112</sup> Baldwin. *loc. cit.*

<sup>113</sup> Todeschini. *op. cit.*

<sup>114</sup> Ceccarelli. *op. cit.*

<sup>115</sup> Todeschini. *op. cit.*, p. 10.

médiévales depuis plusieurs décennies. Ceccarelli, pour sa part, se penche plutôt sur la légitimation du risque et sur ses conséquences morales. Il aborde l'évolution de la pensée de l'interdiction de la prise de risque par les canonistes à la légitimation du risque calculé (excluant le jouant) au XV<sup>e</sup> siècle. Au passage, il traite de l'attitude de l'école thomiste et de l'école franciscaine, à laquelle il consacre deux chapitres, signe de plus de l'importance des Frères mineurs dans l'histoire de la pensée économique. Au centre de sa thèse se trouve l'idée que, contrairement à ce que prétendent certains auteurs modernes, la question du risque est bien plus une affaire de culture, de société et de droit que de science :

« Nella cultura occidentale una questione chiave è se e come si possano ricondurre i fenomeni aleatori entro gli schemi della razionalità e del controllo: dunque, come minimizzare il "rischio". Si è potuto comprendere, grazie a un dibattito fattosi particolarmente ricco negli ultimi tempi – e qui è opportuno ricordare almeno i contributi di Ulrich Beck e Mary Douglas -, quanto illusorio fosse il mito, tipico della modernità, che il sapere scientifico sia in grado di razionalizzare e, dunque, di controllare progressivamente tutto ciò che è casuale e imprevedibile. Dopo che negli ultimi tre secoli lo sforzo è stato quello di ridimensionarlo, il tema dell'alea è tornato al centro del dibattito. E così gli scienziati sociali hanno potuto mostrare come la definizione del rischio e la ricerca delle sue cause dipendono in modo rilevante da fattori culturali, giuridici, economici, morali e religiosi, più che dalle cognizioni scientifiche di una data società. È in questo senso che il pensiero medievale costituisce un punto di osservazione privilegiato per risalire alle radici dell'idea di alea che oggi prevale nel mondo occidentale »<sup>116</sup>.

Cecarelli, comme Todeschini, fait ici une attaque contre les prétentions scientifiques de certains courants d'analyse économique contemporains, en particulier le néo-libéralisme et, surtout dans le cas de Ceccarelli, le béhaviorisme économique<sup>117</sup>. Ils rappellent l'importance de l'histoire économique et de l'histoire de la pensée économique dans la compréhension de l'économie. Pour eux, l'économie n'est donc pas une science exacte, comme voudraient le croire certains économistes trop attachés à des modèles mathématiques parfois au déni de la réalité, mais un art qui laisse place à un certain à peu près et la mise en valeur de l'expérience historique. Todeschini

<sup>116</sup> Ceccarelli. *op. cit.*, p. 9.

<sup>117</sup> Le béhaviorisme économique introduit des notions de psychologies béhaviorienne (un courant de la psychologie qui ne s'intéresse qu'aux comportements et à la façon de les modifier par des récompenses et des punitions sans se pencher sur le cheminement intellectuel que les béhavioristes jugent impossible à mesurer scientifiquement et donc peu utile à étudier) dans la science économique désormais indifférente aux enjeux moraux de l'activité économique et toute occupée à créer des modèles statistiques pour prédire les comportements économiques. Un texte fondateur dans ce champ d'étude est Oskar Morgenstern et John von Neumann. *Theory of Games and Economic Behavior*. Princeton, Princeton University Press, 1944. 641 pages.



note de plus la dictature des multinationales sur les populations qu'entraîne le libéralisme économique, raison pour laquelle il parle bien d'économies « libérales » entre guillemets. C'est donc non seulement un appel à changer les outils d'analyse auquel procèdent ces deux historiens, mais aussi à une dénonciation de l'idéologie néo-libérale dominante.

Un travail plus étonnant nous provient de l'économiste argentin maintenant basé aux États-Unis Alejandro Chafuen<sup>118</sup>. Celui-ci tente de démontrer que le libéralisme économique à la façon de Friedrich von Hayek<sup>119</sup> n'est pas indissociable de la religion catholique en se basant sur quelques penseurs médiévaux, et plus particulièrement les franciscains Bernardin de Sienne et Jean Duns Scott, ainsi que sur des jésuites espagnols du XVI<sup>e</sup> siècle associés à l'école de Salamanque. Selon lui, la théorie du juste prix des penseurs catholiques qu'il étudie est très similaire à ce que les économistes appellent aujourd'hui la loi de l'offre et de la demande. La théorie du juste prix avancée par les penseurs économiques de l'Église affirme en effet que le marchand a le devoir moral d'offrir au producteur et au travailleur un prix suffisant pour leur produit qui permette à ceux-ci de faire vivre leur famille. Le marchand doit de la même façon éviter de profiter d'un avantage indu, tel un monopole, pour charger trop cher un produit de première nécessité aux consommateurs. La théorie de l'offre et de la demande ne fait qu'avancer que, dans une situation de concurrence idéale, les prix tendent à atteindre des seuils raisonnables pour tous. La parenté des deux théories ne doit cependant pas faire oublier que la première garde une dimension morale que la seconde rejette toute moralité pour justifier la quête du

---

<sup>118</sup> Chafuen. *op. cit.*

<sup>119</sup> L'économiste britannique d'origine autrichienne (1899-1992) est bien connu pour son hostilité à l'égard de toute forme d'intervention des gouvernements dans l'économie, sauf en ce qui a trait au maintien de l'ordre public, à la défense et à quelques protections élémentaires des travailleurs. Il défendait le libéralisme économique classique contre le keynésianisme, théorie économique dominante en Occident de 1945 à 1980, qui appelait à l'intervention de l'État dans l'économie de façon à stimuler la création d'emploi, stabiliser les fluctuations économiques et combattre les injustices les plus criantes. Son argument principal contre les interventions de l'État, en particulier de nature collectiviste, consistait à affirmer que chacune de celles-ci représentait un pas de plus vers le totalitarisme (*The Road to Serfdom*). Son oeuvre a été récompensée par les gouvernements de George Bush Sr. et Margaret Thatcher ainsi que par un prix de la Banque de Suède en sciences économiques en mémoire d'Alfred Nobel. Il s'est également fait remarquer en justifiant la dictature d'Augusto Pinochet comme meilleur moyen d'instaurer un gouvernement libéral qui pourrait ensuite restaurer la démocratie, abattue par le coup d'État contre la coalition de gauche dirigée par Salvador Allende.

profit maximal en supposant que la force presque magique du marché (ce qu'Adam Smith présentait comme la main invisible) va restaurer le nécessaire équilibre.

Une étude plus proprement théologique à ce sujet nous vient d'Oreste Bazzichi<sup>120</sup>. Celui-ci s'intéresse à l'influence des penseurs de la scolastique, et en particulier des franciscains, sur la pensée économique libérale. On notera cependant la faible importance de Saint François lui-même dans le développement de la pensée économique franciscaine. Bazzichi présente la pensée scolastique comme sympathique aux affaires à certaines conditions d'ordre moral. La conclusion de Bazzichi rappelle l'importante différence éthique entre la pensée économique scolastique et la théorie libérale et conclut en appelant à un retour d'une éthique humaniste dans les sociétés libérales, affirmant qu'il en va de leur survie :

« È necessario, comunque, essere consapevoli che di sicuro l'assenza di valori forti (dotati magari di prestigio derivante dal richiamo alla trascendenza) sui quali fondare l'identità comunitaria - e dunque per questa via anche quella dei singoli individui - è un punto debole reale delle società liberali. Questa considerazione rimanda ad un altro fenomeno - di carattere preminentemente culturale -, che consiste nel fatto che la combinazione di liberalismo e di progresso tecnico tende a rendere praticamente impossibile qualsiasi stabilità nella formazione dell'individuo. In ogni campo della vita i processi sociali e le tecniche di produzione hanno acquisito un ritmo così veloce, che ogni generazione finisce per essere un popolo nuovo, che vive in contesti totalmente diversi e svincolati da quelli della generazione che l'ha preceduta. Molto difficilmente il mercato è compatibile con la tradizione, che sente come un ostacolo all'innovazione. La rottura con i contesti del passato, l'allontanamento dagli scenari psico-socio-culturali ereditari, costituiscono altrettanti problemi che rappresentano una sorta di spina nel fianco delle società liberali.

Pertanto, se vorranno continuare ad esistere, dovranno, da un lato, riappropriarsi del patrimonio culturale etico-umanistico da cui sono nate, e dall'altro, preservare dall'influenza del mercato e della concorrenza determinati ambiti sociali più strettamente privati o personali »<sup>121</sup>.

On y voit également un appel au retour de l'étude de l'histoire de la pensée économique pour l'amélioration de l'économie politique. Bazzichi se place quelque peu dans la continuité de Fanfani dans sa critique du capitalisme à l'état pur. L'étude de l'histoire de la pensée économique sert ainsi, comme chez Todeschini et Ceccarelli, à critiquer la pensée économique aujourd'hui dominante. La critique, cependant, est beaucoup plus limitée. Elle n'appelle qu'au retour (ou à l'instauration)

---

<sup>120</sup> Bazzichi. *op. cit.*

<sup>121</sup> *Ibid.*, p. 151-152

de valeurs, essentiellement religieuses, dans l'activité économique là où Todeschini et Ceccarelli suggéraient la nécessité de repenser l'économie en profondeur. La préface qu'offre Flavio Felice, professeur spécialiste de la doctrine économique à l'Université pontificale du Latran au livre de Bazzichi, est bien indicative des limites de cette critique catholique :

« Nella tradizione cattolica, accanto al tomismo, esiste un'importante scuola di pensiero, quella francescana, che ha recato un contributo fondamentale all'analisi teorica dell'economia di mercato, di cui, peraltro, la scuola austriaca di economia può essere considerata, in qualche misura, continuatrice ed erede. Ad ogni modo, è necessario precisare che gli interpreti della scuola austriaca hanno espresso e continuano ad esprimere una visione agnostica, dunque indifferente al dato religioso. Ciò non toglie che gli elementi originali della loro riflessione, che hanno effettivamente rivoluzionato il *corpus* della dottrina economica, non possono essere storicamente compresi qualora si prescindano dall'elaborazione teorica di autori come San Bernardino da Siena, sant'Antonio da Firenze e frate Pietro di Giovanni Olivi che dedicarono la loro riflessione a concetti quali il valore, la moneta, il commercio, fino a giungere ad una definizione, per quanto in embrione, di capitale. Questa tradizione è proseguita grazie all'elaborazione dottrinale della tardoscolastica e si è innestata nel filone scozzese dell'illuminismo anglosassone »<sup>122</sup>.

Certains théoriciens laïques de la pratique des affaires ont également été étudiés, Leone Battista Alberti et Leonardo Bruni viennent spontanément à l'esprit, mais ceux-ci, aux fins de cette étude comme mentionné au premier chapitre, peuvent être associé plus à la Renaissance qu'au Moyen Âge. Nous ne ferons donc ici guère plus qu'enregistrer leur importance dans l'histoire de la pensée économique sans pousser plus avant. Quant au développement d'une pensée économique par des hommes d'affaires, on ne pourra guère ajouter à ce qui a déjà été écrit sauf pour rappeler, avec Jacques Le Goff, ce commentaire que Boccace (*Décameron*, II, 9) mettait dans la bouche du marchand Génois Bernarbò : « È comunque necessario - almeno per il periodo precedente - tenere ben presenti i limiti della cultura del mercante italiano e della sua attività letteraria. Nel Decameron il mercante Bernabò da Genova esclama: "Io son mercatante e non filosofo, e come mercatante risponderò..." »<sup>123</sup>. Le marchand préfère laisser à d'autres la réflexion philosophique. Ce n'est pas là son métier.

<sup>122</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>123</sup> Jacques Le Goff. « Alle origini del lavoro intellettuale in Italia. I problemi del rapporto fra letteratura, l'università e le professioni » dans *Letteratura italiana. Il letterato e le istituzioni*. Turin, Einaudi, 1982, p. 671.

## 4. Apports de l'histoire des femmes et de la biographie

Même à l'intérieur de livres et d'articles consacrés à l'histoire économique et sociale, on trouve des contributions importantes pour une meilleure compréhension de la culture de ces hommes d'affaires. À ce titre, trois approches historiographiques qu'on n'associerait pas *a priori* avec l'histoire culturelle ont donné des apports particulièrement notables : il s'agit de l'histoire des femmes, de la biographie et de la prosopographie familiale.

### a. Histoire des femmes

Il pourra paraître curieux de consacrer une partie d'une étude au sujet de la recherche sur les *hommes* d'affaires à l'histoire des femmes. Il est pourtant tout à fait nécessaire de mentionner l'apport de ce secteur de la recherche historiographique. La place qu'on laisse aux femmes dans la pratique d'une activité, en l'occurrence les affaires, relève autant de la culture de société que du droit. Il y a là un indicateur fort des valeurs d'une société et de sa façon de concevoir le monde. Il est à ce titre particulièrement intéressant de noter que des études sérieuses ont démontré une activité réelle des femmes dans les affaires. Cela indique qu'il peut être erroné d'assimiler la civilisation médiévale à certaines formes de misogynie plus modernes, surtout associées aux XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, prétendant exclure les femmes de toute activité économique en dehors du foyer familial.

L'histoire des femmes s'est développée à partir des années 1950. Elle s'est rapidement penchée sur la question de la place et du rôle des femmes dans les sociétés étudiées. C'est d'ailleurs ce qui peut la distinguer des *Gender Studies* américaines qui cherchent plutôt à comprendre la construction sociale des identités sexuées. Cette histoire des femmes a posé la question de la possibilité pour les femmes d'exercer les métiers des affaires.

La première étude notable à s'être penchée spécifiquement sur cette question au sujet des milieux d'affaires d'Italie au bas Moyen Âge est le fait de Geo Pistarino<sup>1</sup>. Pistarino, en étudiant des documents notariés génois du XIII<sup>e</sup> siècle, avait trouvé les traces d'investissements dans des aventures commerciales par des femmes. On pourra se référer aux chiffres qu'il extrayait du cartulaire d'un maître Salmono couvrant la période allant du 5 janvier 1222 au 24 décembre 1226 :

« Nel cartulario di maestro Salmono su 41 contratti di società, 19 riguardano soli uomini; 21 vedono agire uomini e donne; 1 riguarda sole donne. Su 130 contratti di accomandacio, 84 sono stipulati da soli uomini; 45 sono relativi a uomini e donne; nessuno riguarda sole donne. In 44 casi la donna figura come *socio stans*; in 2 come *socio tractans*, ma insieme con il marito sul quale in realtà grava l'onere dello spostamento dalla sede »<sup>2</sup>.

Si cela illustre bien qu'il arrivait que des femmes investissent dans les affaires, il restait à savoir si on pouvait les décrire comme des femmes d'affaires. Pistarino hésitait d'ailleurs à donner à ces investisseuses le titre de femmes d'affaires pour des raisons qu'il présentait dans la suite de son article. En premier lieu, il notait que les femmes n'investissaient que rarement à leur propre compte, mais faisaient plutôt des placements dans les entreprises de leurs maris ou de leurs parents. De plus, les femmes, dans les entreprises qui demandaient un voyage hors de la cité, n'agissaient que comme investisseuses financières et jamais comme voyageuses. Même lorsqu'elles étaient présentées comme partie commanditée dans une association, elles servaient surtout d'assurance pour leur mari auprès de la partie commanditaire :

« Né può escludersi l'ipotesi che proprio l'altra parte contraente - quella del *socio stans* - abbia sollecitato o preteso l'assunzione d'impegno anche da parte della congiunta del *socio tractans*. La garanzia delle donne in operazioni di natura economica viene infatti accettata o richiesta persino in situazioni di notevole importanza »<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Geo Pistarino. « La Donna d'affari a Genova nel secolo XIII ». Dans *Miscellanea di storia italiana e mediterranea per Nino Lamboglia*. Gênes, Istituto di Paleografia e Storia medievale - Università di Genova, 1978, p. 155-169. (coll. «Collana storica di fonti e studi », n°23).

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 159. Dans le cas présent, les dénominations de *socio stans* et de *socio tractans* font référence au type de contribution de chaque membre de l'entreprise dans des contrats du type de la *commenda*. Le *socio stans* est l'investisseur financier qui reste à Gênes tandis que le *socio tractans* est le partenaire qui va entreprendre le voyage d'affaires visant à faire fructifier l'investissement de son associé.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 166.

Cela ne les empêchait certes pas d'avoir une certaine forme d'investissement physique dans les entreprises :

« [La donna] fa parte della società come capitalista in quanto dote ed antefatto sono impiegate nell'azienda del coniuge (l'industria del legno; l'allevamento del bestiame). Ma ne fa parte anche in quanto collabora, direttamente o indirettamente, con la propria opera (l'ospitalità in casa al socio-lavorante; l'impegno nell'allevamento del bestiame) »<sup>4</sup>.

L'investissement des femmes était également de faible valeur par rapport à celui des hommes. Selon les documents contenus dans le cartulaire, les femmes avaient investi pour un total de 572 livres et 6 deniers tandis que les hommes avaient investi pour 1638 livres, 5 sous et 1 denier<sup>5</sup>. En étant présente sur près de la moitié des contrats, les femmes n'apportaient donc qu'un peu plus du quart des investissements financiers. Au final, Pistarino jugeait que les femmes à Gênes ne pouvaient être considérées comme des femmes d'affaires que dans la mesure où elles étaient impliquées dans les entreprises de leurs maris :

« Non abbiamo trovato tra i nostri documenti una figura femminile di grossa imprenditrice, qual è, ad esempio, in campo maschile nel medesimo periodo, quella di Armano Pelliparius, di cui ci siamo occupati in altra sede. Però la donna genovese del secolo XIII non è assente dal campo degli affari: opera, se coniugata, accanto al marito, oppure si occupa di porre a frutto e di accrescere un capitale, soprattutto attraverso il sistema dell'accomandacio. In questo senso si può parlare della donna d'affari genovese: in quanto non si limita all'attività domestica o agraria o artigianale, ma interviene direttamente, in proprio o per conto altrui, nelle contrattazioni commerciali, lucra sul denaro, cerca di collocare merce nel modo migliore »<sup>6</sup>.

On doit toutefois répéter que des femmes étaient inscrites sur la moitié des contrats et apportaient le quart des capitaux des entreprises dans le cartulaire qu'étudiait Pistarino. S'il serait erroné de parler ici d'égalité des sexes, il n'empêche que ces données indiquent que la société génoise du XIII<sup>e</sup> siècle était, à tout le moins parmi les cercles d'affaires, étrangère à l'idée que les femmes n'aient pas leur place dans la vie économique de la cité autrement qu'en faisant et en élevant des enfants. Leur rôle dans les entreprises paraît même avoir été d'une grande importance (le quart des capitaux, répétons-le) bien qu'il ait été mineur par rapport à celui des hommes.

<sup>4</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 167. Le système monétaire, depuis l'instauration du denier carolingien, voulait qu'il faille 12 deniers pour faire un sou et 20 sous pour faire une livre soit 240 deniers pour une livre.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 168.

À peu près à la même époque, Georges Jehel s'interrogeait comme Pistarino sur la place des femmes, et plus généralement de la famille, dans les affaires en se penchant à son tour sur des documents génois<sup>7</sup>. Son article se basait sur l'étude de douze minutiers dont les actes portaient sur les relations avec l'Afrique du Nord, la Sicile et l'Espagne entre 1191 et 1236. En introduction de son texte, il prenait bien la peine de signaler qu'il reprenait l'idée de femme d'affaires comme l'historiographie avait développé celle d'homme d'affaires :

« Il faut distinguer l'activité de "marchande" au sens de tenancière de boutique, de la pratique des "affaires", au sens où l'entendent, par exemple, Saporì et Renouard quand ils écrivent les "hommes d'affaires". Nous nous sommes efforcés, toutes proportions gardées, de trouver un équivalent féminin à ce type social »<sup>8</sup>.

S'il notait un interdit autour de la présence de femmes à bord de navires allant commercer à l'étranger, cela ne l'empêchait pas de supposer que la pratique devait exister ou, à tout le moins, avoir pris place dans un passé alors rapproché :

« Un acte, rapporté par Byrnes, concernant les modalités d'un voyage au long cours, comporte une clause curieusement restrictive selon laquelle seraient admis à bord d'un bateau, pour un voyage *peregrinos centum inter quos non sit aliqua femina*. Ceci suggère deux commentaires au moins. D'une part, une certaine discrimination existe dans le grand commerce et les femmes ne sont pas facilement acceptées sur les navires, ce qui n'est guère surprenant et justifie qu'elles s'intéressent aux opérations pouvant se traiter sur place, à Gênes, en tant que *socius stans*; d'autre part, le fait que les signataires de l'acte en question aient éprouvé le besoin de préciser l'interdit laisse à penser que, dans certaines conditions, la participation des femmes à un voyage, de caractère commercial à l'évidence, a été au moins envisagée et sans doute réalisée »<sup>9</sup>.

On retiendra qu'il affirmait, à nouveau, la présence de femmes à titre de commanditaire dans des contrats de type *commenda*.

Au demeurant, si Jehel reconnaissait que les femmes investissaient surtout dans les entreprises de leurs maris et parents, il n'en maintenait pas moins que cet investissement gardait une grande importance. Cette importance, selon lui, résidait

<sup>7</sup> Georges Jehel. « Le rôle des femmes et du milieu familial à Gênes dans les activités commerciales au cours de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle » dans *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 53, n°2-3, 1975, p. 197-215.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 198.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 200.

moins dans les montants financiers investis que dans l'investissement personnel qu'elles pouvaient consentir aux affaires des leurs, en particulier en l'absence de leur mari ou en agissant comme exécutrices testamentaires :

« L'époux dont il est question ici part en voyage pour plusieurs mois, voire plusieurs années. Il est peu vraisemblable qu'il laisse brusquement sa femme s'occuper de ses affaires sans initiation préalable. On pourra répondre que bien souvent, pour traiter une affaire, la femme se présente devant un notaire, accompagnée d'un homme, parent ou voisin, et agit sur le conseil de celui-ci. Il n'en reste pas moins que sa participation à la gestion des affaires du mari ne saurait être dans de telles conditions ni formelle, ni accidentelle, à plus forte raison pour ce qui est des veuves. On mesure dès lors l'importance qualitative de cette participation des femmes aux affaires de Gênes pour assurer la continuité de fonctionnement d'un système économique complexe »<sup>10</sup>.

De plus, en aidant à forger des alliances familiales et, par là, des partenariats d'affaires, les femmes apportaient une grande contribution à la pratique des affaires à Gênes. Cela permettait à Jehel de conclure son article en affirmant l'importance du rôle des femmes dans le développement du capitalisme génois :

« Nous pouvons essayer de rassembler nos conclusions de la manière suivante : tout d'abord, les femmes sont loin d'être tenues à l'écart de la vie économique en ce qui concerne le maniement de l'argent à Gênes, au Moyen Âge ; en tant qu'épouses et mères, elles participent activement au rôle économique de la cellule familiale au sens étroit du terme ; enfin, il existe certainement un tissu familial plus large, en particulier en ce qui concerne le petit peuple, contribuant à vivifier le réseau des échanges sur le marché génois. Il nous reste à nous demander si une telle structure débouche sur la présence d'un milieu d'affaires formalisé et s'il n'y a pas, à Gênes, sur la base de ce que nous avons essayé d'appréhender, une certaine spécialisation économique dès le début du XIII<sup>e</sup> siècle, ce qui permettrait de poser certaines questions relatives à l'origine sociale du capitalisme génois »<sup>11</sup>.

Une étude des milieux d'affaires génois, recourant largement aux statistiques et aux outils informatiques, a mené à la même époque Michel Balard à noter en passant le rôle des femmes comme investisseurs dans le commerce génois en Romanie. Balard, en se basant sur l'étude de quelque 3 526 actes établis entre 1261 et 1408, constatait un rôle mineur, quoique notable, des femmes dans le commerce d'Orient :

« Il faut mettre à part également le cas des femmes qui interviennent dans les 202 contrats commerciaux (5,8 % des actes) et apportent 3,1 % des sommes investies. Elles agissent soit au nom d'un mari absent de Gênes, soit en tant que veuves et

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 199.

<sup>11</sup> *Ibid.*, p. 215.



tutrices d'enfants mineurs dont elles entendent faire fructifier l'héritage, soit encore, mais plus rarement, à titre individuel. Elles disposent, pour ce faire, d'une grande liberté, car l'obligation qui leur est faite d'être assistées par des *consiliatores* qui sont des voisins ou des proches, n'est guère contraignante pour des veuves ou des femmes seules, alors que l'autorisation du conjoint, accordée sous forme de procuration, est requise pour les femmes qui investissent une part de la fortune mobilière familiale »<sup>12</sup>.

On constate donc que le rôle des femmes dans les affaires à Gênes s'est maintenu sur plusieurs décennies, si ce n'est siècles, mais qu'il est toujours resté mineur et relativement marginal pour l'historien français. La forte représentation de la cité de Gênes dans les études sur la place des femmes dans la pratique des affaires pourrait indiquer le caractère spécial de Gênes à ce titre par rapport au reste de l'Italie, quoique des études supplémentaires seraient nécessaires pour confirmer la mesure à laquelle Gênes s'est distinguée des autres cités italiennes à ce titre.

La recherche sur les femmes dans les milieux d'affaires d'Italie ne s'est toutefois pas longuement penchée sur cette question des femmes d'affaires. La documentation génoise du début du XIII<sup>e</sup> siècle forme plutôt une exception par la présence notable de femmes, même dans des investissements moins importants que ceux des hommes. À partir de la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, la professionnalisation de la pratique des affaires a à peu près complètement retiré les femmes des actes notariés. La recherche s'est donc moins penchée sur d'hypothétiques femmes d'affaires que sur le rôle observable des femmes dans les cercles d'affaires.

Jehel avait déjà suggéré, comme on l'a vu plus haut, l'importance des femmes dans les alliances familiales à la base des associations d'affaires. Des recherches ultérieures ont approfondi l'étude de ce rôle. Ann Crabb, en étudiant le cas d'Alessandra degli Strozzi, a consacré deux chapitres à l'influence de celle-ci sur les activités mercantiles de ses fils.

---

<sup>12</sup> Michel Balard. *La Romanie génoise (XII<sup>e</sup> – début du XV<sup>e</sup> siècle)*. Rome, École française de Rome, 1978, p. 517.

Le rôle de cette Strozzi dans sa famille a été particulièrement important dans la mesure où elle a été veuve alors que ses fils étaient encore dans l'enfance et qu'elle a dû assister à leur exil. S'il ne s'agit pas d'une expérience commune à l'ensemble des épouses d'hommes d'affaires de l'époque, il n'empêche que la chose n'était pas totalement exceptionnelle et offre un certain éclairage sur le maintien de l'unité familiale par les femmes. Ann Crabb présente une Alessandra Strozzi soucieuse de bien encadrer la formation de ses fils et de les placer auprès de protecteurs et maîtres influents qui sauront donner l'impulsion initiale à leur carrière dans la banque. Selon Crabb, il s'agissait pour Alessandra Strozzi de maintenir la fortune et surtout l'honneur de la famille en dépit de sa condamnation politique comme adversaire des Medici. Cet esprit d'honneur et de patrimoine familial dans la correspondance d'Alessandra Strozzi a également été noté par Alessandro Valori dans une étude qu'il faisait de cette correspondance, comme on l'a mentionné plus tôt. Le même auteur notait d'ailleurs le fort sens pratique de l'écriture d'Alessandra Strozzi sans toutefois s'avancer à dire s'il s'agissait d'une caractéristique de l'écriture mercantile ou d'une écriture féminine :

« Il suo senso pratico, la necessità di gestire una situazione complessa e delicata [...] lasciano poco spazio a una scrittura che non sia funzionale. Anche le espressioni proverbiali che tanto le piacciono rispondono a un'esigenza tutt'altro che d'ornato, volendo rappresentare invece un piccolo distillato di saggezza da spendere subito. Delle troppe parole inutili bisogna diffidare »<sup>13</sup>.

Cependant, Strozzi devait, comme toute Florentine de son temps, recourir aux conseils des hommes de son entourage de par les conventions sociales. C'est ainsi que son fils aîné, Filippo, s'impose rapidement comme coresponsable de l'éducation de ses frères cadets :

« A father by law possessed complete control over his children and their property until they were formally emancipated, a step often delayed into adulthood. Whether emancipation had occurred or not, a traditionalist like Fra Giovanni Dominici thought a father's authority should be absolute until the son was twenty-five years old, while the more liberal merchant Giovanni Rucellai, thought it should be absolute until the son was eighteen, with the relationship changing to one similar to that of older and younger brother after that. Widowed mothers, in contrast, were expected to seek advice from fellow guardians and from adolescent sons. Alessandra valued Filippo's opinion as future head of the family before he was seventeen, and it is clear from his early letters that he already saw himself in that role »<sup>14</sup>.

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 30-31.

<sup>14</sup> Crabb. *The Strozzi of Florence...*, p. 109.

Crabb considère également que la propension qu'elle observe chez Alessandra Strozzi à céder de ses propriétés personnelles, issues de sa dot, à ses fils pour les aider était une pratique courante chez les femmes de son milieu. Cela ne l'empêche toutefois pas de penser que ces femmes pouvaient avoir une influence véritable dans la vie économique et politique des leurs. Ces femmes pouvaient entre elles favoriser des rapprochements entre les hommes. Elles pouvaient également plaider discrètement en faveur des leurs lorsqu'ils se trouvaient dans une position politique ou sociale délicate :

« Women were formally outside the business world, but they could have a role in it. They were also formally outside the political system, but Alessandra had a part to play in politics in the 1460s, when Filippo and Lorenzo were seeking to persuade the Florentine government to repeal their exile and allow them back to Florence »<sup>15</sup>.

Quelques années après Crabb, une de ses compatriotes d'Australie reprenait la question de la place des femmes dans la haute société à Florence au XV<sup>e</sup> siècle. Natalie Tomas se penchait sur le cas de la famille des Medici. Son étude portait sur la famille jusqu'au milieu du XVI<sup>e</sup> siècle, mais il ne sera question ici que des pages consacrées aux femmes de cette famille ayant vécu dans la première moitié du XV<sup>e</sup> siècle.

À nouveau, on peut observer l'importance des femmes dans la constitution d'alliances familiales. En fait, le mariage du père de Cosimo avec une femme de la famille noble des Bardi est interprété par Tomas comme le signe d'une certaine ancienneté des aspirations politiques de la famille des Medici. L'épouse venait également avec la dot considérable de 1 500 florins<sup>16</sup>. La démonstration de la recherche d'anoblissement des hommes d'affaires par le mariage rejoint de nombreuses autres recherches ; Tomas, cependant, fait ici trop peu de cas de l'origine bancaire de la fortune des Bardi, origine qui devrait être prise en compte au côté de leur noblesse pour justifier l'alliance.

---

<sup>15</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>16</sup> Tomas. *The Medici women...*, p. 16.

Tomas attribue ensuite le contrôle de la vie domestique aux femmes dans les milieux d'élite :

« In the surviving correspondence of the Medici women in the fifteenth century the management of the Medici household and the responsibility for providing food, drink, clothing and linens for its members, was a subject to which they often referred. Such domestic duties were on a large scale, involving not only the care and management of the domestic space in Florence but also that of several Medici villas dotted around the Tuscan countryside. This domestic management and childbearing were not only their areas of responsibility and duty; they were also in their domain and thus the locus of their authority within the family »<sup>17</sup>.

Selon elle, cela n'était pas propre aux Medici, mais était plutôt courant chez les Florentins de la même classe sociale à cette époque. Développant sa thèse, elle avance que ce pouvoir domestique des femmes leur permettait d'obtenir une certaine influence dans tous les aspects ou presque de la vie de la famille. Elle reprend aussi la question du veuvage chez les femmes pour lui donner un éclairage statistique important :

« Widows made up to 25 percent of the female population and widowers four percent of men, according to the 1427 tax census (the *Catasto*), an unremarkable figure given the generally significant age difference between husbands and wives that we have already noted. Younger widows frequently remarried, their natal families eager to reclaim their dowries so that they might marry them off quickly, thereby creating yet another parentado from which the girl's family could draw honour and profit. Any children remained with the dead husband's family and contemporaries considered that a woman who had 'abandoned' her children because of an (often forced) remarriage was a 'cruel mother'; while a woman who remained with her children, thereby preserving their patrimony, was considered to be a 'good mother' »<sup>18</sup>.

Elle illustre ainsi l'importance que pouvaient prendre les femmes dans l'éducation de leurs enfants à Florence (tous milieux confondus), mais aussi la perception sociale de leur rôle. La forte proportion de veuves parmi les femmes adultes (25 %) comparée à la proportion de veufs (4 %) indique en soi que la différence d'âge entre les époux devait être souvent importante. Mais on a surtout l'occasion d'observer la tension entre leur rôle de mère et celui de ciment d'alliances familiale. Cette importance du veuvage soutient toutefois les thèses déjà présentées selon lesquelles une instruction minimale était nécessaire pour les femmes aussi.

---

<sup>17</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>18</sup> *Ibid.*, p. 27.

## **b. Biographies et prosopographies familiales**

La biographie a un rôle important à jouer dans la recherche en histoire. La prosopographie familiale, l'étude d'une famille sur plusieurs générations ou au moins par plusieurs de ces membres appartenant à une même génération, oeuvre dans le même sens que la biographie. Ces deux approches permettent de quitter la froideur des modèles généraux de comportements sociaux pour étudier leurs applications concrètes. Biographie et prosopographie permettent ainsi d'ajouter un peu de chair, de sang et de vie à l'étude des sociétés passées. Elles offrent des exemples concrets aux cadres théoriques, mais permettent aussi parfois d'en illustrer les limites de façon à permettre de les améliorer. C'est à ce titre qu'une section consacrée à la biographie et à la prosopographie doit être adjointe à notre étude historiographique. Ces deux approches, appliquées à l'étude des hommes d'affaires, n'ont pas simplement contribué à une histoire strictement événementielle, mais ont plutôt entretenu des liens solides avec l'histoire économique, sociale et culturelle qui était le projet même de la Nouvelle histoire.

Les biographies et prosopographies familiales de marchands ont généralement eu comme objectif premier d'illustrer les conditions sociales ou économiques de ceux-ci. Cela n'a pas empêché les biographes d'inclure presque toujours des éléments illustrant la culture de leur sujet. L'observation peut s'étendre jusqu'à un certain point à la prosopographie.

C'est la documentation disponible sur les hommes d'affaires étudiés qui a le plus grand impact sur la présence de dimension culturelle au portrait. Les documents légaux et les livres de comptes ne révèlent généralement que peu sur les mentalités et la culture des hommes qu'elle concerne. Leur forte standardisation à partir du XIV<sup>e</sup> siècle limite l'utilité de l'étude de nouvelles sources de ce type pour l'histoire de la culture. Il en va autrement pour d'autres questionnements historiques importants qui

ne seront pas traités ici. La survivance de livres de familles ou de correspondances éclaire beaucoup mieux les historiens sur la culture des milieux d'affaires d'Italie du bas Moyen Âge. Ces documents illustrent la personnalité de leur auteur, mais aussi leur conception de l'éducation, de la gestion domestique, de l'amitié et de nombreux autres sujets.

L'étude de ces documents ne mène pas nécessairement à l'histoire culturelle, faut-il préciser. Les livres de famille et encore plus notablement les correspondances restent des sources particulièrement importantes pour l'histoire économique. C'est ainsi que Federigo Melis a consacré l'essentiel de sa carrière à explorer les données économiques de l'*Archivio Datini*, lequel est connu pour contenir quelques 125 000 lettres environ, sans jamais trop développer les questions culturelles<sup>19</sup>. C'est plutôt Iris Origo qui a rédigé une biographie de Datini traitant largement de questions sociales et culturelles<sup>20</sup>. Cette biographie a d'ailleurs connu un rare succès en librairie pour un livre consacré à l'histoire. Elle avait été pourtant précédée d'une autre biographie plus ancienne et complète, de l'aveu même d'Origo<sup>21</sup>, attribuable à Enrico Bensa. Cette biographie de Bensa s'intéressait cependant surtout aux activités marchandes de Datini<sup>22</sup>.

Ce style d'étude, appliqué aux hommes d'affaires du Moyen Âge, a donné lieu à ses premières publications au cours des années 1930 et 1940. Deux auteurs pourront particulièrement retenir l'attention à ce titre : Armando Sapori et Roberto Sabatino Lopez. Sapori, en étudiant leurs livres de comptes, en est venu à dresser un portrait de la famille des Frescobaldi à l'époque de sa présence en Angleterre<sup>23</sup>. Lopez publierait

---

<sup>19</sup> Les recherches de Melis, qui avait une formation en administration des affaires lui donnant une rare compréhension des sources administratives, dans ces archives ont donné lieu à de nombreuses publications. On pourra citer le très volumineux *Aspetti della vita economica medievale*. Sienne, Monte dei Paschi di Siena, 1962. 2 volumes.

<sup>20</sup> Iris Origo. *The merchant of Prato*. Londres, Jonathan Cape, 1960. 380 pages.

<sup>21</sup> «This is the only full biography, but gives more prominence to Datini's activities than to his life.».  
*Ibid.*, p. 12.

<sup>22</sup> Enrico Bensa. *Francesco di Marco da Prato; notizie e documenti sulla mercatura italiana del secolo XIV. Con 7 illustrazioni*. Milan, Fratelli Treves, 1928. 487 pages.

<sup>23</sup> Armando Sapori. *La compagnia dei Frescobaldi in Inghilterra*. Florence, L. S. Olschki, 1947. 174 pages.

plutôt la première véritable biographie d'un homme d'affaires italien du Moyen Âge. Il allait se pencher sur le cas du génois Benedetto Zaccaria en illustrant sa longue carrière de marchand, diplomate, armateur et amiral ainsi que sa prise de contrôle du marché de l'alun et son engagement dans l'idéal de croisade<sup>24</sup>.

Quelques mots méritent d'être glissés ici au sujet de la vie et de la carrière de Roberto S. Lopez. Sa carrière d'historien bien engagée en Italie, entre autres par la publication de sa biographie de Benedetto Zaccaria, a failli y connaître un coup d'arrêt victime du régime fasciste. À cause de ses origines juives, Lopez a été interdit de publication et a choisi d'émigrer vers les États-Unis avant le début du second conflit mondial. Là, il a eu une contribution des plus importantes dans les études médiévales et italiennes. Son enseignement allait inspirer plusieurs jeunes chercheurs américains à s'orienter vers l'étude de l'Italie médiévale<sup>25</sup>. Il est également à l'origine de l'institution du Centre d'études médiévales de l'Université Yale. Ce centre est d'ailleurs toujours responsable d'un programme de doctorat en études médiévales dans une approche pluridisciplinaire.

L'influence de Lopez explique peut-être en partie l'importance des chercheurs américains dans l'historiographie concernant les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge. On pourra toujours noter que la plupart des biographies ultérieures d'hommes d'affaires italiens du Moyen Âge sont venues des États-Unis, ou plus rarement, d'Angleterre, pays qui partage souvent ses chercheurs et orientations de

---

<sup>24</sup> Roberto Sabatino Lopez. *Genova marinara nel Duecento : Benedetto Zaccaria, amiraglio e mercante*. Milan, G. Principato, 1933. 290 pages.

<sup>25</sup> David Herlihy, dans une réflexion sur la fin de sa carrière, racontait comment il était passé de l'étude de la Russie médiévale à celle de l'Italie médiévale sous l'influence de Lopez: « In 1952 I met at Yale a professor from Italy, Roberto S. Lopez. Lopez, [...] He brought with him to America and to Yale the then new interest in the medieval economy, particularly commerce and productive life. He also brought an infectious enthusiasm for what he doing. While I, still a student of medieval Russia, was lamenting the paucity of Russian materials, he was lamenting in his own seminar the insurmountable volumes of medieval Italian records. Scholars had barely penetrated their mass, particularly those relevant to economic history. Not only the force of what he said, but even more the enthusiasm he radiated for the field, finally persuaded me to change my principal field of concentration to the economic history of medieval Italy ». David Herlihy, « My life in the profession » dans *Women, family and Society in Medieval Europe. Historical Essays, 1978-1991* ed. Anthony Molho. Providence (Rhodes Island), Berghahn Books, 1995, p. 7. Compte rendu d'une conférence prononcée en octobre 1990 à Pise.

recherche avec la puissance nord-américaine. Il est vrai que la biographie d'hommes d'affaires contemporains avait connu un certain succès populaire avant d'être reprise aux fins de recherches historiques, ce qui a pu influencer la recherche. On notera qu'une autre des biographies les plus notables d'hommes d'affaires est attribuable à Frederic Lane<sup>26</sup>. Ce chercheur explorait la voie biographique ouverte par Lopez, mais n'était pas simplement le suiveur de celui-ci puisqu'il avait une carrière d'historien économique déjà bien entamée dans les années 1930.

Ce sont, on le constate, d'abord les historiens de l'économie qui ont cherché à tracer le portrait d'hommes d'affaires du Moyen Âge. Le travail d'Origo est à ce titre le premier récit biographique d'un homme d'affaires d'Italie médiévale qui s'intéresse principalement à la culture de celui-ci. Dans les mots de l'auteur :

« It is, however, with the private papers in this collection that this study is chiefly concerned: Datini's personal account-books and note-books, and the forty folders containing his voluminous correspondence. Here, if any were still needed, is a refutation of the belief that the merchant of the trecento was not ready with his pen »<sup>27</sup>.

Origo expliquait ce caractère quelque peu exceptionnel de son étude par la nature même du fond Datini. Selon elle, la conservation d'une grande quantité de lettres à caractère privé et qui plus est de lettres échangées entre mari et femme, rend le fond Datini un des plus remarquables pour la compréhension de la vie domestique de l'homme d'affaires :

« The most remarkable thing about this domestic correspondence (for over a hundred of Margherita's letters are here, too) is not that it should have been preserved, but that it should have been written at all. Public and official documents of this period, as well as records of business transactions, are abundant; but the private letters, containing the small change of everyday life, the details of domestic intercourse, are rare. In particular, we possess remarkably few letters between husbands and wives, for they were seldom parted. Sometimes, indeed, a husband was abroad for long years at the Crusades, or trading in foreign ports, but in such cases letters home were necessarily few, and often very slow to reach destination. But in this correspondence we have a wife who lived in Prato, looking after her husband's house, and a husband who lived (during the years of this exchange) no further off than Florence or Pisa; and their letters, together with the washing, which was done in Prato, and the fowls, eggs and vegetables, which were sent from the farm to Florence or Pisa, went up and down on mule-back once or even twice a week. Thus this correspondence possesses

<sup>26</sup> Frederic Chapin Lane. *Andrea Barbarigo, Merchant of Venice, 1418-1449*. Baltimore, The John Hopkins University Press, 1944. 224 pages.

<sup>27</sup> Origo. *op. cit.*, p. 15.



an immediacy and contains a fullness of detail which we associate rather with letters of the eighteenth and nineteenth centuries. Francesco sends his wife minute instructions as to every detail of the household management; and Margherita, in reply, accounts for all she has done, or offers much sound advice. Moreover, a great many things which, if the couple had lived together would no doubt merely have been said in moments of exasperation, were thus put down on paper »<sup>28</sup>.

En somme, si les époux Datini n'avaient pas été en aussi mauvais termes, ils n'auraient probablement pas recouru autant à l'écrit pour communiquer. Sans la correspondance hebdomadaire, nos connaissances sur la vie familiale des hommes d'affaires seraient bien moins étoffées. L'historien peut ainsi se réjouir des siècles plus tard des malheurs conjugaux de Francesco Datini et de son épouse.

La correspondance entre Datini et sa femme a l'avantage de représenter une réalité quotidienne vécue par ses auteurs. Son « réalisme », si l'on peut employer ici ce terme, est sa principale qualité pour l'historien. Cela ne signifie toutefois pas qu'elle est totalement dépourvue de qualité littéraire. Alessandro Valori a consacré un article fourni à l'honneur féminin et à son vocabulaire dans la correspondance de Datini et de son épouse<sup>29</sup>.

Une question qui se pose ici est celle de la pérennité du style biographique dans la recherche sur les milieux d'affaires d'Italie du Moyen Âge. Aux dires de certains, la biographie aurait été tenue en faible estime par les historiens au cours des années 1960 et 1970. On pourra reprendre les mots de Corinne Defrance au sujet de cette dévalorisation de la biographie :

« Si les biographies avaient toujours rencontré l'engouement du grand public, les chercheurs en sciences humaines s'en étaient détournés et les avaient pratiquement condamnées dans les années soixante et soixante-dix tant pour les conceptions que la biographie véhiculait sur les relations de l'individu et de la société que pour des raisons épistémologiques »<sup>30</sup>.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 14. Les italiques proviennent du texte original.

<sup>29</sup> Alessandro Valori. « L'onore femminile attraverso l'epistolario di Margherita e Francesco Datini da Prato » dans *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. 175:115:569, 1998, p. 53-83.

<sup>30</sup> Corinne Defrance. « Le renouveau de la biographie dans les historiographies française et allemande contemporaines » dans *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, vol. 33, n°4, 2001, p. 373.

Si on suit la réflexion de cet auteur, la biographie serait en voie d'être réhabilitée, en partie par l'influence du succès des biographies de personnages célèbres auprès du grand public :

« Or cette vogue de la biographie se traduit aujourd'hui, de part et d'autre du Rhin, par un intérêt exceptionnel du public pour les biographies de grandes figures du passé et le parcours personnel des responsables politiques actuels (priés de s'expliquer publiquement sur leurs prises de position antérieures ou "erreurs de jeunesse"), par l'exercice obligé qu'est devenue la rédaction d'une biographie d'hommes ou de femmes célèbres pour toute personnalité publique de premier plan (surtout pour les hommes politiques et les journalistes français) et par le renouveau et la revalorisation des études biographiques dans le monde de la recherche »<sup>31</sup>.

La question qui se pose ici est donc celle de savoir si ce constat est universel dans le monde de la recherche en histoire ou s'il peut y avoir des exceptions, en l'occurrence concernant la recherche sur le Moyen Âge en Italie et ses hommes d'affaires.

Le sentiment exprimé par DeFrance dans les lignes citées plus haut semble partagé chez les chercheurs de la francophonie nord-américaine. Seulement, il s'applique aux publications en langue française et allemande alors que la recherche sur l'Italie médiévale s'est surtout faite en italien et en anglais. De plus, comme on l'a déjà constaté, les historiens de l'économie et du social sont ceux-là mêmes qui ont introduit la biographie comme outil d'étude des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge. Le succès du récit social, au détriment du récit individuel, qui aurait marqué l'historiographie des années 1960 et 1970 ne devrait donc pas avoir affecté la biographie d'hommes d'affaires que la biographie d'hommes politiques.

Lorsqu'on observe les biographies d'hommes d'affaires publiées depuis 1950, on n'observe effectivement pas de réel abandon du style biographique appliqué à l'étude des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge. Une publication britannique s'est par exemple occupée d'offrir ce qu'on pourrait nommer des *vitae mercatorum* en résumant en un seul volume de nombreuses biographies parues précédemment<sup>32</sup>. Cette publication ne portait pas sur les seuls Italiens, mais sur des hommes d'affaires

---

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 373.

<sup>32</sup> Joseph Gies et Frances Gies. *Merchants and Moneymen : The commercial Revolution, 1000-1500*. London, Barker, 1972. 336 pages.

de toute l'Europe. Auparavant, Gino Barbieri avait publié une autre série de biographies consacrée aux grands acteurs de l'économie milanaise parmi lesquels il faisait figurer quelques usuriers et hommes d'affaires<sup>33</sup>. Le livre de Barbieri proposait une recherche originale, ce qui le distingue de la compilation des Gies.

Charles-Marie de la Roncière a produit, en forme d'appendice à sa thèse sur les prix à Florence publiée ultérieurement<sup>34</sup>, une biographie du changeur Lippo di Fede del Sega<sup>35</sup>. Cette biographie a ceci de particulier qu'elle ne raconte pas un *success-story*, mais plutôt un échec dans les affaires. On pourra en juger en lisant la justification que donne l'auteur à son travail :

« Le travail qui suit se fonde principalement sur le livre de comptes d'un homme d'affaires florentin. Ce livre, conservé aux archives de Florence et longuement décrit dans les catalogues de l'*Archivio di Stato* n'a pourtant jamais retenu jusqu'ici l'attention des historiens. Son auteur en effet est parfaitement inconnu, il n'a joué dans sa ville aucun rôle politique, il n'a appartenu à aucune société commerciale importante et l'histoire s'est bien gardée de retenir son nom. Si j'ai pourtant cru devoir le sortir de l'oubli et ajouter ce portrait à la longue et brillante galerie qu'ont tracée des grands mercatores tant d'historiens de valeur, c'est que, à l'étudier de près, cet individu sans éclat est loin d'être insignifiant. Sa médiocrité même est riche d'enseignements, elle est significative au sens fort »<sup>36</sup>.

Cette étude consacrée à un homme que l'auteur même juge médiocre est en un certain sens annonciatrice de la *microstoria*. La tentative de mieux comprendre un groupe social à partir d'un de ses éléments *a priori* les plus négligeables rappelle une certaine approche microstorique. Le livre n'est que de peu antérieur à *Le fromage et les vers* de Ginzburg<sup>37</sup>. De la Roncière n'élabore cependant pas longuement sur le cadre théorique de son étude. Le fait que celle-ci soit venue en passant à un auteur occupé à étudier les prix dans la longue durée laisse aussi à penser que ce travail ne marque pas une rupture véritable avec l'approche française des *Annales*.

<sup>33</sup> Gino Barbieri. *Origini del capitalismo lombardo: studi e documenti sull'economia milanese del periodo ducale*. Milan, Giuffrè, 1961. 591 pages.

<sup>34</sup> Charles-Marie de la Roncière. *Prix et salaires à Florence au XIV<sup>e</sup> siècle (1280-1380)*. Rome, École française de Rome, 1982. 867 pages.

<sup>35</sup> De la Roncière.. *Un Changeur florentin du Trecento...*

<sup>36</sup> *Ibid.*, p. 7.

<sup>37</sup> Carlo Ginzburg. *Il formaggio e i vermi: il cosmo di un mugnaio del '500*. Turin, G. Einaudi, 1976. 188 pages.

C'est peut-être plus ce qui se dégage de cette période de « rejet de la biographie » : moins un refus de dresser le portrait des hommes que la volonté de le faire autrement. On s'intéresse à la vie d'individus pour ce qu'elle peut enseigner sur leurs semblables et la société qu'ils forment. Une autre étude publiée à la même époque qui illustre cela est l'article de Giovanni Cherubini sur Simo d'Urbino d'Arezzo et sa propriété foncière<sup>38</sup>. Partant du peu qui est connu de la vie du marchand par un cartulaire contenant les mémoires de celui-ci pour la période allant du 9 janvier 1361 au 16 août 1393<sup>39</sup>, Cherubini en vient à traiter du monde rural en Toscane et de l'impact de l'intrusion des marchands dans celui-ci. Il arrive à la conclusion, comme on l'a déjà montré, que les marchands ont mené le mode de production capitaliste en campagne. Cherubini est en cela proche des thèses de Macek.

Une autre biographie pertinente nous vient de Patrizia Mainoni<sup>40</sup>. Cette étude biographique, encore une fois, se base principalement sur un livre laissé par le marchand étudié. Dans ce cas-ci, il s'agit du livre de comptes du milanais Marco Serraineri pour la période de 1402 à 1407. Son cas permet d'étudier les mécanismes de promotion sociale des hommes d'affaires. Serraineri est issu d'une famille non noble impliquée dans le commerce depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. On apprend qu'il est locataire de sa maison pour 44 livres par an<sup>41</sup>. En fait, il a été locataire pour l'essentiel de sa vie, tout en ayant une situation sociale relativement avantageuse :

« Si può quindi affermare che Marco Serraineri appartenesse socialmente ad un ceto medio-alto; non ricchissimo, si rivolse ad acquisti immobiliari solo negli ultimi anni della sua vita; le sue disponibilità finanziarie erano quasi tutte assorbite dai traffici commerciali, come mostra il fatto che, dopo la sua morte, la Fabbrica del Duomo dovette riscuotere crediti arretrati e vendere le partite di lana che erano in casa per

<sup>38</sup> Giovanni Cherubini. « La proprietà fondiaria di un mercante toscano del trecento (Simo d'Ubertino di Arezzo) » dans *Signori, contadini, borghesi. Ricerche sulla società italiana del Basso Medioevo*. Florence, La Nuova Italia, 1974, p. 313-392. L'article avait d'abord été publié dans *Rivista di storia dell'agricoltura*, vol. V, 1965, p. 49-94.

<sup>39</sup> « Qui de sotto e innanzi in questo libro scriverò eo Simo d'Ubertino e farò memoria d'ogni mio fatto, cioè d'ogni mio traffecho ch'io farò, e scriverò apresso tutte les possessioni e generalmente ogni altra cosa de che io ne dovesse fare memoria e questo libro volgio che se chiami Memoriale Rosso » dans *ibid.*, p. 313-314.

<sup>40</sup> Patrizia Mainoni. « Un mercante milanese del primo Quattrocento : Marco Serraineri » dans *Nuova rivista storica*, vol. 59, 1975. p.331-377.

<sup>41</sup> *Ibid.*, p. 337, note 34.

rimborsare una lettera di cambio del valore di 500 ducati al banchiere Maffiolo Regna »<sup>42</sup>.

Son implication dans la vie publique de sa cité est notée :

« Marco divenne nuovamente deputato della Fabbrica del Duomo nel 1404; il fratello Aliprando lo fu nel 1407. Tutto fa quindi ritenere che avesse conservato una continuità di legami con il Capitolo della Fabbrica che istituì sua erede universale. La sua partecipazione ad uffici pubblici pare non fosse stata limitata solamente a questo, in quanto le scritture del registro farebbero supporre che Marco e Aliprando avessero ricoperto una carica anche all'interno della *Communitas Mercatorum*, la potente associazione mercantile »<sup>43</sup>.

Il semble toutefois s'être tenu à l'écart de la politique. La perte de son fils nous indique aussi la pratique des hommes d'affaires sans héritier pour la rédaction de son testament :

« Ai primi del 1407 Marco, già di alute malferma, assunse un vero e proprio collaboratore, Cristoforo Sacchi, alla cui mano sono dovute quasi tutte le scritture dell'ultimo mastro. Avendo perso dal 1405 l'unico figlio, e privo quindi di eredi diretti, lasciò il proprio patrimonio alla Fabbrica del Duomo, legando però, tra altri lasciti di cui non si conosce l'ammontare, 500 fiorini ciascuno ai fratelli »<sup>44</sup>.

On pourrait tenter d'établir un lien avec la légation de Datini pour la création d'un orphelinat. Le cas de Serranairi nous montre ainsi l'importance des charges publiques et des oeuvres caritatives même pour des hommes d'affaires plus typiques qu'un Medici ou même un Datini.

On peut observer sensiblement le même phénomène dans le cas des prosopographies familiales. Les années 1960 et 1970 ont laissé place à certaines publications pertinentes à l'histoire sociale et économique. On pourra penser au portrait des Velluti tracé par Charles-Marie de la Roncière<sup>45</sup> ou encore à celui des Castracani par Thomas Blomquist<sup>46</sup>.

---

<sup>42</sup> *Ibid.*, p. 345.

<sup>43</sup> *Ibid.*, p. 334.

<sup>44</sup> *Ibid.* p. 338.

<sup>45</sup> Charles-Marie de la Roncière. « Une famille florentine au XIV<sup>e</sup> siècle : les Velluti » dans A. V. (dir.). *Famille et parenté dans l'Occident médiéval*. Rome, École française de Rome, 1977, p. 227-248.

<sup>46</sup> Thomas W. Blomquist. « The Castracani Family of Thirteenth-Century Lucca » dans *Speculum*, vol. 46, n°3, 1971, p. 459-476.

Si Blomquist traite surtout de l'activité économique des Castracani, de la Roncière, pour sa part, consacre plusieurs lignes à des questions sociales et culturelles des familles marchandes de Toscane en partant de l'exemple des Velluti. La possibilité d'établir ce genre d'études proviendrait de l'évolution des livres de famille parmi les marchands toscans, si l'on en croit l'historien français :

« Les premiers livres personnels des marchands toscans (fin XIII<sup>e</sup> siècle), consacrés à la fois à leurs affaires et à leur patrimoine, ne concèdent à la famille qu'une place limitée. Deux générations plus tard, l'allure de ces livres a beaucoup changé. Les comptabilités professionnelles se compliquent, mais on constate que le journal personnel s'en est détaché. Il peut se limiter aux seules informations patrimoniales, mais il arrive souvent que le rédacteur y dépouille partiellement la défroque du marchand et du propriétaire et qu'on le voie porter son regard autour de lui. Dans certains cas, ce qu'il montre de sa famille et de ville prend l'allure d'une chronique, où les habituelles notations patrimoniales se dissolvent »<sup>47</sup>.

Celui-ci nous propose aussi une évaluation de la fiabilité du livre de famille qu'il étudie, évaluation qui pourrait s'appliquer à plusieurs sources du même type :

« Donato cherche à faire vrai. Destiné "a perpetua memoria de' miei discendenti" (p. 3), son livre doit refléter la vérité. L'auteur recherche dans ses archives les informations trop reculées pour persister dans les mémoires (p. 4 sur la jeunesse de son arrière-grand-père) et, quand il rapporte une tradition orale un peu ancienne, il le signale au lecteur en citant son informateur (p. 27, 28 et 74), surtout si cette tradition lui apparaît moins sûre (p. 73). Son témoignage semble *a priori* aussi honnête que possible »<sup>48</sup>.

C'est un jugement que l'on rencontre chez de nombreux autres historiens se penchant sur des livres de famille. Le caractère privé de ces livres leur semble garant de leur relative fiabilité.

Une partie très intéressante, pour l'historien de la culture, est l'analyse que de la Roncière offre des qualificatifs apposés aux hommes dans les livres de famille. L'enseignement sur l'idéal social des marchands y est important et l'approche est exceptionnelle dans l'étude des documents marchands. On pourrait y voir une influence d'une approche pratiquée par les spécialistes des lettres. Le passage concerné est assez long, mais mérite d'être reproduit ici :

« Ces qualités naturellement correspondent au code en honneur dans la bourgeoisie marchande, et c'est la conformité à ce modèle délibérément transmis par la famille, qui suscite ses compliments. Les qualités masculines relevées par Donato ne se

<sup>47</sup> De la Roncière. « Une famille... » p. 227-228.

<sup>48</sup> *Ibid.*, p. 228.

dispersent pas en effet de manière aléatoire. Les soixante-dix-neuf nuances notées plus haut forment autant de variations autour d'un thème central plus uniforme défini par certains adjectifs qui reviennent plus fréquemment et qui sont, dans l'ordre : *savio* (dix-sept cas), *ardito* (dix cas), *da bene, mercante et piacevole* (cinq cas), *massaio, cortese, costumato et faccente* (quatre cas). La hardiesse (*ardito*), mise à plusieurs reprises en rapport avec les combats, témoigne de l'emprise persistante, à ce niveau, de l'éthique chevaleresque. Mais les comportements les plus souhaités et admirés sont ceux qui font l'homme de jugement posé et avisé dans toutes les circonstances de la vie (*savio*), le parent, le compagnon ou l'associé sûr, d'humeur gaie, courtois et bien élevé (*da bene, piacevole, cortese, costumato*), enfin le responsable habile à gérer son patrimoine et son négoce (*massaio, mercante, faccente*). Les défauts le plus souvent dénoncés correspondent aux comportements opposés et la réprobation de Donato s'attache surtout aux déviations de la sociabilité (*cattivo* ou *reo* - parfois pris en bonne part dans le sens d'astucieux), au gaspillage et à la dilapidation (*giocatore, goditore, spenditore, scialacquatore, facente poco*). C'est définir l'idéal civil, familial et professionnel du citoyen enraciné dans sa ville, dans son lignage et dans son métier et responsable à ces trois niveaux, mais c'est s'y limiter assez étroitement : rien n'évoque précisément les responsabilités du chef d'entreprise (justice) ni les devoirs du chrétien (vertus morales ou théologiques, piété) »<sup>49</sup>.

Les principales qualités recherchées sont donc celles qui sont susceptibles de faire de bons partenaires d'affaires tandis que le gaspilleur et l'homme peu sociable sont à éviter. La famille cherche ainsi à développer chez ses fils les qualités qui font un bon marchand en priorité, mais aussi un homme de bonne compagnie attaché à sa famille, sa cité et son métier et prêt à les défendre.

Un historien de la famille nous a plus tard offert plus de détails sur l'éthique familiale des marchands. David Herlihy, qui s'est particulièrement démarqué par l'étude statistique sur les familles toscanes qu'il a codirigée avec Christine Klapisch-Zuber<sup>50</sup>, a produit un article sur la famille marchande<sup>51</sup>. Cet article avait encore une fois recours à plusieurs données statistiques. Pour n'en citer qu'une, des plus significatives, on pourra se référer à l'âge d'émancipation des fils dans les familles d'affaires. Si l'âge moyen d'émancipation pour l'ensemble de la population toscane était de 20,09 ans entre 1422 et 1500, la plupart des fils de marchands se faisaient émanciper avant d'avoir atteint les 16 ans. Cette tendance, qui pourrait avoir été plus

<sup>49</sup> *Ibid.*, p. 241

<sup>50</sup> David Herlihy et Christine Klapisch-Zuber (dir.). *Les Toscans et leurs familles : une étude du «catasto» florentin de 1427*. Paris, Fondation nationale des sciences politiques / Écoles des Hautes études en sciences sociales, 1978. 702 pages.

<sup>51</sup> David Herlihy. « The Florentine Merchant Family of the Middle Ages » dans *Women, Family...*, p. 193-214. D'abord paru dans *Studi di storia economica Toscana nel medioevo e nel rinascimento in memoria di Federico Melis*. Pise, Pacini Editore, 1982, p. 917-933.

ancienne, est attribuée par Herlihy aux nécessités de voyager pour les apprentis marchands<sup>52</sup>. L'article se concluait par une réflexion sur l'individualisme marchand tel que présenté dans l'historiographie depuis les travaux de Renouard :

« In allowing many sons to marry, in giving no decisive advantage to a first-born or to any single son, the great houses maintained no clear distinction between senior and cadet branches. [...] The fortune of these mercantile houses were critically dependant upon early recognition of their most talented members. The mercantile family was organized not for the cautious defense of inherited position, but for the constant renewal of fortune, through the energies of their young, in the markets of the world.  
[...]The solidarity of the mercantile houses was real, but was designed to support and not to suppress the freedom and initiative of their members »<sup>53</sup>.

La contribution de Herlihy et Klapisch-Zuber à la recherche sur les familles toscanes a eu un grand impact sur l'historiographie. Cette étude a été la première étude historiographique à recourir massivement à l'informatique de recherche. Si l'exploitation qu'elle a faite de sa source principale (le *catasto*, c'est-à-dire le recensement florentin de 1427) n'a pas été complète, il n'empêche qu'une étude de cette ampleur n'aurait probablement pas pu être menée à terme sans l'évolution de la technologie, mais aussi sans un esprit réel de coopération internationale entre chercheurs.

S'il serait exagéré, comme on l'a vu, de prétendre que la biographie est tombée en disgrâce auprès des historiens des milieux d'affaires d'Italie du Moyen Âge, il n'empêche qu'on peut noter une production de ce type de récit plus marquée depuis 1990. Outre l'étude déjà citée de Feniello sur les Afflito de Naples<sup>54</sup>, on pourra noter l'étude des Stefani de Pise par Pierluigi Castagneto qui s'est principalement intéressée à l'implication politique et aux pratiques d'alliances matrimoniales de ces spécialistes de la laine<sup>55</sup>. William Caffero a tracé le portrait du marchand et producteur de soie Tommaso Spinelli en profitant de l'achat alors récent

---

<sup>52</sup> *Ibid.*, p. 201-202.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>54</sup> Feniello. «Marchandises et charges publiques...».

<sup>55</sup> Pierluigi Castagneto. «Gli Stefani : una famiglia di mercanti e lanaioli pisani tra Duecento e Trecento » dans *Pisa e la Toscana occidentale nel Medioevo, I: A Cinzio Violante nei suoi 70 anni*. Pise, ETS Editrice, 1991, p. 367-405.



de son fond d'archives par la bibliothèque de l'Université Yale<sup>56</sup> en s'inspirant d'une étude récente d'un autre spécialiste de la soie, Andrea Banchi, par Florence Edler de Roover<sup>57</sup>.

Toutes ces études des années 1990 portent la marque de l'histoire sociale. Elles visent moins à comprendre l'économie d'une époque, comme le faisait la biographie des années 1930 et 1950, qu'à comprendre des modes de vie en société et de promotion sociale. Pour l'histoire de la culture proprement dite elles n'ajoutent pas beaucoup aux études des années 1960 et 1970 sauf en offrant plus d'exemples de tendances déjà dégagées par des recherches antérieures. Ces études ont surtout porté sur les modes de constitutions des alliances familiales<sup>58</sup> ainsi que sur l'espace territorial des familles plus influentes, pas seulement marchandes, dans les cités<sup>59</sup>. Un élément qui pourrait laisser à penser que le rejet de la biographie serait surtout lié à l'historiographie française (de la Roncière et Klapisch-Zuber ont été formés en large partie en Italie) peut être déduit de la traduction tardive de la biographique de Datini par Origo. Celle-ci n'a été rééditée qu'en 1989, après une traduction originale en 1959 à tirage limité, trente ans après l'édition originale de l'oeuvre<sup>60</sup>. L'original en anglais avait été réédité à plusieurs reprises entre-temps.

---

<sup>56</sup> Caffero. «The silk business of Tomasso Spinelli... ». C'est le même fond qui a servi à Weissen. « *Ci scrivo in tedesco! ...* ».

<sup>57</sup> Florence Edler de Roover. « Andrea Banchi setaiolo fiorentino del Quattrocento » dans *Archivio storico italiano*, vol. 150, n°554, 1992, p. 877-963.

<sup>58</sup> Autre exemple notable : Soldani. *loc. cit.*

<sup>59</sup> Une oeuvre fondatrice en ce sens revient remonte toutefois aux années 1970 et est attribuable à Christine Klapisch-Zuber : Christine Klapisch-Zuber. «Parenti, amici e vicini : il territorio urbano d'una famiglia mercantile del sec. XV» dans *Quaderni storici*, vol. 33, 1976, p. 929-952.

<sup>60</sup> Iris Origo. *Le marchand de Prato : Francesco di Marco Datini*. Trad. de Jane Fillion. Paris, Albin Michel, 1989 [1959]. 360 pages.

## Conclusion

La recherche produite depuis les années 1930 a démontré que les hommes d'affaires italiens du Moyen Âge sont un sujet de grand intérêt et de grande importance. Leur existence prouve que le Moyen Âge n'est pas marqué par la seule relation entre seigneurs féodaux et serfs. Surtout, l'étude de leur rapport à l'éducation et à la culture montre qu'ils ont entraîné des changements profonds dans la société. Leur connaissance des lettres, leurs aptitudes mathématiques, leur curiosité pour le monde, leurs techniques administratives et leur individualisme sont autant de traits typiques de la modernité européenne. Leur activité a même entraîné chez certains penseurs, souvent membres des ordres mendiants et particulièrement de l'ordre franciscain, le développement d'une nouvelle pensée économique qui, sous certains aspects, pourrait avoir influencé la définition du libéralisme classique. Leurs associations commerciales, recourant à des associés disséminés parmi plusieurs nations, sont d'une certaine façon les ancêtres lointains de nos multinationales. Étudier les hommes d'affaires du Moyen Âge, c'est donc aussi étudier les racines de nombreux phénomènes culturels, économiques et sociaux de la modernité.

Les recherches à leur sujet ont été, à juste titre, nombreuses et diversifiées. Si dès le XIX<sup>e</sup>, voir le XVIII<sup>e</sup>, siècle leur activité avait déjà intéressé certains spécialistes de l'histoire économique, il n'en a pas moins fallu attendre les années 1930 pour que des chercheurs se penchent sérieusement et spécifiquement sur leur culture. Ce nouvel intérêt pour la culture des milieux d'affaires est issu moins d'une évolution interne de la discipline historique que de l'éclairage apporté par les sciences sociales alors encore à leurs débuts. Les travaux de Werner Sombart et de Max Weber sont les premiers à s'être penchés sur les dimensions sociologiques de la pratique des affaires médiévales. Ce sont les erreurs de leurs analyses, en particulier chez Sombart, qui ont poussé des historiens à réagir pour offrir une image plus juste des milieux d'affaires médiévaux.

L'historien belge Henri Pirenne fut le premier à réagir en signalant l'importance de l'instruction pour le marchand médiéval. Cela est tout à l'honneur de cet homme doté d'une culture véritablement européenne à une époque où la chute de leurs empires n'avait pas encore forcé les nations d'Europe à s'unir pour prospérer. Cela ne doit cependant pas faire oublier le rôle d'autres historiens marquants. Yves Renouard, un membre important, mais trop souvent oublié de la première génération de l'École des *Annales*, a offert le premier portrait sociologique de l'homme d'affaires médiéval en plus d'encourager une meilleure compréhension des dimensions économiques de son activité et de leur impact sur la société. Armando Saponi a le premier illustré l'importance la culture et de la formation de l'homme d'affaires italien du Moyen Âge, encourageant ainsi la recherche dans cette direction. Il s'agit aussi d'un homme curieux des avancées des sciences sociales et proche des *Annales*, ce que rappelle sa série de conférences prononcée à la sixième section (sciences sociales) de l'École Pratique des Hautes Études à Paris<sup>1</sup> au sujet du marchand italien du Moyen Âge. Frederic Lane a lancé une revue consacrée à l'histoire économique et a entrepris une longue carrière marquée par toute la sympathie qu'un historien de l'économie ayant atteint la maturité pendant la crise des années 1930 peut avoir à l'égard des économies mixtes.

D'autres auteurs de ces années ont eu des parcours singuliers qui rappellent la diversité des champs d'action de l'historien. Amintore Fanfani s'est servi de ses réflexions sur l'éducation médiévale et sur les origines du capitalisme comme base pour une exceptionnelle carrière politique. Roberto Sabatino Lopez, obligé de fuir son pays, a contribué grandement à la recherche américaine sur l'Italie médiévale. Raymond de Roover a montré ce que le praticien des affaires et l'économiste peuvent apporter à l'étude de l'Histoire. Allan Evans rappelle au contraire qu'un historien de formation peut servir un gouvernement dans des secteurs vitaux autres que l'étude du passé.

---

<sup>1</sup> Cette section, fondée en 1945 par Fernand Braudel et Lucien Febvre, est devenue en 1975 l'École des hautes études en sciences sociales.

Après la Seconde Guerre mondiale, le nombre des études portant sur les hommes d'affaires italiens a explosé et les thématiques abordées se sont grandement diversifiées. Le regain d'intérêt de nombreux historiens pour l'œuvre de Karl Marx (qui était conscient des particularités de l'Italie médiévale, mais les avait reléguées en notes de fin de texte de son *Capital*) a encouragé l'étude des milieux d'affaires comme classe sociale avec sa culture et ses valeurs propres, marquant une rupture face à la noblesse d'épée de l'époque féodale. Les spécialistes des lettres, en premier lieu Vittore Branca et Christian Bec, ont encouragé la redécouverte des valeurs littéraires des écrits des marchands et des œuvres privilégiées par ceux-ci. L'impact de l'activité commerciale et financière sur la langue italienne a fait l'objet d'études sérieuses, bien présentées dans la synthèse de Bruno Migliorini. Le mariage fécond des objets d'étude de l'anthropologue et des méthodes de l'historien, notablement représenté par l'œuvre de Jacques Le Goff, a permis de mieux comprendre la relation qu'entretenaient les hommes d'affaires avec le temps, l'écrit, la monnaie, le religieux et le divin pour ne citer que ces domaines... Daniel Waley et Philip Jones, en se penchant sur la vie politique des communes italiennes, ont permis de mieux comprendre la complexité du rôle politique des milieux d'affaires. La philosophie et la théologie ont également été appelées en renfort pour mieux comprendre le cadre théorique que les intellectuels du Moyen Âge offraient à l'activité économique. L'émergence d'une histoire des femmes et des *Gender Studies* pluridisciplinaires contribue encore à mieux comprendre le rôle des femmes dans un milieu essentiellement masculin.

Les idéologies qui ont marqué le XX<sup>e</sup> siècle ont eu un impact véritable sur la recherche, ce dont le lecteur du XXI<sup>e</sup> siècle doit être conscient s'il veut bien comprendre la contribution des chercheurs du siècle dernier. L'historiographie marxiste, représentée par Josef Macek et Viktor Rutenburg, a tâché d'offrir une interprétation de l'histoire sociale de l'Italie médiévale marquée par la lutte des classes et l'émergence de l'exploitation du prolétariat par le capital. À l'opposé, une interprétation libérale, avec Raymond de Roover et Alejandro Chafuen, a cherché à prouver que les législations civiles et religieuses ne font que nuire à l'activité économique et que la croissance économique passe par des milieux d'affaires

pouvant agir sans entrave. Entre les deux, un débat s'est maintenu sur le caractère plus ou moins positif de l'émergence de la pratique des affaires à grande échelle. Le nationalisme a également joué, comme nous le rappelle la célébration que faisait Fanfani du rôle de sa nation dans l'économie. L'impact de la religion sur l'économie a été d'abord étudié par Weber, mais des auteurs marqués par leur foi catholique - on pensera à Fanfani, Alejandro Chafuen et Oreste Bazzichi - se sont efforcés de montrer la possibilité d'un capitalisme chrétien, voire catholique. Même le débat sur les avantages respectifs d'une formation essentiellement utilitaristes et d'une éducation encourageant le développement d'une solide culture générale a joué sur les interprétations de la scolarité médiévale. L'histoire de la pensée économique est d'ailleurs encore aujourd'hui marquée par des affrontements idéologiques. Parions que les perspectives d'une prochaine crise économique américaine, si ce n'est mondiale, ne feront rien pour apaiser le débat en ce domaine.

Un autre élément marquant de l'évolution de la recherche, assurément plus louable, est l'internationalisation de celle-ci. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, l'évolution de la technologie, mais aussi et surtout des valeurs des pays occidentaux ont favorisé la coopération internationale des chercheurs. C'est ainsi que Christine Klapisch-Zuber et David Herlihy ont pu collaborer pour offrir une étude quantitative de la société florentine du XV<sup>e</sup> siècle, que Kurt Weissen a pu résider aux États-Unis le temps d'y publier un article des plus intéressants et que les liens déjà anciens (qu'on songe à l'École française de Rome fondée en 1829) entre historiens français et italiens ont pu se raffermir. C'est une tendance dont il n'est pas déraisonnable d'espérer qu'elle se maintienne et favorise la compréhension entre les peuples.

Outre la publication de recherches originales très pertinentes, les trois quarts de siècles d'historiographie étudiés ont laissé un grand nombre d'éditions de sources d'excellente qualité. Grâce à elles l'accès aux documents d'époque a été grandement facilité pour le chercheur autant que pour le public curieux. Si la bonne tenue des centres d'archives reste vitale au travail de l'historien, les sources sont désormais plus

faciles que jamais à consulter de façon telle que les visites en archives peuvent devenir de plus en plus fructueuses.

La technologie aussi contribue grandement à la recherche. L'informatique, si elle n'offre pas réellement la possibilité d'une histoire parfaitement scientifique comme le prédisaient certains pendant les années 1970, n'en offre pas moins des outils de recherche extrêmement utiles. Les bases de données, lorsqu'elles sont bien conçues, permettent de trouver d'information et plus rapidement, tant et si bien que le chercheur risque d'être débordé par la tâche s'il ne dispose pas d'une bonne connaissance de base des outils informatiques. La conception de ces outils devra cependant continuer à recourir aux services des historiens et non des seuls informaticiens pour prendre en compte les besoins des usagers.

Malgré toute la masse de recherches produite, certaines zones d'ombre subsistent dans notre connaissance des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge. Leurs activités en Europe sont mieux connues que celles en Orient. Si les plus grands centres italiens sont bien connus, plusieurs petites villes gagneraient à être étudiées pour vérifier jusqu'à quel point les milieux d'affaires s'y conforment au modèle développé pour les hommes d'affaires des grandes cités. L'histoire de la formation et de l'éducation des hommes d'affaires, et des habitants des villes italiennes en général, gagnerait toujours à être mieux étudiée. Des travaux récents vont d'ailleurs dans cette direction. Une histoire de l'apprentissage du métier des affaires auprès de maîtres établis resterait cependant à faire.

Les spécialistes de l'histoire de la pratique des affaires, enfin, devront continuer à travailler pour stimuler la curiosité pour leur sujet d'étude en dehors des seuls cercles de spécialistes de l'histoire. La collaboration avec des spécialistes des sciences sociales et des humanités devra être maintenue pour stimuler la diversification des orientations de recherche. Mais, surtout, le sujet des hommes d'affaires italiens du Moyen Âge gagnera à être mieux connu non seulement des historiens et des férus d'histoire, mais aussi de quiconque s'intéresse à l'économie ou à la pratique des affaires.

# Bibliographie

## *Études générales*

- BALARD, Michel. *La Romanie génoise (XII<sup>e</sup> – début du XV<sup>e</sup> siècle)*. Rome, École française de Rome, 1978. 2 volumes.
- BAUTIER, Robert-Henri. *Commerce méditerranéen et banquiers italiens au Moyen Âge*. Brookfield (Vermont), Variorum Reprints, 1992. 1 volume (pagination multiple).
- BENTLEY, Michael (dir.). *Companion to Historiography*. New York, Routledge, 1997. 997 pages.
- BEARD, Miriam. *A History of the Businessman*. New York, The Macmillan Company, 1938. 779 pages.
- BESTA, Fabio. *La ragioneria*. Milan, Vallardi, 1922 [1909]. 3 volumes.
- BOUCHERON, Patrick. *Les villes d'Italie : vers 1150-vers 1340*, Paris, Belin, 2004. 207 pages.
- BOURDÉ, Guy et Hervé MARTIN. *Les écoles historiques*. Nouvelle édition. Paris, Éditions du Seuil, 1997. 416 pages.
- BRAUDEL, Fernand. *Le modèle italien*. Paris, Arthaud, 1989. 245 pages.
- BRESC, Henri. *Un monde méditerranéen: économie et société en Sicile (1300-1450)*. 6<sup>e</sup> édition. Rome, École française de Rome, 1986. 2 volumes.
- BURCKHARDT, Jacob. *La civilisation de la Renaissance en Italie*. Ed. et trad. Robert KLEIN. Paris, Club du meilleur livre, 1958. 354 pages.
- CHARTIER, Roger, Jacques LE GOFF et Jacques REVEL (dir.). *La Nouvelle histoire*. Paris, CEPL, 1978. 574 pages.
- COLLARD, Franck. *Les villes d'Italie mi XII<sup>e</sup>-mi XIV<sup>e</sup> siècles*, Paris, Atlande, 2005. 635 pages. (coll. « Clefs concours. Histoire médiévale »).
- DEFRANCE, Corinne. « Le renouveau de la biographie dans les historiographies française et allemande contemporaines » dans *Revue d'Allemagne et des Pays de langue allemande*, vol. 33, n°4, 2001, p. 373-384.

- DE LA RONCIÈRE, Charles-Marie. *Prix et salaires à Florence au XIV<sup>e</sup> siècle (1280-1380)*. Rome, École française de Rome, 1982. 867 pages.
- DE ROOVER, Raymond. *Business, banking, and economic thought in late Medieval and early modern Europe*. Chicago, Chicago University Press, 1974. 383 pages.
- FANFANI, Amintore. *Le capitalisme, la solidarité sociale et la participation*. Montréal, Stanké, 1981. 173 pages.
- FAVIER, Jean. *De l'or et des épices : naissance de l'homme d'affaire au Moyen Âge*. Paris, Fayard, 1987. 481 pages.
- FERGUSON, Wallace Klipper. *The Renaissance in historical Thought: Five Centuries of Interpretation*. Toronto, University of Toronto Press, 2006. 429 pages. Réimpression en fac-sim. de l'éd. de : Boston, Houghton Mifflin, 1948.
- FRANCESCHI, Franco et Ilaria TADDEI, *Les villes d'Italie du milieu du XII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : économies, sociétés, pouvoirs, cultures*, Rosny-sous-Bois, Bréal, 2005. 223 pages. (coll. « Collection Histoire ancienne et médiévale »).
- GOITEIN, S. D. *A Mediterranean Society. The Jewish Communities of the Arab World as Portrayed in the Documents of the Cairo Geniza*. Berkeley, University of California Press, 1967. 4 volumes.
- GRAS, Normad Scott Brien. *Business and Capitalism ; an Introduction to Business History*. New York, F. S. Crofts & co., 1936. 408 pages.
- HEULLANT-DONAT, Isabelle et Céline PEROL. *Les villes d'Italie du milieu du XII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : Economies, sociétés, pouvoirs, cultures. Approches de la question*, Paris, Hachette, 2004. 176 pages. (coll. « Objectif concours »).
- JEHEL, Georges. *Les villes d'Italie du milieu du XII<sup>e</sup> au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle : sociétés, pouvoirs, économies, cultures*. Nantes, Temps, 2004. 286 pages.
- JONES, Philip. « La storia economica. Dalla caduta dell'Impero romano al secolo XIV » dans *Storia d'Italia, vol. 2 : Dalla caduta dell'Impero romano al secolo XVIII*. Turin, Einaudi, 1974, p. 1467-1810.
- JONES, Philip. « Economia e società nell'Italia medievale : la leggenda della borghesia » dans ROMANO, Ruggiero et Corrado Vivanti. *Storia d'Italia. Annali, vol. 1 : Dal feudalismo al capitalismo*. Turin, Einaudi, 1978, p. 187-372.
- JONES, Philip. *The Italian City-State. From Commune to Signoria*. New York, Oxford University Press, 1997. 702 pages.



- LE GOFF, Jacques. *Marchands et banquiers du Moyen-Âge*. Paris, Presses universitaires de France, 1956. 125 pages. (coll. « Que sais-je? », n°699).
- LE GOFF, Jacques. *Pour un autre Moyen Âge : temps, travail et culture en Occident, 18 essais*. Paris, Gallimard, 1977. 424 pages ; repris dans *Un autre Moyen Âge*. Paris, Gallimard, 1999. 1372 pages.
- LOPEZ, Roberto Sabatino. *La révolution commerciale dans l'Europe médiévale*. Paris, Aubier Montaigne, 1974. 252 pages.
- LOPEZ, Roberto Sabatino. *Naissance de l'Europe*. Paris, Armand Colin, 1962. 487 pages.
- LUZZATTO, Gino. *An economic history of Italy ; from the fall of the Roman Empire to the beginning of the sixteenth century*. Londres, Routledge & Paul, 1961. 180 pages.
- MACEK, Josef. *Il Rinascimento italiano*. Éd. Leandro Perini, trad. Hana Kubistova Casadei. Rome, Editori Riuniti, 1965. 454 pages.
- MARX, Karl. *Le Capital*. Trad. De Joseph Roy revue par l'auteur. Paris, Éditions sociales, 1977. 3 volumes.
- MIGLIORINI, Bruno. *Storia della lingua italiana*. 4e édition. Florence, Sansoni, 1963. 841 pages.
- MENANT, François. *Les villes italiennes : enjeux historiographiques, méthodologie, bibliographie commentée*. Paris, Armand Colin, 2004. 181 pages.
- MENANT, François. *Campagnes lombardes du Moyen Âge. L'économie et la société rurale dans la région de Bergame, de Crémone et de Brescia du X<sup>e</sup> au XIII<sup>e</sup> siècle*. Rome, École française de Rome, 1993. 1003 pages.
- MURRAY, James M. *Bruges, Cradle of Capitalism, 1280-1390*. Cambridge, Cambridge University Press, 2005. 409 pages.
- OIKONOMIDÈS, Nicolas. *Hommes d'affaires grecs et latins à Constantinople (XIII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*. Montréal/Paris, Publications de l'Institut d'études médiévales Albert-le-Grand/Librairie J. Vrin, 1979. 149 pages.
- POIRRIER, Philippe. *Les enjeux de l'histoire culturelle*. Paris, Seuil, 2004. 435 pages. (coll. « Points Histoire », n°H342).
- RACINE, Pierre. *Les villes d'Italie : Du milieu du XII<sup>e</sup> siècle au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle*, Paris/Poitiers, SEDES/CNED, 2005. 219 pages. (coll. « Capes-agrégation »).

- RENOUARD, Yves. *Études d'histoire médiévale*. Paris, S.E.V.P.E.N., 1968. 2 volumes.
- RENOUARD, Yves. *Les hommes d'affaires italiens*. Paris, Armand Colin, 1968. 336 pages.
- RENOUARD, Yves. «Un livre pilote : le marchand italien du Moyen Âge» dans *Annales ESC*. 1953, vol. 8, p. 116-118.
- RENOUARD, Yves. *Les relations des papes d'Avignon et des compagnies commerciales et bancaires de 1316 à 1378*. Paris, de Broccard, 1941. 694 pages.
- SAPORI, Armando. *Le Marchand italien au Moyen Âge*. Paris, Armand Colin, 1952. 126 pages.
- SAPORI, Armando. *Studi di storia economica (secoli XIII-XIV-XV)*. 3e édition augmentée. Florence, Sansoni, 1955. 2 volumes.
- SÉE, Henri. *Les origines du capitalisme (esquisse historique)*. Paris, Armand Colin, 1926. 210 pages.
- SMITH, Adam. *An Inquiry Into the Nature and Causes of the Wealth of Nations*. Londres, Encyclopedia Britannica, 1952. 468 pages.
- SOMBART, Werner. *Le bourgeois. Contribution à l'histoire morale et intellectuelle de l'homme économique moderne*. Trad. de S. Jankélévitch. Paris, Éditions Pavot, 1966. 342 pages.
- TOYNBEE, Arnold. *A Study of History. A new edition revised and abridged by the author and Jane Caplan*. New York, Weathervane, 1972. 576 pages.
- WALEY, Daniel. *The Italian City-Republics*. Londres, World University Library, 1969. 254 pages.
- WEBER, Max. *L'éthique protestante et l'esprit du capitalisme*. 3e édition. Trad. KALINOWSKI, Isabelle. Paris, Flammarion, 2002. 394 pages.
- ZERBI, Tommaso. *Le origini della partita doppia*. Dott. Carlo Mazzorati, Milan, 1952. 520 pages.

## **Formation**

- ANSELM, Gian Mario et Marta GUERRA. « Culture et éducation des marchands (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècle) » dans HEULLANT-DONAT, Isabelle et Gian Mario ANSELM. *Cultures italiennes (XII<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles)*. Paris, Cerf, 2000, p. 325-344.
- BALLETTO, Laura. « Tra mercanti e mercatura nel Mediterraneo medievale » dans *Cultura e scuola*, vol. 25, n°99, 1986, p. 96-104.
- BEC, Christian. « Sur l'historiographie marchande à Florence au XIV<sup>e</sup> siècle » dans POIRON, D. (dir.). *La chronique et l'histoire au Moyen Âge*. Paris, Presse de l'Université Paris-Sorbonne, 1986, p. 45-72.
- BLACK, Robert. « École et société à Florence aux XIV<sup>e</sup> et XV<sup>e</sup> siècles. Les témoignages des ricordanze » dans *Annales, Histoire, Sciences Sociales*, vol. 59, n°4, 2004, p. 827-846.
- BORLANDI, Franco. « La preparazione culturale del mercante genovese del medioevo » dans *Atti della Società ligure di storia patria*, vol 77, n°2, 1963, p. 221-230.
- CORTELAZZO, Mannio. « La cultura mercantile e marinaresca » dans *Storia della cultura veneta. 1. Dalle origini al Trecento*. Vicence, Neri Pozza, 1976, p. 671-691.
- DOTSON, John E. « Perceptions of the East in fourteenth-century Italian merchants' manuals » dans Dionisius A. AGIUS and Ian Richard NETTON (dir.). *Across the Mediterranean Frontiers: Trade, Politics and Religion, 650-1450*. Turnhout, Brepols, 1997, p. 173-192.
- DOTSON, John E. « Practical metrology in medieval italian merchant manuals » dans *Vom rechten Maß der Dinge: Beiträge zur Wirtschafts- und Sozialgeschichte. Festschrift für Harald Witthöft zum 65. Geburtstag*. St. Katharinen, Scripta Mercaturae, 1996, p. 116-126.
- FANFANI, Amintore. « La préparation intellectuelle et professionnelle à l'activité économique en Italie du XIV<sup>e</sup> au XVI<sup>e</sup> siècle » dans *Le Moyen Âge*, vol. 57, 1951, p. 327-346.
- GOLDWAITHE, Richard A. « Schools Teachers of Commercial Arithmetic in Renaissance Florence » dans *Journal of European Economic History*, vol. 1, 1972, p. 418-433.
- GRENDLER, Paul F. *Schooling in Renaissance Italy : Literacy and Learning 1300-1600*. Baltimore, John Hopkins University Press, 1989. 477 pages.

- GUGLIELMINETTI, Marziano. *Memoria e scrittura. L'autobiografia da Dante a Cellini*. Turin, Einaudi, 1979. 386 pages.
- HOCQUET, Jean-Claude. « Manuels de marchands, poids et mesures du sel en Méditerranée (1300-1650) » dans *Cahiers de métrologie*, vol. 11-12, 1994, p. 97-118.
- JONES, Philip. « Florentine Families and Florentine diaries in the Fourteenth Century » dans *Papers of the british school at Rome*, vol. 24, 1956, p. 183-205.
- KLAPISCH-ZUBER, Christiane. « L'invention du passé familial à Florence (XIV<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> S.) » dans *Temps, mémoire, tradition au Moyen âge. Actes du colloque de la société des historiens médiévistes de l'enseignement supérieur public. Aix-en-Provence, 4-5 juin 1982*. Aix-en-Provence, Université de Provence, 1983, p. 95-118.
- MORDENTI, Raul. « Les livres de famille en Italie » dans *Annales. Histoire, Sciences Sociales*, vol. 59, n°4, 2004, p. 785-804.
- PIRENNE, Henri. « L'instruction des marchands au Moyen Âge » dans *Histoire économique de l'Occident médiéval*. Bruges, Desclées de Brouwer, 1951, p. 551-570.
- TUCCI, Ugo. « Manuali di mercatura e pratica degli affari » dans *Fatti e idee di storia economica nei secoli XII-XX. Studi dedicati a Franco Borlandi*. Bologne, Il Mulino, 1977, p. 215-231.
- TUCCI, Ugo. « Tariffe veneziane e libri toscani di mercatura » dans *Studi veneziani*, vol. 10, 1968, p. 65-102.

## **Culture**

- ANSELMINI, Gian Mario, Fulvio PEZZAROSSA et Luisa AVELLINI. *La "memoria" dei mercatores, tendenze ideologiche, ricordanze, artigianato in versi nella Firenze del Quattrocento*. Bologna, Pàtron, 1980. 242 pages.
- BEC, Christian. *Les marchands écrivains, affaires et humanisme à Florence, 1375-1434*. Paris, Mouton, 1967. 489 pages.
- BALDWIN, John W. « The Medieval Merchant before the Bar of Canon Law » dans *Papers of the Michigan Academy of Science, Arts, and Letters*. 1959, vol. 44, p. 287-299.

- BAZZICHI, Oreste. *Alle radici del capitalismo. Medioevo e scienza economica*. Cantalupa (Turin), Effatà Editrice, 2003. 174 pages. (coll. «Polis & oikonomia», n°1).
- BORDONE, Renato et Luisa CASTELLANI. « “Migrazioni” di uomini d'affari nella seconda metà del duecento. Il caso dei Lombardi di Asti » dans *Demografia e società nell'Italia medievale (secoli IX-XIV)*. Cuneo, Società per gli Studi Storici della Provincia di Cuneo/Società Italiana di demografia Storica, 1994, p. 455-473.
- BRANCA, Vittore. « L'epopea dei mercanti » dans *Boccaccio medievale e nuovi saggi sul Decameron*. Florence, Sansoni, 1956, p. 134-164.
- BRANCA, Vittore. « Ripiegamenti spirituali di mercanti fra Medioevo e Rinascimento » dans Sante GRACIOTTI and Cesare VASOLI (dir.). *Spiritualità e lettere nella cultura italiana e ungherese del basso medioevo*. Florence, Olschki, 1995, p. 163-177.
- BROWN, Judith. C. « Prosperity or Hard Times in Renaissance Italy ? » dans *Renaissance Quarterly*, 1989, vol. 42, p. 761-780.
- CARDINI, Franco. « L'argento e i sogni : cultura, immaginario, orizzonti mentali » dans *Banchieri e mercanti di Siena*. Rome, De Luca, 1987, p. 291-375.
- CECCARELLI, Giovanni. *Il Gioco e il peccato. Economia e rischio nel Tardo Medioevo*. Bologne, Il Mulino, 2003. 448 pages. (coll. « collana di storia dell'economia e del credito », n°12)
- CHAFUEN, Alejandro A. *Faith and Liberty. The Economic Thought of the Late Scholastics*. Lanham (Maryland), Lexington Books, 2003. 166 pages.
- CHERUBINI, Giovanni. « I mercanti e il potere » dans *Banchieri e mercanti di Siena*. Rome, De Luca, 1987, p. 161-220.
- CONGDON, Eleanor. « Datini and Venice : News from the Mediterranean Trade Network » dans *Across the Mediterranean: Trade, Politics and Religion, 650-1450*. Turnhout, Brepols, 1997, p. 157-171.
- CONTAMINE, Philippe. « Introduction » dans *La noblesse au Moyen Âge XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Essais à la mémoire de Robert Boutruche*. Paris, Presses universitaires de France, 1976, p. 19-35.
- CORTELAZZO, Manlio. « La cultura mercantile e marinaresca » dans *Storia della cultura veneta. 1. Dalle origini al Trecento*. Vicence, Neri Pozza, 1976, p. 671-691.

- DAHL, Gunnar. *Trade, trust, and networks : commercial culture in late medieval Italy*. Lund (Suède), Nordic Academic Press, 1998. 355 pages.
- DE ROOVER, Raymond. *Money, Banking and Credit in Medieval Bruges ; Italian Merchant-Bankers, Lombards and Money-Changers. A Study in the Origins of Banking*. Cambridge (Massachussets), Mediaeval Academy of America, 1948. 420 pages.
- DE ROOVER, Raymond. *La pensée économique des scolastiques, doctrines et méthodes*. Montréal, Vrin, 1971. 105 pages.
- DE ROOVER, Raymond. *San Bernardino of Siena and Sant'Antonino of Florence. The two great economic thinkers of the Middle Ages*. Boston, Baker Library, Harvard Graduate School of Business Administration, 1967. 46 pages.
- DOEHAERD, Renée. « Féodalité et commerce. Remarques sur le conduit des marchands XI<sup>e</sup>-XIII<sup>e</sup> siècles » dans *La noblesse au Moyen Âge XI<sup>e</sup>-XV<sup>e</sup> siècles. Essais à la mémoire de Robert Boutruche*. Paris, Presses universitaires de France, 1976, p. 203-217.
- DOUMERC, Bernard. « "Par Dieu écrivez plus souvent!" La lettre d'affaires à Venise à la fin du Moyen Âge » dans *La Circulation des nouvelles au Moyen Âge: XXIV<sup>e</sup> Congrès de la S.H.M.E.S. (Avignon, juin 1993)*. Rome, École française de Rome, 1994, p. 99-109.
- FANFANI, Amintore. *Le origini dello spirito capitalistico in Italia*. Milan, Società editrice « Vita e pensiero », 1933. 179 pages.
- FIUMI, Enrico. « L'attività usuraria dei mercanti sangimignanesi nell'età comunale » dans *Archivio storico italiano*, vol. 119, n°430, 1961, p. 145-162.
- GOLDTHWAITE, Richard A. « The Florentine Palace as Domestic Architecture » dans *American Historical Review*, vol. 77, n°4, p. 977-1012.
- GOLDWAITHE, Richard. « Organizzazione economica e struttura familiare » dans *I ceti dirigenti nella Toscana tardo comunale. Atti del III convegno. Firenze, 5-7 dicembre 1980*. Florence, Papatore, 1983, p. 1-13.
- HAYEZ, Jérôme. « La gestion d'une relation épistolaire dans les milieux d'affaires toscans à la fin du Moyen Âge » dans *La Circulation des nouvelles au Moyen Âge: XXIV<sup>e</sup> Congrès de la S.H.M.E.S. (Avignon, juin 1993)*. Rome, École française de Rome, 1994, p. 63-84.
- HEERS, Jacques. « Le prix de l'assurance maritime à la fin du Moyen Âge » dans *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. XXXVII, 1959, p. 7-19.

- HERLIHY, David. « The Florentine Merchant Family of the Middle Ages » dans *Women, Family and Society in Medieval Europe. Historical Essays, 1978-1991*. Providence (Rhode Island), Berghahn Books, 1995, p. 193-214.
- HOCQUET, Jean-Claude. « Solidarités familiales et solidarités marchandes à Venise au XIV<sup>e</sup> siècle » dans *Les élites urbaines au Moyen Âge. XXVII<sup>e</sup> congrès de la SHMES (Rome, mai 1996)*. Paris, Publications de la Sorbonne/École française de Rome, 1997, p. 227-256.
- KENT, Dale. *Cosimo de' Medici and the Florentine Renaissance. The Patron's Oeuvre*. New Haven, Yale University Press, 2000. 537 pages.
- KING, Margaret. *Venetian humanism in an age of patrician dominance*. Princeton, Princeton University Press, 1986. 524 pages.
- KLAPISCH-ZUBER, Christine. « Parenti, amici e vicini : il territorio urbano d'una famiglia mercantile del sec. XV » dans *Quaderni storici*, vol. 33, 1976, p. 929-952.
- LANE, Frederic Chapin. « Family Partnership and Joint Ventures in the Venetian Republic » dans *Journal of Economic History*, vol. 4, n<sup>o</sup>2, 1944, p. 178-196.
- LE GOFF, Jacques. « Alle origini del lavoro intellettuale in Italia. I problemi del rapporto fra letteratura, l'università e le professioni » dans *Letteratura italiana. Il letterato e le istituzioni*. Turin, Einaudi, 1982, p. 649-679.
- LE GOFF, Jacques. « Au Moyen Âge : Temps de l'Église et temps du marchand » dans *Annales ESC*, vol. 15, n<sup>o</sup>3, 1960, p. 417-433.
- LUZZATI, Michele. « Famiglie nobili e famiglie mercantili a Pisa e in Toscana nel basso medioevo » dans *Rivista storica italiana*, vol. 86, n<sup>o</sup>3, 1974, p. 441-459.
- LUZZATTO, Gino. « Sull'attendibilità di alcune statistiche economiche medievali » dans *Giornale degli economisti e rivista statistica*, vol. 4, n<sup>o</sup>29, 1929, p. 122-134.
- MILLS, Geoffrey T. « Early Accounting in Northern Italy: The Role of Commercial Development and the Printing Press in the Expansion of Double Entry in Genoa, Venice and Florence » dans *Banchi pubblici, banchi privati e monti di pietà nell'Europa preindustriale. Amministrazione, tecniche operative e ruoli economici. Atti del Convegno, Genova, 1-6 ottobre 1990*. Gênes, Società ligure di storia patria, 1991, p. 117-132.
- MCDOWELL WILSON, Blake. *Music and Merchants : The Laudesi Companies of Republican Florence*. New York, Oxford University Press, 1992. 298 pages.

- MUCCIARELLI, Roberta. « Un caso di emigrazione mercantile : i Tolomei di Siena » dans *Demografia e società nell'Italia medievale (secoli IX-XIV)*. Cuneo, Società per gli Studi Storici della Provincia di Cuneo/Società Italiana di Demografia Storica, 1994, p. 475-492.
- PINTO, Giuliano. « “Honour” and “Profit” : Landed Property and Trade in Medieval Siena » dans *City and Countryside in Late Medieval and Renaissance Italy. Essays presented to Philip Jones*. Londres et Ronceverte, The Hambledon Press, 1990, p. 81-91.
- PRYOR, John. H. « The Origins of the commenda contract » dans *Speculum*, vol. 52, n°1, 1977, p. 5-37.
- ROMANO, Ruggiero. « Il mercante italiano tra Medioevo e Rinascimento » dans *Tra due crisi : l'Italia del Rinascimento*. Turin, Einaudi, 1971, p. 85-100.
- RONCAGLIA, Aurelio. « Civiltà cortese e civiltà borghese nel medio evo » dans BRANCA, Vittore (dir.). *Concetto, storia, miti e immagini del medio evo*. Florence, Sansoni, 1976, p. 269-286.
- RUTENBURG, Viktor. « La funzione sociale del denaro nel comune italiano » dans *Storia d'Italia. Economia naturale, economia monetaria*. Turin, Einaudi, 1983, p. 115-133.
- SOLDANI, Maria Elisa. « Alleanze matrimoniali e strategie patrimoniali nella Barcelona del XV secolo : I mercanti toscani fra integrazione e consolidamento della ricchezza » dans *Archivio storico italiano*, vol. 162, n°602, 2004, p. 667-696.
- TENENTI, Alberto. « Les marchands et la culture à Florence (1375-1434) » dans *Annales ESC*, vol. 23, n°6, 1968, p. 1319-1329.
- TODESCHINI, Giacomo. *I mercanti e il tempio. La società cristiana e il cricolo virtuoso della ricchezza fra Medioevo ed Età Moderna*. Bologne, Il Mulino, 2002. 532 pages. (coll. « collana di storia dell'economia e del credito », n°11).
- TRAIVANI, Lucia. « Un sistema di conto poco conosciuto : la “mano da quattro” » dans *Revue numismatique*, vol. 153, 1998, p. 327-334.
- UDOVITCH, Abraham L. « At the Origins of Western Commenda : Islam, Israel, Byzantium? » dans *Speculum*, vol. 37, 1962, p. 198-207.



## **Familles, Femmes et biographies**

- BARBIERI, Gino. *Origini del capitalismo lombardo: studi e documenti sull'economia milanese del periodo ducale*. Milan, Giuffrè, 1961. 591 pages.
- BENSA, Enrico. *Francesco di Marco da Prato; notizie e documenti sulla mercatura italiana del secolo XIV. Con 7 illustrazioni*. Milan, Fratelli Treves, 1928. 487 pages.
- BLOMQUIST, Thomas W. « The Castracani Family of Thirteenth-Century Lucca » dans *Speculum*, vol. 46, n°3, 1971, p. 459-476.
- CAFFERO, William. « The silk business of Tomasso Spinelli, fifteenth-century Florentine merchant and papal banker » dans *Renaissance studies*, vol. 10, n°4, 1996, p. 417-439.
- CASTAGNETO, Pierluigi. « Gli Stefani: una famiglia di mercanti e lanaioli pisani tra Duecento e Trecento » dans *Pisa e la Toscana occidentale nel Medioevo, 1: A Cinzio Violante nei suoi 70 anni*. Pise, ETS Editrice, 1991, p. 367-405.
- CHERUBINI, Giovanni. « La proprietà fondiaria di un mercante toscano del trecento (Simo d'Ubertino di Arezzo) » dans *Signori, contadini, borghesi. Ricerche sulla società italiana del Basso Medioevo*. Florence, La Nuova Italia, 1974, p. 313-392.
- CRABB, Ann. *The Strozzi of Florence. Widowhood and Family Solidarity in the Renaissance*. Ann Arbor, University of Michigan Press, 2000. 328 pages.
- DE LA RONCIÈRE, Charles-Marie. *Un Changeur florentin du Trecento : Lippo di Fede del Sega (1285 env.-1363 env.)*. Paris, S.E.V.P.E.N., 1973. 277 pages.
- DE LA RONCIÈRE, Charles-Marie. « Une famille florentine au XIV<sup>e</sup> siècle : les Velluti » dans *Famille et parenté dans l'Occident médiéval. Acte du colloque de Paris (6-8 juin 1974) organisé par l'École pratique des Hautes Études (VI<sup>e</sup> section) en collaboration avec le Collège de France et l'École française de Rome*. Rome, École française de Rome, 1977, p. 227-248.
- EDLER DE ROOVER, Florence. « Andrea Banchi setaiolo fiorentino del Quattrocento » dans *Archivio storico italiano*, vol. 150, n°554, 1992, p. 877-963.
- FENIELLO, Amadeo. « Marchandises et charges publiques : la fortune des Afflitto, hommes d'affaires napolitains du XV<sup>e</sup> siècle » dans *Revue historique*, vol. 302:1:613, 2000, p. 55-119.

- GIES, Joseph et Frances GIES. *Merchants and Moneymen : The commercial Revolution, 1000-1500*. London, Barker, 1972. 336 pages.
- HERLIHY, David et Christine KLAPISCH-ZUBER (dir.). *Les Toscans et leurs familles : une étude du «catasto» florentin de 1427*. Paris, Fondation nationale des sciences politiques / Écoles des Hautes études en sciences sociales, 1978. 702 pages.
- JEHEL, George. « Le rôle des femmes et du milieu familial à Gênes dans les activités commerciales au cours de la première moitié du XIII<sup>e</sup> siècle » dans *Revue d'histoire économique et sociale*, vol. 53, n°2-3, 1975, p. 197-215.
- KAUPER, Richard W. *Bankers to the Crown. The Riccardi of Lucca and Edward I*. Princeton, Princeton University Press, 1973. 279 pages.
- LANE, Frederic Chapin. *Andrea Barbarigo, Merchant of Venice, 1418-1449*. Baltimore, The John Hopkins University Press, 1944. 224 pages.
- LOPEZ, Roberto Sabatino Lopez. *Genova marinara nel Duecento : Benedetto Zaccaria, ammiraglio et mercante*. Milan, G. Principato, 1933. 290 pages.
- MAINONI, Patrizia. « Un mercante milanese del primo Quattrocento : Marco Serraineri » dans *Nuova rivista storica*, vol. 59, 1975, p. 331-377.
- MARTINES, Lauro. *The social world of the Florentine humanists, 1390-1460*. Princeton, Princeton University Press, 1963. 419 pages.
- ORIGO, Iris. *The Merchant of Prato, Francesco di Marco Datini*. Londres, J. Cape, [1960]. 380 pages. (coll. « The Bedford historical Series », n°16).
- PISTARINO, Geo. « La Donna d'affari a Genova nel secolo XIII » dans *Miscellanea di storia italiana e mediterranea per Nino Lamboglia*. Gênes, Istituto di Paleografia e Storia medievale - Università di Genova, 1978, p. 157-169. (coll. «Collana storica di fonti e studi », n°23).
- SAPORI, Armando. *La compagnia dei Frescobaldi in Inghilterra*. Florence, L. S. Olschki, 1947. 174 pages.
- TOMAS, Natalie. *The Medici Women : Gender and Power in Renaissance Florence*. Aldershot (Angleterre)/Burlington (Vermont), Ashgate, 2003. 229 pages.
- VALORI, Alessandro. « “Da lei viene ogni utile e ogni onore” : le lettere di Alessandra Macinghi Strozzi ai figli e la tutela del "patrimonio morale » della famiglia” dans *Archivio storico italiano*, vol. 156, n°575, 1998, p. 25-72.

VALORI, Alessandro. « L'onore femminile attraverso l'epistolario di Margherita e Francesco Datini da Prato » dans *Giornale storico della letteratura italiana*, vol. 175:115:569, 1998, p. 53-83.

WEISSEN, Kurt. « *Ci scrive in tedesco!* The Florentine merchant-banker Tommaso Spinelli and his german-speaking clients (1435-1472) » dans *Yale University library gazette*, vol. 74, n°3-4, 2000, p. 112-125.